


A LECONTE,
Pharmacien
de 1re classe
A ISSOUD



ŒUVRES
DE
M. PALISSOT.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. PALISSOT.

TOME CINQUIEME

CONTENANT L'HISTOIRE DES PREMIERS SIECLES DE ROME.



A LIEGE;

Et se trouve à PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXVIII.

284894
25. 3. 33

PQ
2019
P25
1778
t. 5

AU ROI
DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

SIRE,

J'ose offrir à VOTRE MAJESTÉ *l'Histoire de sept Rois dont aucun ne mérite de vous être comparé. La plûpart n'ont dû qu'à leur rang le souvenir qui nous reste de leur existence; mais vous,* SIRE, *vous n'aviez pas besoin du Thrône pour être immortalisé. Votre vertu vous eût rendu l'égal des Rois. La Providence ne vous a Couronné que pour donner au Monde un exemple de justice; les vœux des Nations l'avaient prévenue.*

EPITRE.

Si j'avais écrit la Vie aes Titus, *des* Trajan, *des* Marc-Aurele, *j'aurais pu trouver quelque ressemblance entre leurs vertus & celles de* VOTRE MAJESTÉ : *la comparaison les eût honorés ; leurs flatteurs mêmes n'auraient osé la faire pendant leur vie, si vous aviez été leur Contemporain.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, &
très-fidele serviteur & Sujet,
PALISSOT DE MONTENOY.

A

AVERTISSEMENT.

IL parut en 1753 une Edition d'une partie de cette Hiſtoire, qui, toute informe qu'elle était, fut cependant reçue aſſez favorablement.

On en fit en 1756 une Edition complette à laquelle l'Auteur donna plus de ſoin. Tous les Ouvrages publics en parlerent avec des éloges que le ſuccès de cette Edition ſembla confirmer. L'Auteur n'a jamais regardé ces éloges que comme de nouveaux motifs de mieux faire : auſſi n'a-t-il rien négligé pour rendre cet Ouvrage plus digne de l'attention du Public éclairé. On invite ceux qui pourraient condamner le choix du ſujet, à lire le Diſcours préliminaire.

C'eſt avec regret que l'on tire un moment de l'oubli deux critiques très-amples de cette Hiſtoire, qui n'ont gueres été connues que dans l'Univerſité. L'Auteur avait dit dans l'avant-propos de cet Ouvrage, qu'il croyait que M. Rollin ne ſavait pas le Grec ; & cela, parce que cet Hiſtorien, qui prend ordinairement la peine de traduire les bons Auteurs Latins, n'emploie jamais que des traductions, même aſſez médiocres, des Auteurs Grecs, dont il rapporte les témoignages. On ne peut nier que cette Obſervation ne fût très-capable

de faire naître le doute que l'Auteur avait exprimé ſans aucune paſſion ; mais *pour l'amour du Grec*, M. Crévier, & je ne ſçais quel autre Profeſſeur, ou Ex-Profeſſeur d'un College de Paris, écrivirent deux longues Diſſertations, dans leſquelles l'Hiſtorien moderne n'était pas ménagé. On n'avait jamais employé un ſtyle plus aigre & plus violent, pour défendre un homme auſſi doux, auſſi modéré, auſſi honnête que l'était M. Rollin. Les gens du monde ne liſent gueres ces ſortes d'écrits : cependant M. Paliſſot a ſupprimé ſa Remarque par l'antipathie qu'il a pour les querelles, & par l'amour qu'on lui connaît pour la paix.



DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE

A MADAME LA COMTESSE DE L M****.*

TOut le monde lit aujourd'hui, MADAME; mais il eſt peu de perſonnes qui liſent comme vous. Des lectures commencées au hazard & ſans choix, précipitées, parcourues, ne produiſent jamais que des connaiſſances imparfaites, qui nuiſent à l'eſprit au lieu de l'éclairer. Il faut un fil pour ſe conduire dans le labyrinthe des ſciences, & la méthode ſeule peut le donner. Rien n'eſt peut-être plus inſupportable dans la ſociété, que ces gens à notions confuſes, dont le jugement ne porte ſur aucun principe, & qui pourtant, à la faveur de quelques idées ſuperficielles, parlent de tout avec une confiance qui étonne.

Ce ſont ces demi-connaiſſeurs en tout genre, qui forment la véritable eſpece de pédans;

eſpece (il faut l'avouer) qui n'eſt pas moins commune dans le monde poli, que dans la pouſſiere de l'Ecole. Cependant ſi le ridicule en eſt inſoutenable, même dans un homme d'étude, combien ne l'eſt-il pas davantage dans les perſonnes que leur Etat diſpenſait de toutes prétentions, & ſur-tout dans celles de votre ſexe dont tous les devoirs paraiſſent remplis, quand elles ſçavent plaire.

On ne veut pas comprendre que l'ignorance n'exclut les graces que lorſqu'elle eſt travaillée; qu'il vaut infiniment mieux ne rien ſçavoir, que de ſçavoir mal, & de tous côtés il s'éleve des Tribunaux d'eſprit que le déſœuvrement, quelques flatteurs & quelques protégés ſoutiennent. Cette contagion menace encore de s'accroître depuis que, par une foule d'Abrégés, on a mis à-peu-près tout le monde à portée de prendre une ſuperficie univerſelle des ſciences. Tel homme qui pouvait être de quelque agrément dans la ſociété, ſe croit de bonne foi la vocation des Lettres après en avoir pris une légere teinture dans ces Almanachs. Nous en avons vû ſe précipiter indiſcrettement dans des querelles de littérature, & finir par être ſifflés des deux partis.

Pour vous, MADAME, vous liſez avec ordre, & vous ajoutez par vos réflexions à ce que

vous avez lû. Vous avez formé, dans un ſiecle frivole, le projet de perfectionner votre raiſon, projet qui ne peut réuſſir que lorſqu'il eſt conçû par un eſprit ſolide. Vous avez ſenti de bonne heure qu'étendre ſes idées, c'était ſe préparer des plaiſirs; mais la même modeſtie ſous laquelle vous cachez l'ame la plus noble, vous ſert encore à dérober à tous les yeux votre goût pour les Arts, & l'appui que vous leur accordez. Ma reconnaiſſance en dirait davantage, ſi vous ne l'aviez accoutumée à ménager votre délicateſſe.

Je me ſouviens que j'eus l'honneur de vous lire différens morceaux de cette Hiſtoire que je viens enfin de publier. Elle était encore informe, & telle à-peu-près qu'il en parut quelques parties dans une Edition très-défectueuſe que l'on en fit à Paris, il y a quelques années. Malgré l'indulgence avec laquelle tous les papiers publics avaient parlé de ces premiers eſſais, cette Edition m'avait abſolument découragé. J'y voyais, outre mes fautes (& elles étaient en grand nombre) tout ce qui peut caractériſer la négligence la plus impardonnable dans l'exécution. C'eſt vous, Madame, qui avez ranimé ſur cet Ouvrage mon émulation preſque éteinte, qui m'avez engagé à le finir, & ſur-tout à le corriger.

Cette maniere d'écrire l'Hiſtoire, & de la raiſonner, pour ainſi dire, en joignant des réflexions aux faits, vous parut intéreſſante. Vous approuviez avec complaiſance ces rapports que j'ai tâché de ſaiſir entre des événemens éloignés & des traits plus modernes; le ſoin que j'avais pris de les rapprocher; la liberté que je m'étais donnée de parcourir tous les tems; & les principes de Politique, de Philoſophie, ſouvent même de Critique, que j'avais répandus dans cet Ouvrage. „ J'ai lû » tous ces faits, me diſiez-vous, dans nos dif» férens Hiſtoriens, & j'aurais deſiré que l'on » me mît du moins ſur la voie de ces ré» flexions, qui me ſemblent donner une nou» velle vie à l'Hiſtoire. "

J'oſais croire après vous, MADAME, que cette maniere était ſur-tout indiſpenſable dans l'Hiſtoire ancienne. Les faits en ſont ſi connus qu'on ne peut gueres les rajeunir que par les réflexions. Leur éloignement les fait rentrer, en quelque ſorte, dans la claſſe des fables; & les fables ne ſont utiles que par la morale qu'on peut en tirer.

Alors ce champ de l'Hiſtoire ancienne, qui paraît épuiſé, devient encore fertile, parce que tous les hommes ont une maniere différente d'apperçevoir avec les mêmes yeux, & que

tel fait, par exemple, que je n'aurai préſenté que ſous une face, peut être enviſagé ſous autant de nouveaux rapports qu'il y aura de nouveaux Hiſtoriens. On dit quelquefois qu'il faut laiſſer faire les réflexions au Lecteur ; mais quelque pénétration que l'on ſuppoſe à ceux qui liſent, il en eſt certainement qui ont plus ou moins beſoin d'inſtructions. L'étude particuliere qu'un Auteur a faite des matieres qu'il a travaillées, lui donne le droit de penſer qu'il s'eſt mis du moins plus à portée de ſaiſir certaines vérités relatives à ſon objet, que le commun des Lecteurs, qui ne méditent point. D'ailleurs l'homme le plus habile conſent à être conduit ; c'eſt ſouvent le point où vous l'avez laiſſé, dont il part pour faire de nouvelles découvertes. Il voit une chaîne entiere où vous aviez à peine apperçu quelques anneaux ; mais il ne la voit que parce que vous l'avez préparé à la remarquer. Pour moi, j'avoue, MADAME, que je ſuis du nombre de ces Lecteurs pareſſeux qui ne ſont point fâchés qu'on leur évite la peine de réfléchir ; mais il ne m'appartient pas de propoſer mon goût comme une Loi.

L'Hiſtoire moderne, qui devient plus intéreſſante à meſure qu'elle ſe rapproche de nos jours, peut ne contenir que des faits & réuſ-

ſir par la ſimple narration. Je ne ſçais cependant ſi la poſtérité nous pardonnera d'avoir eu ſi long-tems pour toute Hiſtoire * d'ennuyeuſes Annales compilées avec ſéchereſſe, écrites d'un ſtyle dur, inégal, & rampant, digérées ſans méthode & ſans choix, dénuées de toute eſpece de vûes philoſophiques, qui nous font, en un mot, une triſte & pénible étude de l'Hiſtoire de notre Nation. Il me ſemble que tous les hommes auraient à-peu-près le même talent pour tranſcrire des événemens & des dates, mais on ne fera jamais qu'une Gazette, ſi l'on ne donne de la vie à ces corps inanimés.

Si vous approuviez, MADAME, les réflexions que je me ſuis ſi ſouvent permiſes, vous me repreniez avec juſtice de ne les avoir pas toujours aſſez amenées. Vous aviez la bonté de

---

*) Je ne parle que d'un corps d'Hiſtoire qui nous manque. Nous avons le Chef-d'œuvre de M. de Thou, d'excellentes hiſtoires particulieres, telles que le morceau de la Conjuration de Veniſe, les Révolutions de l'Abbé de Vertot, &c. Un génie qui s'eſt aſſujetti tous les genres, nous a donné l'hiſtoire de Charles XII. le Siecle de Louis XIV, &c. mais nous n'avons rien de plus complet, pour notre hiſtoire, que l'abrégé de M. le Préſident Hénault; & n'eſt-ce pas une preuve d'indigence que d'être réduits à un abrégé?

ne m'oppoſer qu'à moi-même, (car j'aurais trop perdu à être comparé à tout autre,) & vous me faiſiez obſerver qu'il y avait une différence ſenſible entre la vie de Romulus, par exemple, & celle de Numa. Dans cette derniere, les réflexions plus liées aux faits, plus fondues dans le ſujet, avaient un avantage que je ne pouvais me diſſimuler. Il eſt vrai que je m'étais égaré dans la vie de Romulus, à la ſuite d'un modele Italien * que je n'avais ſouvent fait que traduire, & j'oſai penſer d'après vous que je devais abandonner ce modele, & ne puiſer que dans les premieres ſources. Il vous était reſté quelques doutes, MADAME, ſur le choix que j'avais fait de ces événemens reculés, & ſur le dégré de créance qu'ils peuvent mériter. Vos doutes vont me ſervir à développer peut-être quelques vérités utiles.

Encore des Romains! diſait-on, lorſque les premiers eſſais de cette Hiſtoire parurent, & quels faits l'Auteur a-t-il choiſis? Ceux préciſément qui n'ont pû ſoutenir le flambeau de la Critique, & qui portent preſque généralement un caractere de ſuppoſition.

J'avoue qu'on a beaucoup écrit ſur les Ro-

---

*) Le Romulus de Virgile Malvezzi.

mains; mais ſi vous exceptez l'excellent ouvrage de M. de Monteſquieu ſur les Cauſes de leur grandeur & de leur décadence, & les Révolutions de l'Abbé de Vertot, il me ſemble que nous n'avons encore rien de complet dans notre langue ſur l'Hiſtoire Romaine. L'Abrégé de Laurent Echard eſt un très-bon Abrégé juſqu'à la continuation. Perſonne, que je ſache, n'a été tenté de lire l'Hiſtoire du P. Catrou. M. Rollin, dont le ſtyle eſt pur, élégant, harmonieux, lorſqu'il traduit de bons modeles, n'eſt plus le même lorſqu'il manque d'appui. Toujours clair, ſouvent lâche, & diffus, l'oreille eſt flattée du nombre de ſes phraſes, mais j'ai cent fois éprouvé de reſſerrer en quelques lignes ce qu'il dit en pluſieurs pages. Il emploie communément une traduction de Denys d'Halicarnaſſe, dont je me ſuis quelquefois ſervi en écrivant cette Hiſtoire; cette Traduction eſt très-faiblement écrite, & ne forme cependant aucune bigarrure dans le ſtyle de M. Rollin : il faut donc avouer que cet Hiſtorien n'a point une maniere qui lui ſoit propre, & qu'il eſt, parmi les Ecrivains, à peu-près comme ces perſonnes ſans phyſionomie que l'on trouve dans le monde. M. Rollin, d'ailleurs, parait trop ſouvent n'avoir écrit que pour des enfans. S'il raconte la mort de Lu-

crece, il cite un long paſſage de ſaint Auguſtin pour prouver que Lucrece aurait mal fait de ſe tuer ſi elle eût été Chrétienne. Si dans ſon Hiſtoire ancienne il parle de la mort de Socrate, après avoir remarqué que l'exécuteur s'attendrit en lui donnant la ciguë, il ajoute, par réflexion, que c'eſt une excellente leçon pour les gens de cette eſpece, de paraître compâtir aux maux que la Juſtice humaine leur preſcrit de faire à leurs ſemblables. Cent traits puérils de ce genre ne doivent rien ôter à la conſidération que méritait d'ailleurs Mr. Rollin par ſa piété & par l'étendue de ſes lumieres, mais peuvent diſpenſer de relire ſon Hiſtoire quand on eſt ſorti de l'enfance.

Ne nous vantons donc point d'une richeſſe que nous n'avons pas, & croyons que les Romains ne ſont uſés qu'au Théâtre. Permettons aux Hiſtoriens d'écrire, tant qu'il reſtera quelque eſpérance de pouvoir préſenter les objets ſous de nouvelles formes. Chaque Peintre a une maniere qui le caractériſe : on ſe plait à les comparer dans les mêmes tableaux. Il en eſt de même de chaque Ecrivain. Les différentes productions des hommes ſont un luxe dans la littérature. On eſt libre de s'aſſortir où l'on veut.

J'ai choiſi, à la vérité, l'enfance de l'Empire

Romain, précisément parce qu'il m'a semblé que cette partie de l'Histoire avait été la plus négligée. J'ai cherché à étudier dans ces faibles commencemens l'origine de la grandeur Romaine. J'ai cru la découvrir dans le caractere des premiers Rois de Rome, dans leurs Loix, dans la Religion, dans les préjugés qui prirent faveur chez ce peuple naissant. Ce sont les plus petits ressorts qui font la destinée des hommes & des Empires. Un germe imperceptible a produit cet arbre dont l'ombre couvre la terre, le prodige de l'effet rend la cause intéressante.

Mais tout est-il bien certain dans ces commencemens de Rome? Existait-il des monumens antérieurs à l'embrasement de cette ville par les Gaulois, & la flamme les avait-elle épargnés? Les Historiens ont-ils pû s'appuyer de quelques garants dans les faits qu'ils racontent? Fabius Pictor n'écrivit, dit-on, que longtems après cette époque. Les Gellius, les Cicinnius, les Cincius, les Catons, les Varrons, &c. n'ont fait peut-être que copier sans trop d'examen, ainsi que cela se pratique, les rêves ou les mensonges de cet Ecrivain.

Ce fut-là, MADAME, le sujet d'une célebre dispute qui s'éleva à l'Académie des Inscriptions en 1722.

Un homme de beaucoup d'eſprit, nommé M. de Pouilly, attaqua vivement, dans une Diſſertation ſpécieuſe, la certitude hiſtorique des quatre premiers ſiecles de Rome. Il ſe fondait ſur la quantité de prodiges mêlés à l'Hiſtoire de ces premiers ſiecles, ſur les variations de quelques Auteurs qui ont attribué la fondation de Rome à différentes perſonnes, & ſur quelques paſſages de Tite-Live qui ſembleraient prouver qu'il échapa peu de monumens aux ravages des Gaulois.

Mr. l'Abbé Sallier épuiſa tous les moyens de l'érudition pour défendre l'authenticité de ces événemens reculés. Il démontra qu'il était reſté pluſieurs monumens ; & Tite-Live lui-même, en diſant que la plûpart avaient peri, indique bien qu'il en était échapé. En effet, MADAME, les Annales des Pontifes, les Livres des Augures, les Hymnes des Saliens, les Tables de dénombrement, les Livres de Toile, les Inſcriptions, les Statues, les Colonnes &c. ſont autant d'autorités qui renverſent de fond en comble le paradoxe de Mr. de Pouilly. Cicéron, & tous les Hiſtoriens anciens, s'accordent pour atteſter l'exiſtence de ces monumens, & de quantité d'autres auſquels on pouvait avoir recours de leur tems. La ſimple raiſon ne nous permet pas de croire que nous ſoyons mieux

inſtruits de l'Hiſtoire des premiers Romains que ces Romains eux-mêmes, ni de former, après deux mille ans, le moindre doute contre leur témoignage.

On liſait du tems de Denys d'Halicarnaſſe le traité de Tarquin le Superbe avec les Gabiens, conſervé dans le Temple de Jupiter Fidius.

On trouve dans Polybe le premier traité de Rome avec Carthage, paſſé ſous le Conſulat de Brutus.

Pline rapporte une des Loix que Porſenna vainqueur impoſa aux Romains.

Il exiſtait donc des monumens antérieurs à l'irruption des Gaulois; mais ces monumens mêmes, dit-on, accuſent de quelques erreurs les Hiſtoriens les plus accrédités. Hé! quelle Hiſtoire moderne, malgré tant de ſecours que nous ſemblons avoir aujourd'hui contre le menſonge, eſt à l'abri de quelques contradictions?

Sallufte, diſait-on encore, attribue la fondation de Rome à Enée: donc rien n'eſt plus incertain que ce qu'on raconte de Romulus. Mais il ſuffit que tous les autres Hiſtoriens le contrediſent. De tous les tems on a vû de ces génies ſinguliers qui ſe plaiſent dans les paradoxes, & nous avons eu un Pere Hardouin qui,

qui, avec beaucoup d'esprit, attribuait l'Enéide de Virgile & les Odes d'Horace à des Moines du XIIIe. siecle. De vaines subtilités feront-elles rejetter une Tradition uniforme & constante? Peut-on croire qu'un Peuple entier se trompe sur son Fondateur, sur l'Instituteur de sa Religion? Dans quel monstrueux Pyrrhonisme une pareille idée ne nous précipiterait-elle pas? Serait-il moins étrange de contester Romulus aux Romains, que Mahomet aux Musulmans, Confucius aux Chinois &c.

Mais du moins les prodiges si fréquens dans ces commencemens de l'Histoire, pourraient être un motif de douter? Oui, s'il était un Peuple qui n'eût pas eu ses prodiges. Que dirait-on d'un Critique qui s'aviserait de croire que tout ce que l'on a écrit du regne actuel, est supposé, parce que, dans les premieres années de ce regne, de fort honnêtes gens prétendaient avoir des convulsions, en faisant leur priere sur le tombeau d'un Diacre? Un homme sensé rejetterait toutes ces Archives de la démence & du fanatisme, mais n'en conclurait rien contre les événemens dignes de la majesté de l'Histoire, & constatés par des témoignages qui ne laissent aucun doute.

M. de Voltaire, qui de tous les hommes est peut-être celui qui a le mieux raisonné

ſur l'Hiſtoire, & qui a juſtifié tout ce qu'il avait dit par ſa maniere de l'écrire, me ſemble cependant s'être trompé dans l'excluſion qu'il voudrait y donner à certains faits merveilleux. Il faut, je crois, les rapporter par trois raiſons. L'une, c'eſt qu'il eſt toujours important de connaître à quel point la faibleſſe humaine a toujours été la dupe de l'abſurdité; l'autre, c'eſt que ces prodiges que la raiſon déſavoue, ſont pourtant liés à la conſtitution des Empires. Par exemple, il était réellement faux que les Augures fuſſent de vrais Prophetes, & qu'ils viſſent clairement l'avenir à l'inſpection des poulets ſacrés. Ce fut cependant ſur l'opinion générale qui s'était répandue de leur ſcience, qu'on les appella d'Etrurie à Rome. Voilà donc une des branches du ſyſtême de Religion des Romains fondée ſur une crédulité, ridicule ſi l'on veut, mais univerſelle, & l'on ſçait combien ce ſyſtême de Religion eſt lié chez tous les Peuples avec celui de la Politique. Enfin une derniere raiſon de rapporter ces faits ſinguliers, c'eſt que dans l'ordre moral, ou dans le phyſique, le merveilleux n'eſt pas toujours faux. Il n'eſt peut-être pas d'époque plus connue dans notre Hiſtoire que cette biſarre machine dont on ſe ſervit pour relever le cou-

rage de Charles VII. & des Français, lorſque les Anglais aſſiégeaient Orléans. Dépouillons cette aventure de tout ce qu'on y ſuppoſait de ſurnaturel, il reſte toujours un grand merveilleux, qui eſt le fait même. Joignez à ce trait, MADAME, les convulſions dont je vous parlais tout-à-l'heure. Aſſurément je n'y vois que du fanatiſme; mais un miracle bien plus ſingulier que ceux qu'on avait eu l'intention d'opérer, c'eſt que chez un Peuple poli, & dans un ſiecle éclairé, il y ait eu des convulſions, & qu'à la faveur de ces preſtiges ridicules, des charlatans ayent eu l'art de faire des proſélytes.

Je crois avoir prouvé qu'on pouvait encore écrire ſur les Romains, & que l'époque, que j'ai choiſie dans leur Hiſtoire, n'eſt pas moins appuyée qu'une autre ſur un nombre ſuffiſant d'autorités. Ces commencemens ſont à la vérité mêlés de prodiges, mais chez toutes les Nations c'eſt le tems des prodiges que leur origine. Vous ne croirez point, MADAME, que Romulus fut allaité par une Louve, ni qu'un Figuier ſe fût conſervé pendant huit ſiecles pour ſervir de preuve à cette merveille. Vous pourrez ne pas ajoûter foi au combat de ces ſix Jumeaux nés le même jour de deux ſœurs; quoique j'avoue que je ne l'ai contre-

dit que sur l'autorité d'un livre qui ne mérite gueres plus de créance que cette Histoire. Ce sont les Paralleles des faits grecs & romains, ouvrage qui a été attribué à Plutarque, mais qui n'en paraît pas digne. On révoque en doute la plûpart de ces Paralleles, quoique l'Auteur ait cité ses garants. On ne veut pas même que ces garants aient existé. Il me semble, à la vérité, tout simple qu'un homme écrive beaucoup de mensonges; mais non pas qu'il cite des Auteurs qui n'existent point, & qu'au risque du plus profond mépris, il imagine mille fausses histoires pour les opposer à des faits véritables. Quoi qu'il en soit, il s'est appuyé du témoignage des Arcadiques de Démarate pour raconter ce Combat des Tégéens & des Phénéens, qui m'avait paru l'original de celui des Horaces & des Curiaces.

L'alliage de quelques faits peu vraisemblables ne vous fera point rejetter ceux qui ne choquent ni la nature ni la raison; si tous ces faits étaient supposés, ceux qu'il faudrait en regarder comme les inventeurs, auraient eu bien du génie pour arranger une suite d'événemens, de loix, de principes politiques, qui s'enchaînent si parfaitement avec les faits postérieurs. En effet dans ces premiers principes on trouve quelquefois (& j'ai tâché de le

prouver) le germe ſenſible de l'agrandiſſement des Romains. Il me ſemble que cette réflexion ajoute quelque force aux raiſons dont Mr. l'Abbé Sallier s'eſt ſervi pour défendre la certitude hiſtorique de ces ſiecles reculés.

Vous vous contenterez de douter des faits qui vous paraîtront bizarres, de nier ceux dont le merveilleux eſt abſurde, & c'eſt une regle dont vous aurez beſoin pour toutes les Hiſtoires du monde. Vous ne croirez pas, par exemple, ſur le témoignage d'un Auteur des Annales de Baviere, que cinquante Payſans furent changés en Statues de ſel après un tremblement de terre. Vous ne reſpecterez ce prodige que dans la Bible.

Croyez, ſi vous voulez, qu'on montre à Smyrne le bâton de ſaint Polycarpe qui devint un Cériſier; mais ne croyez pas que l'Olivier qu'on voyait à Trézéne avait été la maſſue d'Hercule.

N'ajoutez point de foi aux Irlandais, qui vous diront que l'on conſerve dans leur pays le tombeau d'une petite fille de Noé qui vint aborder en Irlande après le Déluge. Toutes ces Traditions populaires ſont autant de menſonges ridicules.

Quand des Voyageurs vous raconteront qu'il y a de belles contrées dont tous les habitans

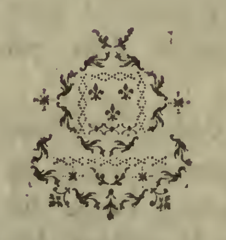
ſont honnêtes gens, où tous les hommes ſont égaux & vivent en freres ſelon les principes de la Loi naturelle, rejettez toutes ces fables, & croyez que les hommes ont partout les mêmes paſſions & les mêmes vices; que l'égalité des conditions eſt une chimere; que ſi l'on n'entend rien autre choſe par cette égalité, ſinon que les hommes naiſſent tous de la même maniere, on ne vous dit qu'une vérité puérile & groſſiere; que ſi on prétend que l'intention de la Nature était que l'égalité ſubſiſtât parmi les hommes, démontrez la fauſſeté de ce paradoxe par les différences de ſubordination que la nature elle-même a miſes dans nos organiſations. Dès qu'il y a de la foibleſſe & de la force, de la fineſſe & de la ſtupidité, croyez que la chimere de l'égalité tombe. Il eſt vrai que dans les combinaiſons de la ſociété, il eſt des hommes qui peuvent être déplacés.

Il eſt bien ſingulier, MADAME, (& cette conſidération vient naturellement à la ſuite de tant d'erreurs) qu'en parcourant les deux extrémités de notre Globe, on trouve par-tout des êtres penſans, faits à-peu-près comme nous; qui tous ont des Loix très-ſages pour leur conſervation; des principes de commerce fondés ſur le bon ſens; à qui les plus habi-

les Marchands d'Europe n'en imposeraient pas sur leurs intérêts ; & que parmi ces mêmes hommes les Traditions les plus absurdes, les rits les plus extravagans, se soient établis, de maniere qu'une partie de la terre n'offre gueres aux voyageurs que le tableau de la raison humaine écrasée sous le joug de la superstition. Sans les lumieres de la révélation, il faut avouer qu'à la vûe de ces abymes de contrariétés incompréhensibles, on serait assez tenté de revenir au système des anciens Guebres, & d'admettre deux ames dans les hommes, comme deux principes dans la nature.

Voilà, MADAME, un long discours où je me suis quelquefois écarté de mon objet. Je ne pouvais gueres écrire sur l'Histoire, qui est si souvent le tableau des sottises humaines, sans m'égarer dans ces détails. Parmi ces compilations de faits échappés à la nuit des tems, il n'en est point de complettement vraies, ni de complettement fausses. Il est des vérités fondamentales dans l'Histoire, sur lesquelles tous les partis s'accordent, comme il est dans les religions des points fondamentaux où toutes les sectes se réunissent. Votre raison vous apprendra à séparer ces vérités du

merveilleux qui les offuſque. C'eſt un flambeau auquel on peut ſe fier, quand on a, comme vous, MADAME, l'eſprit juſte & le goût épuré.





HISTOIRE DES PREMIERS SIECLES DE ROME,

Depuis ſa fondation juſqu'à la République.

ROMULUS.

QUe ce Prince deſcendit d'Enée, où que ſon origine ſoit inconnue; qu'il ait été de race Royale, ou que ſimple Chef de brigands, ſon courage l'ait élevé à l'Empire, le Pyrrhoniſme s'arrête à la fondation de Rome, qu'il n'eſt gueres poſſible de lui conteſter raiſonnablement. On ſe conforme aux Traditions reçues juſqu'à cette époque de ſa vie. On ne ſe refuſera pas même aux réflexions que pourront préſenter les faits. En les ſuppoſant inventés, on croit qu'ils n'auraient pu l'être que

ſur le modele de quelques événemens plus reculés, que leur profonde antiquité nous dérobe. Les hommes ſont plus imitateurs encore qu'inventeurs. Mais quand on regarderait ces faits comme abſolument fabuleux, on ſçait que les fables mêmes ont leur moralité, & ſans vouloir dégrader l'Hiſtoire, peut-être ſerait-il facile de prouver que ſouvent elles l'emportent ſur elle par l'agrément, & ce qui eſt bien plus important, par l'utilité.

La poſtérité d'Enée occupait le Thrône d'Albe depuis quatre cents ans. Procas, un des deſcendans de ce Prince, eut deux fils, Amulius, & Numitor. Celui-ci était l'aîné, il joignait à un caractere paiſible cette modération ſi néceſſaire au bonheur d'un particulier; mais qui dans un Souverain n'eſt pas toujours une vertu. L'autre était, au contraire, violent, ambitieux; ne connaiſſant de principes que ceux de la tyrannie, parce qu'ils s'accordaient avec ſes paſſions.

Procas, après vingt-trois ans de régne, diſpoſa de ſa Couronne en faveur de Numitor; mais Amulius ne reſpecta ni les droits de la naiſſance, ni les dernieres volontés de ſon pere. La faibleſſe de Numitor, & la facilité qu'il eut de s'accoûtumer à une vie privée, ſemblent prouver qu'il n'était pas digne du

Thrône; du moins faut-il convenir que ſon frere avait ſur lui la ſupériorité de l'eſprit & du courage.

Amulius épuiſa toutes les reſſources de la tyrannie pour rendre ſa poſſeſſion paiſible. Non content d'avoir fait périr Egeſtus, fils unique de Numitor, il étendit ſa barbarie juſques ſur une fille. Le ſexe de Rhéa-Silvia ſa niece ne la mit point à l'abri de ſes perſécutions. Les enfans qui pouvaient naître d'elle, inſtruits par l'exemple même d'Amulius, auraient pû lui ravir, un jour, ce même rang qu'il avait uſurpé.

Il crut n'avoir pas beſoin de répandre le ſang de cette jeune Victime; il ſe contenta de la reléguer chez les Veſtales; leur virginité qu'elles étaient obligées de conſacrer aux Dieux, le raſſurait contre les craintes d'une poſtérité dangéreuſe. La faibleſſe de Rhéa-Silvia lui tint lieu d'innocence; Amulius s'aveugla ſur l'inſtrument que le Ciel deſtinait à ſa ruine.

Quelque habile que fût ce Prince, il commit une double imprudence en laiſſant la vie au pere & à la fille; mais la politique des Tyrans eſt ſujette à ſe démentir. S'il crut devoir garder quelque ombre de juſtice & de modération, il oublia qu'il était uſurpateur.

La fille de Numitor ne reſpecta pas long-

tems des vœux qu'elle n'avait prononcés que par crainte. Elle eut deux fils dont elle attribua la naiſſance au Dieu Mars, ſoit pour ſe rendre excuſable par la prétendue dignité de leur pere, ſoit pour conſacrer, en quelque façon, ſa faibleſſe. Le courage de Romulus (l'un de ces jumeaux) nourrit cette opinion dans l'eſprit des Peuples, qui la fortifierent enſuite pour annoblir leur origine; & les nations, que ce Prince aſſujettit, feignirent de le croire pour diminuer la honte de leur défaite. Il était naturel de céder au fils de Mars, & glorieux d'avoir oſé lui diſputer la victoire.

Quelques Auteurs penſent que le Dieu Mars n'était qu'un jeune amant à qui la Veſtale avait donné un rendez-vous dans le bois ſacré. D'autres aſſurent qu'Amulius lui-même, ſous les habits que la ſuperſtition attribuait au Dieu de la guerre, avait fait violence à ſa niece, moins par un ſentiment de paſſion, que pour avoir un prétexte de la faire périr. On ſçait quelle était la rigueur des loix contre une Veſtale convaincue de faibleſſe. Il la ſurprit, dit-on, lorſque, pour quelque cérémonie de ſon miniſtere, elle allait puiſer de l'eau dans une ſource voiſine du Temple. Le ſacrilege & l'inceſte n'ont rien d'incroyable dans Amulius : la crainte des Dieux n'arrête gueres un Tyran,

tant qu'il peut braver la main des hommes.

Lorſque l'Uſurpateur n'eut plus à douter du ſuccès de ſa perfidie, des femmes vendues à ſa cruauté obſerverent la Princeſſe par ſes ordres juſqu'au moment de la naiſſance des deux Jumeaux. Alors Amulius leva le maſque, & dans une aſſemblée du Peuple, il prêta les couleurs les plus noires à l'intrigue prétendue de la Veſtale. Il oſa même répandre des ſoupçons qui rejettaient l'inceſte ſur Numitor, ou du moins, qui le rendaient ſuſpect d'avoir favoriſé un commerce qui devait lui donner des petits-fils. Il ſe ſervit habilement des préjugés de Religion, & de l'autorité des Loix, pour mettre le peuple dans la néceſſité d'uſer de rigueur, en conſervant les apparences de la juſtice. C'eſt ainſi que de tout tems la ſuperſtition a ſervi de voile aux crimes de la politique.

Amulius réuſſit à inſpirer au Peuple un zele religieux que lui-même n'avait pas. La profanation du culte de Veſta, parut, à des ſujets crédules, digne du plus rigoureux ſupplice. La malheureuſe Rhéa-Silvia fut condamnée à la mort, & les fruits de ſa faibleſſe à être jettés dans le Tibre. On croit que ſon Accuſateur, attendri par les pleurs d'Antho ſa fille unique, changea l'Arrêt de mort porté contre la Veſtale, en une priſon perpétuelle. Le ſentiment de quel-

ques Hiſtoriens qui prétendent qu'elle fût enterrée vive, n'eſt fondé que ſur l'uſage qui s'introduiſit depuis, de faire périr ainſi les Veſtales infidelles à leurs vœux ; mais il paraît certain que cette barbare coûtume ne commença que ſous le regne du premier Tarquin, quoique d'autres en attribuent l'inſtitution à Numa.

Les enfans expoſés ſur le Tibre, échapperent à la mort par une eſpece de prodige. Le fleuve était débordé; leur berceau flotta long-tems au gré de l'onde & des vents, lorſqu'enfin entraîné, par la rapidité du courant, juſqu'au pied du mont Palatin, les eaux s'étant inſenſiblement écoulées, le laiſſerent à ſec ſur le rivage.

Une louve accourut, dit-on, aux cris de ces enfans, & les allaita. On a voulu déſigner par-là une femme déréglée à qui ſes débauches avaient fait donner le nom de *Lupa*. Le haſard conduiſit auſſi dans ce déſert Fauſtulus, Intendant des Troupeaux du Roi. Ce Berger qui n'ignorait pas l'origine de ces enfans, eut la prudence de diſſimuler ſa découverte, & n'en fit part qu'au ſeul Numitor. Ce malheureux Prince avait toujours appuyé le ſtratagême de ſa fille, en feignant de reconnaître le Dieu Mars pour le pere des deux Jumeaux:

on eut dit qu'il prévoyait de quel avantage ils lui ſeraient un jour.

Fauſtulus les porta dans ſa cabane, & les remit à ſa femme Acca-Laurentia, qui ſe chargea du ſoin de les nourrir. Les prodiges de leur naiſſance intéreſſaient pour eux, & ſemblaient annoncer dans ces enfans quelque choſe de ſurnaturel. Le Berger ſe regarda comme un inſtrument des Décrets du Ciel qui veillait à leur conſervation. Il les fit inſtruire dans les lettres à Gabies, ville du Latium. Par les exercices du corps il les endurcit à la fatigue; enfin il leur tint lieu de peré, & les mit en état de remplir la brillante carriere que leur préparait la fortune.

Romulus & Rémus (c'était le nom de ces Princes) portaient dès leur jeuneſſe une empreinte d'héroïſme & de grandeur. La force avait devancé leur âge. Non contens de faire ſervir de Trophée à leur courage, les dépouilles des animaux dont ils purgeaient les forêts, ſuivis d'un grand nombre de Chaſſeurs attirés par leur renommée, ils délivrerent la campagne d'une multitude de brigands qui la déſolaient. La reconnaiſſance, & ce ſentiment de confiance qu'inſpire la valeur, engagerent les Bergers des contrées voiſines à les choiſir pour leurs Chefs.

La fête des Lupercales *) parut aux brigands domptés par ces Princes une occasion favorable de se venger. En effet tandis que les deux freres remplissaient les fonctions de cette bizarre cérémonie, ces brigands enleverent Rémus, le traînerent devant l'Usurpateur, & l'accuserent d'avoir ravagé ses terres. Amulius, maître d'une victime dont il ne connaissait pas l'importance, la retint dans les fers, sans prévoir combien elle allait lui devenir funeste.

Romulus supportait impatiemment l'affront fait à son frere. Le Berger Faustulus en rapprochant les tems & les circonstances, savait à-peu-près l'âge des deux Princes. Jusqu'alors, il n'avait pas voulu mêler à la douceur de leurs premiers succès, l'amertume du secret de leur naissance. C'était une gloire suprême pour les enfans d'un simple Berger, de s'être élevés par leur courage, à la qualité de Chef des autres Pasteurs; mais cette gloire devenait le comble de l'infortune pour les petits-fils de Numitor. Faustulus attendait, pour révéler cet important Mystere, qu'il y fût déterminé par quelque occasion favorable, ou que les forces des deux freres répondissent à leur ambition. Le ressen-

*) Superstition en l'honneur du Dieu Pan, introduite en Italie par Evandre.

timent

timent de Romulus lui parut une heureuſe conjončture, & hâta la confidence qu'il lui devait. „ Vous n'êtes point mon fils, lui dit-il, » & ſi l'on en croit l'opinion publique, vous » êtes d'un Sang plus auguſte encore que celui » de nos Rois. L'infortunée Rhéa-Silvia, dont » je vous ai ſouvent raconté les malheurs, ex- » pie dans une affreuſe priſon, celui de vous » avoir donné le jour; & Numitor, votre ayeul, » gémit dans l'eſclavage ſous la tyrannie du » barbare Amulius.

Ces connaiſſances trouverent dans le cœur de Romulus des ſentimens dignes de ſon origine. La vengeance, l'honneur, la nature, lui faiſaient un devoir de la mort d'Amulius; il voulut cependant, avant que de porter les premiers coups à la tyrannie, avoir une conférence ſecrette avec ſon ayeul, & reconnaître, pour ainſi dire, la place où il devait frapper. Il ſe rendit avec précaution au Palais de l'Uſurpateur, & ſe fit connaître à Numitor. Il en reçut toutes les marques de tendreſſe qui pouvaient encore lui confirmer ſa naiſſance. Fauſtulus, inquiet du ſort de ſon éleve, s'empreſſe de marcher ſur ſes pas; il arrive aux portes de la Ville, chargé du même berceau dans lequel on avait expoſé les deux freres. Il était facile à reconnaître, par une inſcription qu'on y liſait

encore. L'embarras inquiet que l'on remarqua ſur le viſage du Berger, le fit arrêter par des Gardes qui le conduiſirent devant Amulius. Fauſtulus ne put diſſimuler que les deux Princes vivaient; mais pour gagner du tems, il eut la prudence d'ajouter qu'ils paiſſaient des troupeaux dans un déſert écarté qu'il indiqua.

Lorſque, par ordre d'Amulius, on faiſait des recherches dans tous les lieux voiſins, Romulus, qui ſentait l'importance des momens, perſuadé que ſes forces ne lui permettaient pas une guerre ouverte, eut recours à la ruſe. Suivi d'une troupe d'habitans de la campagne dévoués à leur Chef, armés à la hâte, diviſés par centuries, à qui des bottes de foin ſuſpendues à de longues perches, ſervaient d'Enſeignes, il inveſtit les avenues du Palais, force la garde, délivre ſon frere, ſurprend Amulius, & l'immole ſur ce même Thrône qu'il avait acquis & conſervé par le crime.

Tel fut le ſort de l'uſurpateur après quarante-trois ans de régne. Numitor aſſembla le Peuple, lui rappella les crimes de ſon frere, & fit enſuite approcher ſes petits fils; expoſa les prodiges de leur naiſſance, de leur conſervation, & la maniere dont le Ciel les avait fait reconnaître. Leur jeuneſſe, leur courage, leur phyſionomie, tout dépoſait pour eux. Le

Peuple brisa la prison de Rhéa-Silvia, & remit à Numitor la Couronne de ses peres.

Ce Prince étant remonté sur le Thrône, Romulus & Rémus allerent chercher dans les contrées voisines de nouvelles occasions de signaler leur courage. Ils résolurent de former une Colonie, & de bâtir une ville dans la même place où ils avaient été autrefois exposés ; sans doute en mémoire de l'événement, ou par reconnaissance pour les Dieux qui les avaient sauvés.

Numitor entra facilement dans leurs vûes. Il leur fournit des instrumens pour remuer la terre, des esclaves, & des bêtes de charge, & permit à ceux de ses Sujets qui voudraient les accompagner, de se joindre à la nouvelle Colonie. Les habitans des petites villes de Pallantium & de Saturnia, & un grand nombre de familles Troyennes, s'attacherent à la fortune des deux freres. Lorsqu'on se disposait à élever les murs de la ville, les ouvriers, pour avancer leurs travaux, se partagerent en deux classes ; Romulus avait l'inspection sur l'une, Rémus sur l'autre. Cette division qui n'avait d'abord pour objet que d'exciter l'émulation entre les deux partis, produisit des effets funestes. La jalousie en prit la place ; elle passa du Peuple aux deux Princes, & se manifesta, surtout, lorsqu'il fut question du nom qu'on de-

vait donner à la ville, & de la forme du gouvernement qu'il y fallait établir. Aucun de ces deux Princes jumeaux ne pouvant s'arroger le droit d'aîneſſe, ils convinrent que le vol des oiſeaux déciderait leur différend. Les Etruſques avaient porté en Italie cette eſpece de divination. Romulus ſe plaça ſur le mont Palatin, & Rémus ſur l'Aventin. Rémus apperçut le premier ſix Vautours; mais Romulus prétendit en avoir vu douze. Il ſe forme deux partis; chacun ſe range du côté de ſon Chef. La querelle s'échauffe, on en vient aux mains; le malheureux Fauſtulus périt dans la mêlée, lorſqu'il ne penſait qu'à ſe rendre médiateur. Quelques Hiſtoriens prétendent que Rémus perdit auſſi la vie dans ce combat; mais l'opinion la plus commune eſt que Romulus lui-même trempa ſes mains dans le ſang de ce prince, qui, par dériſion, avait ſauté par-deſſus les ramparts que ce frere cruel venait d'élever. Selon d'autres Auteurs ce fut un ſoldat, nommé Fabius, qui choqué de cette inſulte, frappa Rémus à la tête, & par cette action hardie, délivra Romulus d'un Rival importun.

Ce dernier, reſté ſeul maître de la Colonie, ne voulut devoir ſon autorité qu'à un ſuffrage libre. Il fut élu Roi d'un conſentement unanime, donna ſon nom à la nouvelle Ville, & ordonna

des jeux en l'honneur d'Hercule, pour célébrer ſon avénement au Thrône.

Le circuit de Rome s'augmentait; mais elle manquait d'habitans. Pour en attirer, Romulus y donna retraite à tous ceux qui chargés de quelques crimes, avaient à craindre la rigueur des Loix; il en fit un lieu de franchiſe, qui par leur courage, devint pour eux un aſyle ſacré. Cette foule de brigands, d'eſclaves fugitifs, de débiteurs inſolvables, ne fut pas d'abord admiſe dans l'enceinte de la ville. Romulus leur aſſigna pour demeure le mont Saturnius, où fut depuis bâti le Capitole. Pour conſacrer en quelque façon ſa politique, il y fit élever un Temple en l'honneur d'une Divinité inconnue juſqu'alors, qu'il lui plut de nommer le Dieu de l'*Aſyle* *) : par cette apparence de Religion, & ſous la protection de ce Dieu, ces transfuges jouirent en paix de l'impunité. Lorſque le mont Saturnius fut enſuite renfermé dans Rome, ces vagabonds déjà policés par les Loix, devinrent Citoyens.

Les Romains manquaient de femmes, & ce peuple naiſſant allait s'éteindre faute de poſtérité. Leurs voiſins jaloux auguraient déjà la

---

*) Θεὸν Ἀσυλαῖον.

chûte d'une ville qui commençait à leur faire ombrage. Romulus ne se dissimula point le danger de sa Colonie. Il sentit d'ailleurs combien les femmes, par la douceur de leur commerce, pouvaient polir un Peuple féroce & grossier : ce Prince envoya des Ambassadeurs à différentes Nations voisines, pour les inviter à s'allier avec ses Sujets par le mariage de leurs filles. En cas de refus, le dessein était pris de les y réduire par ruse, ou par violence. L'extrême nécessité, la premiere des Loix, justifiait Romulus.

Ces Nations indignées de la retraite que les Romains avaient donnée à des Citoyens bannis, ne répondirent à leurs Députés que par des insultes.

» Que n'avez-vous *) admis dans votre asyle » (leur disait-on) des femmes perdues aussi » bien que des proscrits & des transfuges ? » L'union de part & d'autre ne pouvait être » mieux assortie, & jamais l'inégalité des con» ditions n'eut servi parmi vous de prétexte au » divorce. «

Les Romains ne purent supporter sans indignation la honte d'un pareil refus. Romulus

---

*) Tit, Liv.

eut besoin de toute sa prudence pour contenir la fougue de la jeunesse, qui ne respirant que guerre & que vengeance, voulait, au prix de son sang, humilier ces orgueilleux voisins. Par le conseil de Numitor, il prit le parti de dissimuler son ressentiment & de recourir à la feinte. Il fit donc annoncer des jeux publics en l'honneur de Neptune, ou de Consus, *) Divinité qui présidait aux résolutions secrettes, & qui, selon quelques Auteurs, dut son nom & son origine à Romulus. Il fit dresser, avec pompe, l'appareil de ces jeux. La mémoire de cet évenement les perpétua dans Rome. **)

Les Sabins accourent en foule à ce spectacle, la curiosité dépeuple leurs villes. Dans la chaleur des jeux, au moment où les Spectateurs étaient le plus attentifs, les Romains qui, par ordre de Romulus, avaient tenu jusqu'alors leurs armes cachées, s'élancent, au signal convenu, sur les Sabins, enlevent leurs filles à la faveur du tumulte; mais sans verser de sang, ainsi que ce Prince l'avait prescrit.

---

*) Quelques Auteurs prétendent que Neptune & Consus n'étaient qu'une même Divinité.

**) Les jeux appellés *Consualia* qui se renouvellaient tous les ans.

Ces Etrangers désarmés, saisis de crainte, prennent la fuite en désordre, réclament l'hospitalité violée, attestent les Dieux à qui les jeux étaient consacrés, & jurent à Rome une guerre éternelle.

L'indignation des Sabines ne parut pas d'abord moins violente. Romulus se fit une excuse de la nécessité. Les Romains, par leurs caresses, & sur-tout par de l'amour, parvinrent enfin à les appaiser. Pour conserver à Rome la mémoire de cet évenement, on conduisait, comme par force, les nouvelles mariées dans la maison de leurs Epoux *). Au sentiment de quelques Auteurs, le nombre des Sabines enlevées montait à 683; d'autres le réduisent à 527; d'autres enfin à 30 seulement. Je ne rapporte des variations d'une si légere importance, que pour fonder ce que peut-être j'aurai occasion d'établir dans la suite, sur des faits plus essentiels, l'incertitude de ces évenemens reculés.

Cependant les Sabins pénétrés de l'outrage qu'ils avaient reçu, portaient l'allarme chez

*) C'est à cet usage qu'un Poëte Latin fait allusion dans ce vers :

Qui rapis teneram ad virum virginem.

tous leurs voiſins. Ils crurent devoir d'abord tenter la voie des négociations. Ils envoyerent à Rome redemander leurs filles, & les Députés, ſous cette condition, propoſaient aux Romains une alliance qui, dans la ſuite, pourrait être cimentée entre les deux Peuples, par des mariages volontaires. Romulus fut inflexible. Il voulut que les Sabins confirmaſſent les mariages déjà contractés; il en fit la premiere, ou plutôt la ſeule condition du Traité. Les Sabins irrités de ces refus, quoiqu'ils n'euſſent propoſé l'alliance que pour éblouir les Romains, exagérerent leur perfidie, & preſſerent Tatius leur Roi d'en tirer vengeance.

Ce Prince modéra l'ardeur du Peuple en lui repréſentant les dangers d'une entrepriſe mal combinée, la néceſſité de conſulter leurs Alliés, & de ſe préparer à la guerre de façon à n'en pas redouter les hazards.

Les Céciniens, les Antemnates, les habitans, de Cruſtumérium, voiſins & alliés de Tatius, trop aigris pour imiter ſa modération, commencerent des hoſtilités contre les Romains par une violente irruption ſur leurs terres. Si ces Nations euſſent agi de concert avec les Sabins, & que leurs forces ſe fuſſent réunies, ſans doute c'était fait de Rome: cette diviſion la ſauva.

Romulus vole au devant des Céciniens, les bat, les poursuit, tue leur Chef, & ramene son armée victorieuse. Cette victoire lui fut apparemment disputée, & lui parut assez importante, puisqu'il la jugea digne d'un monument. Il fit bâtir un Temple à Jupiter sous le nom de *Férétrius*, & lui consacra les dépouilles des vaincus. Pendant qu'il préparait cette solemnité, & que les Romains étaient occupés à ce nouvel édifice, l'armée des Antemnates fit une incursion sur le territoire de Rome. Ce Prince commanda contre eux un simple détachement, les repoussa jusques dans leur ville, & s'en empara. Hersilie que l'on croit femme de Romulus, lui persuada de faire grace aux habitans, & de les admettre au nombre des Citoyens Romains. Cette Loi que Romulus se prescrivit toujours depuis, & qui lui donna bientôt un Peuple nombreux, condamne la politique de tant de Rois, qui, sans faire attention que leur véritable force consiste dans le nombre de leurs sujets, ont chassé de leurs Etats, d'anciens habitans, sous des prétextes frivoles; tandis que la saine politique eût exigé qu'ils en fissent venir d'ailleurs s'ils en avaient eû le pouvoir. Les Romains en s'assujettissant ainsi la plûpart des Latins, ne firent qu'un grand corps de plusieurs membres

féparés. Un même climat, une même langue, des mœurs prefque femblables, mettaient Rome à couvert de féditions qu'elle eût pû craindre de ces nouveaux Citoyens. Romulus pour les attacher encore davantage au bien public, leur accorda, fans diftinction, tous les Privileges dont jouiffaient les premiers habitans. Il les appella même au rang de Sénateur, & fe fit par-là de fes propres ennemis, un foutien dans les guerres qu'il entreprit dans la fuite, foit pour fa défenfe, foit pour l'agrandiffement de fon Etat.

Les Antemnates foumis, Romulus tourna fes armes avec le même fuccès contre les habitans de Cruftumérium. Les Sabins étonnés des pertes rapides de leurs Alliés, crurent qu'il était tems de marcher à Rome. Cette guerre allait devenir d'autant plus férieufe, qu'elle était préméditée de longue main, tramée dans le filence, dirigée, non par le premier mouvement d'une vengeance aveugle, mais par la fageffe de Tatius qui commandait une armée nombreufe. Les Sabins n'étaient pas moins allarmés du danger qui menaçait leur État, que touchés du reffentiment de leur injure. Jufqu'alors les Romains avaient paru refpecter les nœuds qui les uniffaient à ce Peuple; mais ils étendaient leurs frontieres, fe mettaient à

l'abri de la crainte, & commençaient à en inſpirer.

La fille de Spurius Tarpéius, gagnée par les Sabins, leur livra la Citadelle de Rome, où commandait ſon pere; mais elle fut la victime de ſa perfidie. L'horreur que leur inſpira ſon crime, l'envie d'enſevelir leur propre trahiſon dans l'oubli, & la crainte de l'exemple, les déterminerent à la faire périr.

Enhardis par l'importance de ce poſte, les Sabins réſolurent de terminer la guerre par une action déciſive. On en vient aux mains de part & d'autre. Metius Curtius, un de leurs Généraux, ſignale ſon courage par la mort d'un des plus braves Romains, le vaillant Hoſtus, ayeul de ce Tullus Hoſtilius, qui fut depuis Roi de Rome. Les Romains étonnés plient devant leurs ennemis, & entraînent Romulus dans leur fuite. Ce Prince indigné s'arrête ſur le mont Palatin, fait vœu de bâtir un Temple à Jupiter, lui demande la victoire, rallie ſes troupes, & les ramene à la charge. Les Romains reprennent courage à ſa voix, & repouſſent Métius dans un marais. Les Sabins volent au ſecours de leur Général; le combat s'engage avec plus d'ardeur; chaque parti voit ſa ruine dans la perte de cette Bataille, & la valeur ne prend plus conſeil que d'elle-même.

Au plus fort de la mêlée, un ſpectacle intéreſſant attire tous les yeux, & ſuſpend la fureur des Soldats. Les Sabines, par le conſeil d'Herſilie, dans un appareil lugubre, les cheveux épars, portant leurs enfans dans leurs bras, s'élancent au milieu du carnage & des morts, implorent tour à tour leurs peres, & leurs époux. » Ne vous ſouillez plus, s'écrient-
» elles, d'un ſang qui doit vous être ſacré.
» Romains, reſpectez ces gages de notre
» amour; Sabins, épargnez votre poſtérité ;
» ou ſi nous n'avons plus de droits ſur vos
» cœurs, ni comme femmes, ni comme
» filles, Barbares, tournez vos armes contre
» nous. Il nous ſera plus doux de mourir par
» des mains ſi cheres, que de ſurvivre à vo-
» tre perte. »

Les deux Peuples s'attendrirent, & ne dédaignerent pas de mêler leurs larmes à celles de ces femmes courageuſes. Le péril qu'elles avaient bravé rendait encore leurs plaintes plus touchantes; ainſi les Sabines déſarmerent les deux partis, & devinrent les médiatrices d'une querelle dont elles avaient été l'occaſion. La guerre entre les deux Nations finit enfin par la réunion de leurs cœurs & de leurs villes: par ce Traité plus avantageux à Rome qu'une victoire, ces mêmes Sabins qui ne reſpiraient

que sa ruine, devinrent les instrumens de sa grandeur. Les principaux d'entre eux furent admis au Sénat, & Tatius leur Roi fut le collegue de Romulus.

La fin tragique de Rémus devait cependant lui persuader que rien n'était plus dangereux que de partager l'autorité souveraine avec ce Prince, & qu'il eût mieux valu, peut-être, l'avoir encore pour ennemi. Tatius se laisse éblouir par l'éclat d'une Couronne qui lui paraît plus brillante. Fier de commander aux Romains dont il avait appris à estimer le courage, il s'associe en secret à leur gloire, & à celle de leur Fondateur; il ne voit que la grandeur naissante de Rome; il oublie que c'est à lui qu'elle en devient redevable, qu'il regnait seul, & qu'il n'est plus que le Collegue d'un Roi. Il fut la victime de cette confiance. Il crut Romulus peu redoutable, soit qu'il ne pût le soupçonner d'ingratitude, ou que son orgueil l'empêchât de le croire dangereux. En effet, ils conserverent long-tems les apparences d'une parfaite intelligence. Cette conduite étonne dans Romulus, qui n'ayant pû souffrir que peu de jours celui que la nature lui avait donné pour égal, souffrit, pendant plusieurs années, le Rival que lui avait donné la fortune.

Tatius regnait depuis cinq ans avec Romulus.

Quelques Créatures du premier prirent querelle avec les Députés des Peuples de Lavinie, & violerent le droit des gens par un aſſaſſinat. Romulus, qui juſqu'alors avait diſſimulé la haine qu'il portait à ſon Collegue, la mit à découvert ſous le voile ſpécieux de la Religion. Il déclara publiquement qu'il fallait livrer les coupables. Tatius les prit ſous ſa protection, tant pour ſe conſerver ſes anciennes créatures, que pour s'en faire de nouvelles, en paraiſſant défendre avec chaleur, même dans une cauſe injuſte, ceux qui s'étaient attachés à ſa fortune. Les Députés de Lavinie excités par Romulus, profiterent d'un moment où Tatius était occupé des apprêts d'un ſacrifice, pour l'immoler à leur vengeance. Ce malheureux Prince expia, par ſa mort, l'attentat de ſes Sujets. C'était un nouvel exemple de l'ambition jalouſe de Romulus; mais combien Tatius ne devait-il pas ſe défier d'un Collegue, qui avec des qualités brillantes, & de la véritable grandeur, n'avait d'autre paſſion que de commander; qui avait commencé par le meurtre d'un frere, & qui rougiſſait de partager ſon autorité avec le Sénat que lui-même avait établi.

Les Sabins ſoupçonnerent Romulus d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat de leur Roi; cependant ils ſe bornerent à des murmures que ce

Prince feignit d'ignorer. Peu de tems après, il fit une alliance avec les Peuples de Lavinie. Pendant qu'il s'assurait de ceux-ci, les Fidenates vinrent l'attaquer jusques dans Rome: ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. Les Veiens, jusqu'alors tranquilles spectateurs de tant de guerres, crurent pouvoir à leur tour en courir les hazards; ils commencerent par des ravages sur les terres des Romains, & se retirerent avec leur proye sans attendre l'ennemi. Romulus les poursuit, porte le Siege devant leur Ville, les bat dans une sortie, & leur accorde, à des conditions onereuses, une treve de cent ans.

Plusieurs villes d'Etrurie se soumirent volontairement à ce Prince. Sa réputation augmentait à la fois, & défendait ses nouveaux Etats. Rome suffisait à peine pour contenir ses habitans; il envoya des Colonies dans les places conquises.

Il fallait des Loix & des Magistrats à ce Peuple formé de différentes Nations, opposées de caractere & d'usages : ce fut le premier soin de Romulus.

L'espece des Loix varie selon leur objet. Les unes veillent sur les mœurs, & les intérêts des Citoyens; les autres forment la base du systême politique de l'Etat. Celles-ci sont arbitraires,

traires, & ne regardent que le Prince. Les premieres émanent de lui, tirent leur vigueur de ſon autorité; mais regardent plus directement les Magiſtrats qu'il en fait dépoſitaires; elles doivent être ſtables parce que la juſtice eſt leur principe, & qu'elle eſt invariable. Les autres peuvent, au contraire, & doivent quelquefois changer ſelon les tems : la politique n'a pas de point fixe. Une loi néceſſaire, amenée par les circonſtances, peut devenir dangereuſe dans une nouvelle poſition du Gouvernement. Le Prince doit alors prendre un nouvel eſprit & de nouvelles vûes. Il eſt, comme Légiſlateur, au-deſſus des Loix, non pour les violer quand elles ſont utiles, mais pour les abroger lorſqu'elles deviennent abuſives. La néceſſité rend alors l'innovation légitime. La plupart des Etats ont péri pour n'avoir pas connu le danger de garder trop long-tems des Loix qui ne ſubſiſtaient plus qu'à leur ruine.

La forme du Gouvernement que Romulus établit d'abord dans Rome, fut de diſtinguer ſes habitans en deux claſſes, l'une de Patriciens, l'autre de Plébéïens. Il unit par des liens réciproques ces deux ordres de l'Etat. Chaque Plébéïen pouvait ſe choiſir dans le corps des Patriciens, un Protecteur chargé du ſoin de le défendre de l'oppreſſion, & de lui prêter ſon

crédit & ſes lumieres. Ces Protecteurs prenaient le nom de Patrons, & leurs protégés celui de Clients. Ceux-ci devaient à leur tour, contribuer tous enſemble à payer la rançon ou les dettes de leurs Patrons, s'il arrivait qu'ils fuſſent hors d'état d'y ſatisfaire. Les uns ni les autres ne pouvaient s'accuſer en juſtice, ni ſe nuire par témoignage; & ſi quelqu'un d'eux venait à violer ces obligations, il était permis à l'offenſé de le punir de mort.

Romulus tira de l'Ordre des Patriciens cent vieillards qui devaient être, pour ainſi dire, ſes Collegues dans l'adminiſtration des affaires publiques; ce Conſeil s'appella Sénat, & ſon autorité n'était gueres moins étendue que celle du Prince. La pure Monarchie, ni le deſpotiſme ne convenaient point à un peuple guerrier, compoſé d'une multitude d'Eſclaves fugitifs, ou de Citoyens qui n'étaient venus dans Rome, que pour y chercher un azile contre les Loix de leur Pays. Romulus ſe repentit dans la ſuite d'avoir ainſi limité ſon autorité. Le pouvoir arbitraire a des charmes bien ſéduiſans pour les Rois; mais ce Prince éprouva, pour ſon malheur, qu'il eſt dangereux de toucher à des Privileges établis, & que les Souverains doivent quelquefois redouter leur propre ouvrage. Dans un Empire qui commence,

le joug le moins rigoureux ne paraît encore que trop pénible. Insensiblement, on se plie à la servitude ; le Despotisme même peut s'introduire à la fin, sans blesser les yeux, tandis que dans un Etat naissant, il eût effarouché d'abord, & paru, tel qu'il est, injuste & barbare.

L'autorité ne souffre point de partage entre elle & la liberté ; l'une tend toujours à la destruction de l'autre. Lorsque Romulus crut avoir affermi son Thrône, il affecta les dehors de la tyrannie. Il se choisit une garde de 300 hommes, & il marchait ordinairement précédé de douze Licteurs armés de haches & de faisceaux. Il ne convoquait plus le Sénat que pour la forme, & pour ratifier ses ordres ; souvent même il se dispensait de le consulter. Cette conduite indisposa contre lui les Patriciens ; mais les effets de leur haine furent long-tems suspendus par cette suite de guerres que le Peuple eut à soutenir, & qui fit diversion à leur animosité. Il semblait étrange au Sénat d'être libre par sa Constitution, & de se voir obligé d'obéir. Il ne semblait pas moins pénible au Prince d'être maître, & de voir son autorité balancée. Cette espece de Gouvernement mixte entraîne nécessairement les divisions : chaque parti méconnaît les justes bornes de son pou-

voir. C'eſt ce qui doit réduire à leur valeur purement ſpéculative tant d'éloges prodigués de nos jours à la Conſtitution de l'Angleterre. La paix ne ſe trouve gueres que dans les extrêmes; la dépendance, ou la liberté.

Romulus perſuadé que les Arts ſédentaires énervent le courage, & que par le canal de l'induſtrie, ils introduiſent dans un Etat le luxe & la molleſſe, n'en permit l'exercice qu'aux Eſclaves. Il ne jugea que la guerre & l'agriculture dignes d'occuper les Romains. Il partagea les terres en portions égales, & ne s'en réſerva pour ſon Domaine, qu'autant qu'il en fallait pour fournir aux frais des ſacrifices.

Rome alors préſentait moins l'image d'une ville, que celle d'un camp fertile en guerriers. L'intention du Fondateur n'était pas d'élever des Palais à l'oiſiveté; mais de former un Peuple de Conquérans. Il regarda la diſcipline militaire comme un moyen de ſubjuguer les eſprits encore indomptés de ſes nouveaux Sujets, de les plier à l'obéiſſance, & de leur faciliter le joug de la vie civile. La ſévérité de l'une rend les avantages de l'autre plus ſenſibles.

Romulus ne donna pas à la Religion cette forme décente & réguliere que la politique de Numa réduiſit en ſyſtême. Il n'ajouta rien aux traditions de ſon Pays; il ſe contenta de mul-

tiplier les Prêtres, & de mettre un certain ordre dans le Sacerdoce. Il prit la qualité de premier Pontife, & réunit ainsi dans sa personne les droits de l'Autel & du Thrône : politique admirable *) qui coupait toute voie à ces contestations si délicates, qui peuvent naître entre deux Puissances dont il est toujours dangereux de fixer les véritables limites. Il institua quelques Fêtes, & permit au Peuple de se choisir ses Aruspices & ses Augures. On sçait quelles étaient les fonctions de cette espece de Prophetes. Ses Loix sur le mariage se sont, au divorce près, conservées parmi nous. Chaque Citoyen ne pouvait avoir qu'une femme. Les biens étaient communs entre eux; mais le mari seul en avait l'administration. Les mêmes Loix laissaient aux peres le despotisme le plus absolu sur leurs enfans. Les parens d'une femme tombée dans l'adultere, avaient droit de la punir de mort. Cette Loi cruelle qui confondait le crime & la faiblesse, fut rarement observée à la rigueur, & n'était pas de nature à l'être.

La plûpart de ces institutions s'accordaient parfaitement avec la médiocrité d'un Etat naiss-

---

* On sent bien qu'il n'est pas ici question d'une Religion révélée, où les bornes des deux Puissances sont fixées de droit divin.

ſant. Il fallut, dans la ſuite, ou les changer, ou les abolir.

La mort de Numitor aſſurait la ſouveraineté d'Albe à Romulus; mais il ſe contenta du droit d'y nommer annuellement un Dictateur, pour la gouverner comme République. Cette conduite étonne dans un Roi jaloux d'étendre ſon pouvoir. Aimait-il aſſez ſa patrie, pour ne pas attenter à ſa liberté?

Ce Prince faiſant un jour la revue de ſes troupes dans un champ voiſin du marais de Caprée, il s'éleva tout à coup un orage ſi violent, & l'obſcurité fut ſi grande, que l'on pouvait à peine ſe diſtinguer. Romulus diſparut alors, & le Peuple ſoupçonna les Sénateurs, dont il avait diminué l'autorité, de s'en être défait à la faveur des ténebres.

On imagine toujours quelque choſe d'extraordinaire dans la mort des Grands, comme s'ils étaient diſpenſés de la Loi commune, & que la mort même craignît de les attaquer. On en accuſe volontiers la main des hommes, parce que réellement ils en ont offenſé pluſieurs; ce qui n'eſt qu'une ſuite néceſſaire du pouvoir qu'ils ont eu.

Le reſſentiment des Romains éclata par des murmures. Le Peuple était prêt de venger Romulus, la ſédition n'attendait qu'un Chef. Ju-

lius Proculus, Patricien d'une probité reconnue, prévoyant les ſuites funeſtes d'une diviſion, parut dans l'inſtant même. » Romains, leur dit-» il, votre Fondateur vient de ſe préſenter à » moi; il m'ordonne de vous annoncer vos » deſtins. Elevez des Temples à ce Dieu nou-» veau ſous le nom de Quirinus; cultivez tou-» jours le grand Art de la guerre; Rome doit » être un jour la Capitale du Monde; Romu-» lus, lui-même vous en aſſure par ma voix: » il veillera ſur vous, & ſon génie ſoutiendra » la gloire de vos armes.

Le peuple crut aveuglément, les Sénateurs feignirent de croire; les murmures ceſſerent, & les Romains, au lieu de venger leur Fondateur, coururent lui dreſſer des autels.

Faire de Romulus un Dieu, c'était peut-être abaiſſer le Héros. Ses actions, toutes glorieuſes qu'elles pouvaient paraître aux yeux des Romains, ne ſurpaſſaient point les forces humaines, & c'eſt delà qu'elles tiraient leur véritable grandeur. Cette Apothéoſe n'était que plus injurieuſe encore à la Divinité; mais le Peuple crédule & flatteur croit aiſément au-deſſus de la condition commune, quiconque a ſçu le contenir & le gouverner. Un ſeul revers ſuffit, à la vérité, pour changer ſon admiration en mépris. Le vrai grand homme ſerait peut-être

celui qui aurait acquis le droit d'être malheureux impunément. Romulus n'éprouva point l'inconſtance du ſort; il fut enlevé au milieu de ſes Triomphes, ſans aucun mêlange d'adverſité : ſa mort en un mot fut heureuſe.

Ce Prince emprunta des Sabins la façon de leur Bouclier qui était large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'était ſervi juſqu'alors : & » l'on doit remarquer, dit un Auteur reſ» pectable *), que ce qui a le plus contribué » à rendre les Romains les maîtres du Monde, » c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement con» tre tous les Peuples, ils ont toujours renoncé » à leurs uſages, ſitôt qu'ils en ont trouvé de » meilleurs. «

Dans les événemens de la vie de Romulus, je remarque par-tout une conformité ſinguliere avec l'Hiſtoire du Légiſlateur des Juifs. L'un & l'autre furent expoſés ſur les eaux, & tous deux furent heureuſement ſauvés. Moïſe & Romulus furent élevés parmi des bergers; le premier délivra l'Egypte d'un Tyran, l'autre fit périr un Uſurpateur; tous deux furent les Chefs d'un grand Peuple, établirent un Sénat, donnerent des Loix. La conformité de leur mort a quel-

*) M. de Monteſquieu.

que chose d'aussi frappant que celle de leur vie. Moïse disparut du milieu des Israëlites, comme Romulus du milieu des Romains. On ignora la destinée, & le lieu de la sépulture de tous deux. Dieu, disent les Interpretes, enleva le corps de l'un, de peur que les Hébreux, naturellement portés à l'idolâtrie, ne lui rendissent les honneurs divins : le Sénat Romain, au contraire, déroba celui de Romulus, pour que le Peuple lui bâtît des Temples. L'un ne fut point adoré, parce qu'on ne le trouva pas : l'autre le fut par cette raison-là même.

Le meurtre de Rémus & celui de Tatius, dont on ne peut gueres justifier ce Prince, furent les crimes de l'ambition & de la politique : heureux s'il n'eût pas voulu donner atteinte aux Privileges du Sénat, & sortir des bornes qu'il s'était lui-même si sagement prescrites. Le Sénat humilié par Romulus, se rendit redoutable à son tour ; il oublia ce qu'il devait à ce Prince, & n'en fut pas plus libre sous la plûpart de ses Successeurs. Dans une Monarchie, pour que l'autorité des Magistrats soit constante, il faut qu'ils se regardent uniquement comme les dépositaires de la puissance du Souverain.

J'ai cru devoir omettre dans le cours de cette Histoire, des faits qui méritaient à peine d'être écrits, encore moins d'être servilement copiés

par cette foule d'Auteurs qui nous les ont conservés. Il n'eſt gueres intéreſſant que pour des Antiquaires, de ſçavoir exactement les cérémonies que fit obſerver Romulus, le jour de la fondation de Rome; la premiere diviſion de ce petit Peuple qui n'était alors qu'une faible Colonie; l'inſtitution de quelques fêtes dans cette ville naiſſante, dont le ſiſtême de Religion ne fut perfectionné que par Numa. Je me ſuis contenté de rapporter des faits connus, & prouvés, autant qu'ils peuvent l'être dans un auſſi grand éloignement. En effet, s'il eſt ſi difficile d'établir la vérité des évenemens qui ſe ſont paſſés, pour ainſi dire, ſous nos yeux, que doit-on penſer de la confiance de ces Auteurs qui compilent ſcrupuleuſement de petites anecdotes de l'Antiquité, comme s'ils en avaient été les témoins : tandis qu'il ſerait à peine poſſible de juſtifier les faits mêmes qui ſervent d'époque à la Chronologie ?



HISTOIRE
DE
NUMA POMPILIUS.

L'Hiſtoire de Romulus a préſenté ſous nos yeux Rome naiſſante, s'élevant par le bonheur de ſes armes au-deſſus de ſes voiſins tour-à-tour ligués contre elle. Nous l'avons vu recevoir dans ſon ſein des Nations qui ne s'étaient unies que pour le déchirer, & ſe fortifier de ce qui ſemblait devoir occaſionner ſa ruine. La valeur & la politique de Romulus commencerent à la rendre redoutable; la piété & la ſageſſe de Numa-Pompilius, acheverent d'affermir les fondemens de cet édifice qui devait un jour dominer ſur l'Univers. Rome n'était encore peuplée que de guerriers. Un état naiſſant ne s'agrandit que par les armes; toute autre reſſource lui ſerait alors inutile, & peut-être dangereuſe; mais ſi c'eſt à la valeur à fonder les empires, c'eſt à l'autorité des loix, c'eſt à une certaine forme de religion combinée ſur les mœurs, & ſur le caractere

des peuples ; c'eſt enfin à un gouvernement établi ſur ces deux bazes faites pour ſe prêter un appui réciproque, à les maintenir dans ce dégré de force qui les met, du moins pour un tems, à l'abri des révolutions.

Il fallait donc aſſujettir au frein des loix une nation qui, ſans elles, eût bientôt vengé ſes voiſins de la rapidité de ſes premieres victoires ; mais ce n'était point encore aſſez : il fallait adoucir les mœurs de ces brigands courageux raſſemblés la plûpart ſous les Enſeignes de Romulus, pour éviter la punition de quelques crimes. Malgré l'idée de grandeur attachée au nom Romain, on ne peut ſe diſſimuler que tels furent les fondateurs de ce vaſte empire, & ſans doute de tous ceux qui l'ont précédé ou ſuivi. Mais ſi l'admiration involontaire que cauſe encore ce grand nom, ſe trouve juſtifiée par tant d'actions généreuſes que le tems n'a pû nous dérober, c'eſt dans ces principes de morale établis, ou développés par Numa, qu'il faut en rechercher la ſource. Romulus avait fait des guerriers ; ſon ſucceſſeur fit des hommes & des citoyens.

La religion, qui ſe ſoutient par le thrône, & qui le ſoutient à ſon tour ; cette religion (quoiqu'en diſent ſes ennemis) ſi néceſſaire pour contenir, du moins, cette partie du peu-

ple ſur qui l'amour du bien public, la raiſon, l'honneur, les devoirs de la ſociété, ne font qu'une impreſſion auſſi légere que ſes connaiſſances ſont bornées ; la religion, dis-je, fut le principal objet de la politique de Numa. Trop éclairé pour négliger un des plus ſolides appuis de ſon autorité, nous verrons de quels artifices il ſe ſervit pour l'établir ; artifices dont la plûpart des légiſlateurs lui avaient donné l'exemple, & qu'après lui, d'autres ont cru devoir imiter. Ne lui faiſons pas cependant un crime d'un ſtratagême qu'il employa moins par des vues intéreſſées, que parce qu'il le crut néceſſaire au bonheur de ſon peuple, & à l'affermiſſement de ſon empire. Numa fut philoſophe avant que d'être Roi ; le thrône ne changea rien à ſes mœurs, &, comme philoſophe, il jugea que les hommes avaient beſoin d'être trompés pour être heureux.

Après la mort de Romulus, il s'éleva de grands troubles dans le Sénat, ſur le choix d'un nouveau Roi ; les Sabins prétendaient que ce choix devait tomber ſur un de leurs concitoyens. » Depuis la mort de Tatius, diſaient-» ils, nous avons laiſſé Romulus paiſible poſ-» ſeſſeur d'une couronne que la foi des traités » l'obligeait de partager ; la raiſon veut que » le nouveau Roi ſoit élu parmi nous. Si les

» Romains nous ont reçus dans leur ville, ce
» n'eſt point à titre de grace ; notre union a
» fortifié leur Etat, & nous laiſſe le droit de
» nommer nos maîtres. « Les Romains, jaloux
de commander, leur diſputaient ce droit ſi naturel. Il n'en fallait pas plus pour allumer dans Rome le feu des guerres civiles, ou pour la plonger dans les déſordres de l'anarchie.

Les Sénateurs, pour parer ces inconvéniens, après une longue délibération, convinrent que chacun d'eux gouvernerait l'un après l'autre, juſqu'au tems où l'on pourrait eſpérer de voir les ſentimens réunis. Ils ſe partagerent donc par Décuries, & tour-à-tour chaque membre de ces différentes Décuries, devait exercer la ſouveraineté cinq jours de ſuite. Cette biſarre forme de gouvernement prit le nom *d'Interregne.* Les Sénateurs crurent que l'autorité royale paſſant ainſi de l'un à l'autre, bleſſerait moins les yeux des Romains. Un regne ſi court pour chacun d'eux, une autorité partagée dans un ſi grand nombre, laiſſaient peu de place à la vexation & à la tyrannie. Tout abus du pouvoir eût été rigoureuſement puni dans un Roi prêt à redevenir ſimple citoyen.

Quoique ce gouvernement fût très-modéré, les Sénateurs ne purent éviter les ſoupçons & les murmures du peuple, qui prétendit que,

par cet artifice, ils avaient mis toute l'autorité dans les mains de la Nobleſſe, & qu'au lieu d'un Tyran qu'il pouvait craindre dans un Prince, les Patriciens avaient trouvé le moyen de lui en donner ſucceſſivement un grand nombre; enfin qu'ils ne cherchaient à prolonger cette eſpece d'Ariſtocratie, que pour changer la face de l'Etat, & pour ne pas choiſir un Roi qui mettrait des bornes à leur ambition. Les ſoupçons du peuple étaient fondés ſur la longueur de cet interregne qui dura pendant un an.

Il fallut donc s'accorder pour une élection. Les deux partis propoſerent un expédient plein de ſageſſe : ce fut de tirer au ſort, & de laiſſer au parti qu'il favoriſerait, le droit de choiſir; mais avec cette condition, qu'il ne pourrait donner ſa voix qu'à un membre de l'autre parti : tellement que, ſi le droit d'élection tombait aux Romains, ils ſeraient obligés de choiſir un Sabin, & que ſi la fortune, au contraire, en diſpoſait en faveur des Sabins, ils ne pourraient couronner qu'un Romain. Cet expédient pacifiait non-ſeulement la diviſion préſente; mais partageait l'affection du Roi qui allait être élu entre les deux Nations. Il devait des égards à l'une par reconnaiſſance, & à l'autre par l'amour naturel de la Patrie.

Les Sabins déférerent le droit de choiſir aux Romains, qui ne voulurent le tenir que de la déciſion du ſort. Ils jugerent plus honorable de ſe donner un étranger pour Maître, que d'en recevoir un de leur Nation de la main des Sabins. Ils élurent donc Numa Pompilius, âgé alors de quarante ans. Son origine était illuſtre, & ſa vertu ſi reſpectée, que ſes concitoyens ne purent l'entendre nommer, ſans témoigner, par des applaudiſſemens redoublés, qu'ils l'acceptaient avec plus de plaiſir encore, que ceux mêmes qui l'avaient élu.

Numa Pompilius avait dédaigné les avantages que ſa naiſſance lui donnait lieu d'attendre ſoit à la cour de Tatius, ſoit à celle de Romulus ſon collegue. Il s'était fixé dans le ſein de ſa famille, à Cures ſa ville natale, où il s'appliquait à l'étude de la philoſophie. La réputation de ſageſſe qu'il s'était acquiſe, l'avait rendu reſpectable même aux Nations voiſines. Il était fils de Pomponius, homme d'un mérite diſtingué, ſoutenu d'une probité qui fut héréditaire dans ſa maiſon. Il eſt à propos de donner ici une idée plus étendue de ſes occupations & de ſon caractere.

L'étude de la philoſophie purgea ſon ame de ces paſſions qui dégradent l'humanité par l'abus qu'elle en fait preſque toujours, & qui

ſont

ſont bien plus dangereuſes dans un Roi par la facilité qu'il a de les ſatisfaire. Elle le guérit auſſi de cette ambition qui regarde comme légitimes les moyens les plus injuſtes, dès qu'il eſt queſtion d'uſurper & de s'agrandir. Auſſi le regne de Numa fut auſſi tranquille, que celui de ſon prédéceſſeur avait été orageux. Sa modération mérite en cela d'autant plus d'éloges, que l'avidité des conquêtes ſemblait alors le ſeul moyen de parvenir à la gloire. Il avait banni de ſa maiſon le luxe, & les plaiſirs qui énervent le courage. L'hoſpitalité la tenait ouverte tant aux étrangers, qu'à ceux de ſes compatriotes qui pouvaient avoir beſoin de ſes conſeils. Là il s'occupait, non pas à multiplier ſes richeſſes par des voies injuſtes; mais à ſervir les Dieux & à étudier leur nature autant que la faibleſſe de l'eſprit humain peut y parvenir. Ce fut pour ces rares qualités que Tatius, ſon Roi, crut devoir le recompenſer en lui donnant ſa fille unique. Ce mariage ne l'enorgueillit point, & loin d'aller à Rome mendier les faveurs de ſon beau-pere, il préféra ſes occupations tranquilles, & les ſoins qu'il devait à la vieilleſſe de Pomponius, aux frivoles honneurs de la cour. Tatia ſa femme partagea, tant qu'elle vécut, ſa modération, & ſon goût pour la retraite.

Leur union ne dura que treize ans. Ce fut alors que Numa, pour tromper son affliction, quitta le séjour de la ville, & se retira à une campagne assez éloignée de Cures. C'est-là qu'il se promenait ordinairement seul dans les bois consacrés aux Dieux, & c'est ce qui fonda sans doute l'opinion de son commerce avec la Nymphe Egérie, qui, selon la crédulité des Romains, ne s'était pas bornée à lui prodiguer ses faveurs *); mais l'avait instruit de la nature des Dieux, & du culte qu'il fallait leur rendre.

Les peuples ont eû de tous les tems un penchant naturel à croire que les Dieux se plaisaient à se communiquer aux grands hommes. C'est de cette crédulité que toutes ces fables mystérieuses & utiles, consacrées depuis, sous le nom de Religion, tirent leur origine. Chaque Nation eut les siennes privilégiées, toutes appuiées sur de pareilles traditions. Atys chez les Phrygiens Rodotus dans la Bythinie, Endymion dans l'Arcadie, &c. eurent, si l'on en croit l'Histoire de ces Nations, un semblable commerce avec les Dieux.

---

*) De-là ce vers de Juvenal à l'occasion du Bocage d'Egérie :

Hic ubi nocturnæ Numa constituebat amicæ.

Cette réflexion en amene une autre qui pourrait ſembler humiliante pour l'humanité. Suppoſer toujours que ceux d'entre les hommes qui ſe ſont diſtingués par leur vertu, n'ont été, pour ainſi dire, que les inſtrumens des Dieux, n'eſt-ce pas convenir tacitement que la vertu n'eſt pas naturelle à notre eſpece? N'eſt-ce pas en inſpirant, d'un côté, plus de vénération pour elle, la reléguer, en quelque ſorte, loin de nous, & prêter des excuſes à ceux qui la trouvent trop pénible. S'il était flatteur pour des Sages tels que Zoroaſtre, Minos, Lycurgue, Numa, &c. que les Peuples les cruſſent inſpirés des Dieux, il ſemble qu'il n'était gueres ſatisfaiſant pour leur amour-propre, qu'on ne les crût pas capables d'avoir exécuté ſeuls, des projets qui n'étaient point au-deſſus des forces humaines : d'ailleurs ces petites prédilections qu'il fallait ſuppoſer aux Dieux, à la Nymphe Egérie, par exemple, s'accordaient-elles bien avec leur nature; & faut-il être bien éclairé pour ſentir qu'un homme qui ſe dit inſpiré, n'eſt qu'un fourbe, même aſſez mal adroit, puiſqu'il ſe dérobe une partie de ſa gloire.

Ce n'eſt pas que les Sages dont j'ai parlé, ayant à diſcipliner des Nations ſauvages, crédules & groſſieres, déſeſpérant de les éclairer, n'ayent agi prudemment de ſe conformer à leur

façon de penser, & de soutenir l'autorité des Loix par le crédit que donne aux fables la crédulité du vulgaire : c'est une belle imposture que celle qui a pour objet le bonheur des hommes. On a beau dire qu'il ne coutait pas plus d'employer la vérité : il y a long-tems qu'il est passé en maxime, que la vérité ne prendrait pas chez ce que l'on appelle Peuple.

Les Romains députerent à Numa pour le prier d'accepter l'Empire. Proculus & Vélesus, l'un Romain, l'autre Sabin, sur qui leur mérite avait d'abord fixé les vœux des deux Nations, furent choisis pour lui porter une Couronne dont eux-mêmes avaient été jugés dignes. Ils arriverent à Cures, & se présenterent à Numa, persuadés qu'ils n'avaient pas besoin de longs discours, pour le déterminer à les suivre; mais sa modestie mit sa grandeur d'ame dans tout son jour. Il leur fit, en présence de son pere, & de son parent Martius, cette réponse que les Historiens nous ont conservée.

» Il est peu de changemens dans la vie de
» l'homme, qui ne présentent un avenir à crain-
» dre. Celui qui, par la modération de ses de-
» sirs, s'est mis au-dessus des besoins, & qui
» n'a point à se plaindre de sa fortune, com-
» met au moins une imprudence, s'il sacrifie
» à des vues ambitieuses l'heureuse médiocrité

» de ſon état; il abandonne un bonheur réel
» pour des eſpérances incertaines. La faute que
» je ferais en acceptant vos offres, ſerait encore
» moins excuſable, puiſque je n'ai pas même
» devant les yeux ces eſpérances flatteuſes dont
» l'illuſion pourrait me ſéduire. Si, d'un côté,
» j'enviſage la fin cruelle de Tatius, de l'au-
» tre, les ſoupçons injurieux qu'elle a jettés ſur
» Romulus ſon Collegue; ſi ce même Romu-
» lus (du moins comme le dépoſe la voix pu-
» blique) eſt tombé ſous les coups des Séna-
» teurs qui m'offrent aujourd'hui de le rempla-
» cer, le Trône peut-il me paraître ſous un
» jour aſſez avantageux, pour m'aveugler ſur
» les écueils qui l'environnent? Si ce Héros,
» quoique d'une extraction divine, malgré les
» prodiges de ſa naiſſance, & de ſa conſerva-
» tion, n'en a pas moins été la victime d'une
» lâche perfidie, ſur quelle apparence atten-
» drais-je une vie tranquille, où ce grand hom-
» me n'a trouvé que la mort? Mais quand je
» préſumerais aſſez de la fortune pour me flat-
» ter de me dérober aux mêmes dangers, mes
» mœurs, mes inclinations, & ces faibles ver-
» tus qui m'ont fait connaître, ne ſont-elles
» pas ce qui doit m'exclure du rang que vous
» me propoſez? J'ai paſſé ma vie dans la re-
» traite, & dans l'étude. Accoutumé à l'inno-

» cence des travaux champêtres, mes premieres
» occupations ſont d'honorer & de ſervir les
» Dieux. Romulus vous a laiſſé beaucoup d'en-
» nemis ; vous avez beſoin, pour vous défendre,
» d'un Prince actif & belliqueux : que ferait
» parmi vous un homme pacifique qui pour-
» rait, tout au plus, vous inſpirer quelques
» ſentimens de modération & d'amour pour la
» juſtice ?

Telles furent les raiſons dont ſe ſervit Numa, pour ſe décharger du fardeau de la Royauté. Les Ambaſſadeurs admirerent la ſageſſe de ſa réponſe ; mais loin de ſe rebuter, ils redoublerent leurs inſtances, & le conjurerent de ne pas permettre par un refus ſi généreux, que le Peuple qui l'avait choiſi, retombât dans les troubles que ſon élection venait d'appaiſer. Ils ajouterent que c'était ſur lui ſeul que les vœux des deux Nations avaient pû ſe réunir, & qu'ils n'oſeraient reparaître à Rome, s'il perſiſtait à rejetter leurs prieres. Le pere de Numa, Martius ſon parent & ſon ami, s'unirent aux Députés, & lui remontrerent qu'à la vérité cette gloire que l'on retire de la vertu, était bien au-deſſus de celle de commander, mais que la vertu même lui faiſait une loi de ſe rendre aux deſirs des Romains.

„ Où pourrez-vous, lui diſaient-ils, ſervir les

„ Dieux avec plus de fruit, & leur offrir un „ encens plus agréable, que ſur ce Trône où „ ils vous appellent ? Vous leur ſoumettrez les „ cœurs de vos Sujets : vous adoucirez les mœurs „ de cette Nation guerriere ; elle ſe modélera „ ſur les vôtres : l'exemple du Prince a bien „ plus de pouvoir que les Loix. Les Romains „ ont fait voir que le vrai mérite avait des droits „ ſur eux, & qu'ils ſçavaient le reſpecter même „ dans les Etrangers. Ils l'ont honoré dans Ta- „ tius ; quels hommages ne lui rendront-ils „ pas dans un Maître qu'eux-mêmes ſe feront „ choiſi, eux qui l'ont déifié dans Romulus ? „ Le pouvoir ſuprême eſt le plus beau des droits „ dans les mains d'un Prince juſte & bienfai- „ ſant. Il partage avec les Dieux l'amour des „ hommes, & la gloire de les rendre heu- „ reux. Penſez-vous d'ailleurs, que les Ro- „ mains, que ce peuple naiſſant, ſoit ſi dévoué „ à la guerre, qu'il ne préférât volontiers le „ bonheur de jouir tranquillement de ſes con- „ quêtes, à l'avidité d'en faire de nouvelles ? „ Doutez-vous qu'il ne vît avec joie un Maî- „ tre doux & paiſible, affermir l'Etat par la „ juſtice, & la ſainteté des Loix, appui bien „ plus ſtable que les armes dont le ſuccès dé- „ pend toujours de la fortune ? Mais quand il „ brûlerait encore de cette ardeur de combat-

„ tre, ne pouvez-vous pas réprimer cette au-
„ dace guerriere, & vous appliquer, ſur-tout,
„ à réunir à jamais la Nation des Sabins, &
„ cette ville déjà ſi floriſſante? L'empreſſement
„ de tous nos Citoyens dès qu'ils ont appris
„ l'arrivée des Députés de Rome, leur empreſ-
„ ſement à vous ſolliciter d'accepter l'Empire,
„ n'eſt-il pas un sûr garant du deſir qu'ils ont
„ de voir reſſerrer l'alliance entre les deux peu-
„ ples? L'amour du bien public, la voix de la
„ Patrie, celle des Dieux, tout vous preſ-
„ crit de régner. Ce n'eſt point par de vaines
„ ſpéculations, mais par des vertus actives, que
„ l'on obtient la véritable gloire.

Numa s'étant enfin laiſſé fléchir, ſuivit les Ambaſſadeurs, après avoir fait un ſacrifice ſolemnel. Le Sénat & le Peuple vinrent en foule au-devant de lui, les Temples retentiſſaient d'acclamations : l'encens fumait ſur les autels : il ſemblait, aux tranſports des Romains, que c'était moins un Roi, qu'une nouvelle Province qu'ils venaient d'acquérir. Ce fut à travers cette pompe conſacrée par la joie publique, que Numa Pompilius fut conduit juſques ſur la Place, où celui des Sénateurs qui jouiſſait alors de la Souveraineté, Spurius Vertius, le ſalua Roi au nom du Peuple, & lui apporta les marques de ſa nouvelle dignité : mais Numa ſuſpendit en-

core la Cérémonie, & voulut que ſon élection fût confirmée par les Dieux. Il prit donc avec lui les Augures & les Prêtres, & leur ordonna de le ſuivre au Capitole, qui s'appellait encore le mont Tarpéïen. Le Chef de ces Augures tourné vers l'Orient, le viſage voilé, touchant de la main droite la tête de Numa, pria les Dieux de déclarer leur volonté par le vol des oiſeaux, ou par tel autre auſpice favorable qu'il leur plairait d'accorder. Un profond ſilence régnait dans l'aſſemblée du Peuple, qui, proſterné, attendait avec impatience l'iſſue de cette Cérémonie. Les oiſeaux parurent, l'élection fut confirmée, Numa prit la pourpre, & deſcendit dans la place où l'Elite des deux Nations le reçut avec reſpect, comme le bien-aimé des Dieux.

Cet acte de Religion fut le premier par lequel Numa voulut inſpirer de la vénération pour elle. On imagine bien que le miracle était convenu, & les oiſeaux préparés. Il fallait en impoſer aux Romains, & jamais les Prêtres n'ont manqué de ces ſortes de reſſources, moins pour établir le culte de leurs divinités, que pour augmenter leur crédit, & l'éclat extérieur de leur miniſtere.

Les différens Oracles qui ſe rendaient dans le Paganiſme, ſont une preuve qu'ils avaient

eû l'art de les perpétuer. Le Prince se servait d'eux comme des instrumens de sa politique, & les Prêtres, à leur tour, faisaient servir le Prince à leurs desseins : ainsi le Trône fut l'appui de l'Autel, & l'Autel celui du Trône.

Un prodige aussi simple était proportionné à la grossiere crédulité de ces Peuples. Dans Rome plus éclairée, peut-être ne l'eût-on pas hazardé. Prodige pour prodige, avec un peu plus de finesse & de méditation, les Prêtres en auraient trouvé de plus frappans. Aussi n'ont-ils pas oublié, pour accréditer certains temples, certaines forêts, certaines contrées, d'en produire de plus merveilleux, à l'envi les uns des autres. Les plus adroits étaient privilégiés, & le temple seul d'Esculape à Epidaure, contenait plus de vœux, plus d'offrandes, plus de tableaux de guérisons miraculeuses, que l'on n'en a vûs depuis dans aucune autre région. Le prodige d'Actius Névius, l'un des Augures, sous le regne de Tarquin l'ancien, prouve à quel point, cent ans après Numa, l'on avait déjà rafiné sur les miracles. Sous l'Empereur Vespasien, tems auquel les Lettres & les Arts avaient été portés à leur plus haut dégré dans Rome, il ne fallut pas moins que la guérison d'un aveugle né, pour donner, dans ce genre, quelque réputation à cet Empereur. Apollonius de Thyane

voulut pouſſer l'adreſſe juſqu'à reſſuſciter des morts; mais dans un tems où les prodiges du paganiſme tombaient dans le diſcrédit; ils s'anéantirent devant ceux des Chrétiens, comme la monnaye contrefaite tombe devant celle du Prince : Apollonius fit cependant encore quelques proſélites.

Numa prit poſſeſſion de l'Empire, & conſerva ſur le Trône les mœurs qu'il avait apportées dans Rome. C'eſt ſans doute le plus grand trait de ſa vie, puiſqu'il eſt ſi rare de voir des hommes conſerver, dans l'élévation, des ſentimens qui les avaient fait eſtimer dans la médiocrité. Il ſçut être grand par lui-même; c'eſt la véritable grandeur, & la ſeule que l'on puiſſe louer dans un Sage. Avant que d'entrer dans le détail des actions de ce Prince, il eſt à propos d'obſerver dans quel état il trouva l'Empire : c'eſt le moyen d'apprécier la ſageſſe de ſes Loix, de ſes établiſſemens, & des remedes qu'il crut devoir apporter aux diviſions de la République. Ecoutons parler Denys d'Halicarnaſſe.

Après la mort de Romulus, la diviſion commença à s'introduire dans l'ordre des Patriciens, au ſujet de la forme qu'il fallait donner au Gouvernement. Les anciens compagnons de Romulus, ceux qui avaient ſuivi

ſa fortune depuis Albe, juſqu'à la fondation de Rome, prétendaient mériter, par leur ancienneté, que l'on ne prît que leurs avis, & que par des honneurs, on les diſtinguât du reſte des Citoyens. Ils exigeaient même une préférence excluſive pour toutes les dignités, & regardaient, en quelque ſorte, les nouveaux habitans comme des ſujets. Ceux-ci au contraire qui, depuis l'union des Sabins, avaient été admis dans l'ordre des Patriciens, & qui prétendaient aux mêmes honneurs, aſſuraient que par le Traité fait avec Tatius, tout était égal entre eux & les Romains. Enfin une petite partie du Peuple qui jouiſſait nouvellement du droit de Bourgeoiſie; qui ne s'était ſignalée dans aucune guerre, & qui, par conſéquent, n'avait point encore été appellée au partage des terres, regardait l'opulence des autres d'un œil d'envie, tandis qu'elle languiſſait dans la plus affreuſe miſere. Cette eſpece de gens ordinairement inquiete & factieuſe, n'avait pas une petite part dans les troubles du Gouvernement. Ce fut dans cet Etat diviſé dans tous ces différens ordres, que Numa Pompilius entreprit de remettre, & remit effectivement la tranquillité. Il commença d'abord par étendre ſes ſoins paternels ſur cette claſſe du Peuple, dont les beſoins

plus preſſans exigeaient des ſecours plus prompts. Il lui partagea les terres conquiſes, mais l'un des plus grands traits de ſageſſe de ce Prince, fut la maniere dont il parvint à cimenter l'union entre les Romains & les Sabins. Ces deux Nations toujours rivales, quoique liées par la foi des Traités, un même Gouvernement, & une même Religion, n'avaient point encore étouffé ces ſemences de haine qui pouvaient un jour les détruire l'une par l'autre. Rarement une concorde, purement politique, eſt-elle durable; il ſe paſſait peu de jours où l'on ne vît éclore quelques fruits de diviſion entre les deux Peuples. Numa comprit que, de même que des corps ſolides ne peuvent ſe mêler enſemble, ſi la diviſion n'en facilite le mélange, il fallait, pour les unir, partager ces deux grands corps en différentes claſſes, dont chacune ſerait compoſée de Romains & de Sabins. Il rangea donc les deux Peuples, ſelon les diverſes profeſſions, en autant de petites claſſes ſéparées dont chacune avait ſes privileges, ſes fêtes, ſes aſſemblées, & ſa juriſdiction. Ainſi les Romains confondus avec les Sabins par cette prudente diſtribution, oublierent cette diverſité d'origine qui juſqu'alors les avait déſunis. On ne parla plus de rivalité, l'intérêt national diſparut; les noms

de Romulus & de Tatius ne furent plus un cri de discorde pour les deux Nations : tout devint Romain.

Après avoir remis le calme dans l'Etat, il était digne de ce grand homme d'y faire régner l'abondance. Il voulut attacher son Peuple à l'agriculture. Cette profession, la premiere, la plus utile, & peut-être la plus honorable, est, en même tems, la véritable richesse d'un Empire. Un Roi qui veut être le pere de ses sujets, ne peut l'encourager par trop d'exemptions & de privileges. Dans un Etat où le luxe aurait fait une idole du superflu, & qui par-là même serait plus voisin de sa ruine, on ne doit pas craindre de répéter trop souvent que l'agriculture seule est sa ressource réelle; mais si le Laboureur accablé, trouve à peine dans un travail ingrat & pénible, de quoi satisfaire à l'avidité des Exacteurs, bientôt les terres en friche, mal cultivées du moins, peut-être abandonnées, n'offriront plus, au lieu du riant tableau d'une campagne fertile, que le spectacle affreux de l'indigence & de la désolation. Tous les canaux d'où circule l'abondance tarissent, le commerce languit, le nombre des Citoyens diminue, l'amour de la patrie s'éteint, & le luxe même (qui n'est que le fard des miseres pu-

bliques) s'évanouit avec l'Etat devenu ſa victime.

Numa n'oublia rien pour prévenir ces malheurs ; il ſavait d'ailleurs que l'agriculture eſt amie de la paix ; qu'elle adoucit les mœurs ſans les amolir ; qu'elle augmente le courage qui n'a pour objet qu'une défenſe légitime ; en même-tems qu'elle réprime cette valeur inquiette, née de l'oiſiveté, qui préfere le dangereux avantage d'uſurper, au bonheur plus ſolide d'une poſſeſſion juſte & tranquille. Il ſavait enfin que l'abondance, qui ſuit l'agriculture, eſt d'autant plus précieuſe, qu'elle eſt achetée par le travail : de-là naît l'envie d'une jouiſſance paiſible dont le plaiſir redouble toujours, à proportion des peines qu'il a coutées.

Ce Prince diſtribua donc dans les campagnes une partie du Peuple. Il diviſa en pluſieurs Bourgades une vaſte étendue de terres cultivées par un certain nombre de familles, qui devaient s'appliquer tant à l'agriculture, qu'aux autres travaux de la vie ruſtique. Il établit dans chacune de ces Bourgades un Magiſtrat pour maintenir l'ordre, & prévenir ou terminer les différends qui pouvaient s'élever dans ces petites ſociétés. Ce Magiſtrat remarquait ceux qui ſe diſtinguaient par leur activité, puniſſait les autres comme des Citoyens inutiles

ou dangereux ; étudiait les mœurs des habitans, leurs inclinations, leurs talens pour en rendre compte à Numa, qui, de son côté, venait lui-même visiter ces Colonies, animait par des éloges, par des récompenses, par des honneurs, celles qui montraient le plus d'ardeur à l'ouvrage & le plus d'industrie. Il tâchait d'encourager par la crainte des reproches, du blâme ou de la honte, celles sur qui le bon exemple des autres n'était pas assez puissant, & qui, comme de vils Frelons, ne subsistaient que des travaux de leurs Concitoyens.

C'est ainsi que Rome, par les soins paternels de Numa, prit une nouvelle face. Il les étendit jusques sur les esclaves. Privés du plus beau présent de la nature, la liberté, il n'oublia point qu'ils étaient hommes. Et pour en rappeller continuellement le souvenir aux Romains ; pour leur rendre l'humanité précieuse, en leur laissant une image de l'égalité que la nature a mise, non-seulement entre tous les Citoyens d'une même ville, d'un même Etat, mais entre tous les habitans de l'univers, notre Patrie commune, il institua les Saturnales. L'esclave admis alors à la table de son maître, jouissait de toutes les prérogatives des autres Citoyens. Il crut qu'il était juste que des hommes

hommes qui enrichiſſaient l'Etat par des travaux utiles, jouiſſent du moins, pendant quelques jours, de l'abondance qu'ils lui procuraient; enfin qu'ils avaient des droits ſur les premiers fruits d'une terre que leurs mains avaient rendue fertile.

Le malheur des conditions ne détruit point en effet l'égalité primitive, & ne peut ſervir de prétexte au mépris. Cette Rome, ſi fiere de l'expulſion de ſes tyrans, ne dut-elle pas ſa liberté à la vigilance de l'eſclave Vindex.

Cette licence des Saturnales tournait doublement au profit des maîtres. Elle les mettait à portée de ſaiſir le caractere de leurs eſclaves; ceux-ci, d'ailleurs, en les avertiſſant de leurs défauts, avec la familiarité permiſe pendant ces Fêtes, pouvaient leur donner d'utiles leçons, & peut-être les corriger.

Le pouvoir que Romulus avait laiſſé aux peres ſur leurs enfans, tenait de la barbarie. Ils étaient en droit de les tenir en priſon; de les faire frapper de verges; de les condamner aux travaux les plus pénibles; enfin de les mettre à mort, de quelque rang dont les eût honorés la République : juſques-là que l'on vit à Rome des peres arracher de la Tribune avec violence, leurs enfans qui haranguaient le Peuple, ſans que ni le Conſul, ni le Tribun, ni ce Peuple

même qui ne connaissait point de Puissance supérieure à la sienne, osât prendre leur défense. L'Histoire Romaine est remplie de monumens de la sévérité paternelle. Brutus, Manlius Torquatus, & tant d'autres, la pousserent jusqu'à la derniere rigueur. Ce cruel despotisme subsistait tout le tems de leur vie. Un pere pouvait vendre son fils jusqu'à trois fois, condition plus dure que celle d'un esclave, puisqu'une fois affranchi, ce dernier devenait libre, tandis qu'un fils courait les risques d'une seconde & troisieme servitude. Il est vrai qu'alors, s'il pouvait se racheter, le pere n'avait plus aucun droit sur lui. Malgré ce pouvoir excessif, Romulus ne statua rien sur le parricide, comme s'il n'eût pas imaginé que ce crime fût possible. Il est même remarquable que pendant six siecles, on n'en vit aucun exemple dans Rome.

Numa n'osa pas abroger entiérement cette Loi; mais il était de son caractere modéré d'en adoucir la rigueur. Il excepta de la Loi les enfans qui se seraient mariés du consentement de leurs peres; alléguant pour raison qu'il n'était pas juste qu'une Citoyenne qui avait cru épouser un homme libre, se trouvât la femme d'un esclave.

Les filles, par les Loix de ce Prince, étaient nubiles à douze ans, & les Romains n'atten-

daient pas toujours ce terme pour les marier. Cette coutume avait ſes inconvéniens, car dans un âge ſi tendre, une fille n'eſt point aſſez formée pour ſoutenir le poids des affaires domeſtiques, ni aſſez robuſte pour devenir mere ſans danger. Mais d'un autre côté, une femme ſi jeune prenait plus aiſément le pli de ſa nouvelle condition; il lui en coûtait moins pour ſe conformer au caractere, à l'humeur de la famille qu'elle s'était choiſie; l'union devenait par-là moins onéreuſe : auſſi deux cens trente ans après la fondation de Rome, on ne connaiſſait pas encore le divorce. Spurius Carvilius fut le premier qui en donna l'exemple; & depuis Numa, juſqu'à Tarquin le Superbe, on ne vit qu'une ſeule Romaine en diviſion avec ſa belle-mere.

La ſobriété des femmes fut encore une ſuite des ſages Réglemens de ce Prince. L'uſage du vin leur était interdit. D'autres Loix ne leur permettaient de parler qu'en préſence de leurs maris, ce qui fut ſi conſtamment obſervé, qu'une femme ayant un jour plaidé ſa cauſe en pleine Audience, le Sénat envoya conſulter l'Oracle d'Appollon, pour ſçavoir ce qu'un pareil prodige annonçait à la République. Toute curioſité ſur les affaires d'Etat leur était encore expreſſément défendue. Ces Loix étaient trop

auſteres ſans doute, & peut-être injuſtes; mais il faut convenir auſſi qu'aucun Peuple ne porta plus loin les égards pour les femmes que les Romains. Cette urbanité ſurprend d'abord dans une Nation encore groſſiere : elle était un effet de la politique de Romulus qui, pour ſe concilier l'amitié des Sabins, après l'enlevement de leurs filles, preſcrivit à ſon Peuple d'avoir pour elles toutes les attentions que, d'ailleurs, elles avaient lieu d'attendre de la douceur & des graces de leur ſexe. Cette conduite des premiers Romains, devint une habitude naturelle à leur poſtérité.

Numa réduiſit à dix mois le terme du plus long deuil. *) Une veuve, avant ce tems ex-

---

*) Le Pere Catrou à l'occaſion de ce Réglement du deuil, fait une réflexion dont le ridicule mérite d'être obſervé. » Il parait, dit-il, que les Romains avaient » porté à l'excès la pompe de leur deuil, & la ſomptuoſité des obſeques. Ce Prince les reſſerra dans des » juſtes bornes. Il proſcrivit les bûchers magnifiques, » les lits précieux, les parfums trop exquis. Il défendit » de laver les oſſemens des morts, & fit ceſſer les cris » de ce cortege de Pleureuſes dont on les accompagnait. » Il voulut qu'on n'ornât de Couronnes que ceux des » morts qui en avaient mérité pendant leur vie, &c.

Numa certainement ne fit rien de tout cela. Ce prétendu luxe de funérailles n'a jamais exiſté que dans l'imagination du P. Catrou. Il oublie que Rome ſous le

piré, ne pouvait ſe marier; mais ſi quelqu'une preſſée par des raiſons d'intérêt, ou par d'autres cauſes, trouvait la Loi trop rigoureuſe, elle était libre d'en acheter la diſpenſe par un ſacrifice.

Les Traités, qui n'avaient pour garant que la bonne foi des contractans, étaient ſouvent expoſés à être violés par l'infidélité d'un des deux partis. Numa, pour cimenter la confiance entre les Citoyens, érigea un Temple à cette bonne foi (le premier lien de toute ſociété) & la rendit ſi reſpectable aux Romains, que

---

regne de ce Prince, n'était qu'une ville aſſez médiocre, ſans Arts, & ſans commerce, peuplée par des gens encore ſauvages, qui ne connaiſſaient ni ſuperflu, ni délicateſſe. Le grand nom de Rome a fait illuſion à cet Hiſtorien : on lui paſſerait, tout au plus, une pareille deſcription après la priſe de Carthage.

M. de Voltaire a dit avec bien plus de vérité dans ſon ingénieuſe apologie du luxe.

» L'Auguſte Rome avec tout ſon orgueil,
« Rome jadis était ce qu'eſt Auteuil.
» Quand ces enfans de Mars & de Silvie,
» Pour quelques prez ſignalant leur furie,
» De leur village allaient au champ de Mars;
» Ils arboraient du foin pour Etendarts.
» Leur Jupiter au tems du bon Roi Tulle,
» Etait de bois, il fut d'or ſous Luculle, &c.

leur parole fut long-tems regardée comme inviolable, même par leurs ennemis.

Ce Prince, ami de la paix & de la juſtice, pour aſſurer l'héritage du plus faible contre l'avidité du plus fort, voulut que chaque Citoyen marquât par des bornes, les limites de ſes terres. Ces termes devinrent pour les Romains des Dieux qui veillaient à la ſûreté publique. Il leur conſacra des Autels; on leur offrait, non des ſacrifices ſanglans, mais les prémices des fruits, & ce fut une profanation digne de mort que d'oſer les enlever ou les reculer. Le territoire même de Rome eut ſes limites. Romulus toujours avide de nouvelles conquêtes, ne les avait point fixées; elles auraient atteſté ſes uſurpations, mais Numa, plus jaloux de conſerver ſes Etats, que de les étendre par des voies injuſtes, contint, tant qu'il vécut, la valeur inquiete des Romains.

Un des établiſſemens qui décele encore ſon caractere pacifique, fut celui des Féciales; leurs fonctions étaient d'appaiſer les différends, & de prévenir les voies de fait, tant qu'il reſtait quelque eſpérance de conciliation. Le Peuple ne pouvait entreprendre aucune guerre, qu'auparavant ils ne l'euſſent déclarée légitime. Lorſqu'une Ville alliée des Romains avait enfreint les conditions des Traités, les Féciales s'y tranſ-

portaient, & demandaient juſtice au nom du Peuple. Sur un refus, ils la déclaraient ennemie : mais ils n'étaient pas moins attentifs à écouter les plaintes que l'on portait contre les Romains, pour en rendre compte au Sénat. Si quelque Citoyen pouvait prouver que l'on eût violé à ſon égard la foi des Traités, ils exigeaient que les coupables fuſſent remis à leur diſcrétion. Ils faiſaient reſpecter le droit des gens dans la perſonne des Ambaſſadeurs; enfin ils avaient le plein-pouvoir de conclure la paix ou de l'annuller, ſi elle leur paraiſſait contraire aux intérêts de la République. Lorſqu'ils étaient députés vers une Nation, leur Chef revêtu des marques de ſa dignité, s'avançait ſur les frontieres, & là prenant Jupiter, & les autres Dieux à témoin de la juſtice de la demande qu'il allait faire, ſe dévouant lui & ſes Concitoyens à la vengeance céleſte, s'il donnait la moindre atteinte à la vérité; après avoir fait les mêmes proteſtations devant la premiere perſonne que le hazard offrait à ſa vûe, il marchait vers la Capitale. En préſence des Magiſtrats, il expoſait les ordres dont il était chargé, renouvellant toujours les mêmes imprécations & les mêmes ſermens. Si les Magiſtrats lui faiſaient juſtice, il ſe retirait en ami. S'ils demandaient du tems pour délibérer, il leur accordait

dix jours, & quelquefois trente; mais ce tems expiré, s'ils refusaient de le satisfaire, il s'éloignait pour toujours en dévouant les coupables à la colere des Dieux. Il retournait ensuite au Sénat avec les Féciales qui l'avaient suivi, & leurs réponses décidaient la guerre.

Les Romains avaient cette coutume si fort en vénération, que long-tems après Numa, ils crurent que leur ville n'avait été prise par les Gaulois, que pour avoir négligé de s'y conformer. En effet Fabius Ambustus, leur Ambassadeur auprès de ces Barbares, chargé de négocier avec eux quelque accommodement, & mécontent du succès de sa négociation, défia l'un des plus braves d'entre eux à un combat singulier, le vainquit & le tua.

Les Gaulois irrités envoyerent à Rome un Député, chargé d'accuser Fabius d'avoir porté la guerre chez eux, sans qu'elle leur eût été déclarée. Les Féciales furent d'avis de le livrer aux Gaulois; mais le Peuple s'y opposa : des Romains ne pouvaient se résoudre à punir la valeur comme un crime. Les Gaulois marcherent à Rome, la prirent, la saccagerent & la mirent en cendre. Le seul Capitole fut sauvé par l'intrépidité de Camille.

Numa congédia les 300 hommes que Romulus avait choisis pour sa garde; il crut que l'a-

mour de ses sujets suffisait pour sa défense, & qu'il ne devait point se défier d'un Peuple qui lui avait confié l'autorité suprême. Ce n'est qu'aux Rois capables d'en abuser, que la défiance est permise. Il n'est pas d'exemple que des Sujets se soient lassés d'un maître qui les traitait en pere. La cruelle politique exagere en vain la perversité humaine; la reconnaissance & l'amour établissent plus solidement le pouvoir des Rois, que l'oppression & la crainte.

J'ai dit que Numa s'appliqua sur-tout à faire fleurir la Religion. Par respect pour la mémoire de son prédécesseur, il ne changea rien dans le petit nombre de loix & de cérémonies que ce Prince avait prescrites; mais il se permit d'ajouter, de lui-même, tout ce qu'il crut que Romulus avait négligé. Il embellit Rome de plusieurs Temples, & assigna des Fêtes particulieres à tous les Dieux; il créa de nouveaux Prêtres en l'honneur de Jupiter & de Mars. Il voulut que Romulus lui-même en eût un qui fut appellé *Quirinalis* du nom du Dieu auquel il était consacré.

A l'exemple du Fondateur de Rome, il garda la dignité de premier Pontife, & il eut la sagesse de réunir dans sa personne la puissance royale, & le Sacerdoce. Il se réserva par conséquent le droit de juger souverainement les

controverſes de Religion, & d'établir à ſon gré de nouvelles Loix ſur tout ce qui concernait, ou le culte, ou l'intelligence des dogmes. C'était à lui d'examiner ceux des Magiſtrats qui devaient préſider aux ſacrifices, & les perſonnes qui ſe dévouaient au ſervice des Dieux. Il veillait à ce que leurs Miniſtres ne fiſſent aucune innovation dans les cérémonies. On le conſultait ſur ce qu'il fallait croire; & ſi quelqu'un ſemblait manquer de déférence pour ſes déciſions, il le puniſſait ſelon l'importance de l'objet. Il n'était comptable de ſa conduite, ni au Peuple, ni au Sénat; enfin les Veſtales étaient commiſes à ſa garde.

L'établiſſement de ces Prêtreſſes fut un nouveau monument de la piété de Numa. C'eſt mal-à-propos que quelques Hiſtoriens l'ont attribué à Romulus. Il eſt vrai qu'avant la fondation de Rome, le culte de Veſta s'était introduit chez les Albains; on a vû que la mere de Romulus était une Veſtale; mais par cette raiſon-là même, ce Prince n'en établit point dans Rome. Il n'était point naturel qu'il rappellât au ſouvenir des Romains la honte de ſa mere, ni qu'il s'exposât à punir ſur des Veſtales infidelles, un attentat qui leur eût été commun avec Rhéa-Silvia. La chaſteté que l'on exigeait de ces Prêtreſſes, était un Symbole de

la pureté de l'élement qu'elles avaient en garde. Outre le dépôt du feu ſacré, elles étaient chargées de la conſervation du Palladium, ou des Livres des Sybilles. Du moins la piété de Cécilius Métellus, qui revenant vainqueur de la premiere guerre de Carthage, s'élança dans le Sanctuaire embraſé de leur Temple, & ſauva des flammes quantité de monumens précieux que la frayeur des Veſtales avait abandonnés, eſt-elle une preuve que le feu ſacré n'était pas le ſeul objet de l'attention de ces Vierges.

Leur nombre était de quatre ſous le regne de Numa; il fut augmenté ſous celui de Tarquin l'ancien. Elles jouiſſaient de pluſieurs Privileges honorables. On portait les faiſceaux devant elles, & ſi le hazard les conduiſait ſur le paſſage de quelque criminel condamné à mort, elles lui ſauvaient la vie, pourvû qu'elles juraſſent que cette rencontre n'était point préméditée. Elles jouiſſaient auſſi du droit de teſter du vivant de leurs peres. Leur regle les condamnait à reſter trente ans au ſervice de la Déeſſe : dix pour ſe former aux fonctions de leur miniſtere; dix pour l'exercer, & les dix dernieres pour inſtruire celles qui devaient les remplacer. Au bout de ce tems il leur était libre de ſortir du Temple, & de ſe marier. Peu d'entre elles profitaient de cette liberté. La ſuperſtition remarqua même

que celles qui le firent, ne furent point heureuſes. Mais il ne paraît pas étonnant que de vieilles filles, fieres de la vénération que l'on avait eu pour elles, n'inſpiraſſent point à leurs maris des paſſions bien violentes : le contraire eût été plus digne d'être obſervé.

Elles étaient ſévérement punies des moindres négligences. Les Pontifes les frappaient de verges pour une legere inattention, & on enterrait toutes vives avec l'appareil le plus effrayant, celles dont la chaſteté s'était démentie. On prétend que la Déeſſe s'intéreſſait au ſort des Veſtales injuſtement accuſées. Une d'entre elles *) ſoupçonnée d'avoir laiſſé, par ſa négligence, éteindre le feu ſacré, le raluma, dit-on, en y jettant ſa ceinture, quoique le foyer ne fût couvert que de cendres froides. Une autre **) dont les mœurs étaient ſuſpectes, du moins au rapport des Prêtres qui peut-être ne l'accuſaient d'un crime, que par l'attention qu'elle avait eue à s'en défendre, offrit, pour ſe juſtifier, de puiſer de l'eau dans un crible; ce qui lui réuſſit aux yeux de tout le Peuple. On ajoute que jamais ſon principal accuſateur ne

---

*) Emilie.

**) Tucia.

reparut, & comme on le juge bien, ces prodiges ne pouvaient manquer d'accréditer le Temple de Vesta. Je ne les rapporte que pour prouver qu'il s'est trouvé, chez tous les Peuples, de ces Traditions consacrées par les esprits faibles, Traditions que les Philosophes, tels que Démocrite, Epicure, Cicéron, &c. ne méprisaient qu'avec les ménagemens que des Sages doivent aux préjugés de leur pays.

Pour adoucir insensiblement les mœurs des Romains, & leur faire perdre cette férocité guerriere qu'ils avaient contractée sous le régne de Romulus, son Successeur se servit habilement des spectacles de religion, des sacrifices, des fêtes, des danses, en l'honneur des Dieux; il y assistait lui-même avec décence, & le Peuple, toujours imitateur de ses Rois, s'y livrait avec d'autant plus de zele, qu'il trouvait à la fois, dans ces cérémonies, de quoi satisfaire son penchant à la superstition, & son goût pour les plaisirs. Ces chants, ces danses, ces jeux qui faisaient la principale partie du culte, étaient en effet de purs spectacles, bien capables, par conséquent, de réussir chez le Peuple toujours crédule, curieux, avide de nouveautés, & devaient attiédir par dégrés cette ardeur belliqueuse, jusqu'alors l'unique vertu des Romains. Ce culte extérieur, qui fut si favorable aux desseins

de Numa, prouve que ceux qui l'ont voulu abolir dans la Religion, ne connaiſſaient pas ſi bien que lui la nature des Peuples, & que loin d'en retrancher quelque partie, il ſerait peut-être plus à propos de l'augmenter : le Vulgaire ne s'attache que par les ſens.

La création des Saliens eut pour origine une peſte qui déſola Rome, & une partie de l'Italie. Numa feignit alors qu'un bouclier de cuivre, gage de la conſervation des Romains, était tombé du ciel dans ſon palais, & qu'il devait cette révélation à la Nymphe Egérie. Une calamité publique eſt le vrai moment de la crédulité. La contagion ceſſa, le bouclier fut regardé comme un monument de ſalut qu'il fallait conſerver précieuſement. On propoſa d'en faire forger onze parfaitement ſemblables, afin que des voleurs, ou des ennemis, qui auraient eu l'intention de l'enlever, ne ſuſſent lequel choiſir. Numa le fit porter inutilement à tous les ouvriers de Rome; le ſeul Véturius Mamurius, qui ſans doute avait fait le premier, réuſſit à faire les onze autres, & les fit ſi reſſemblans, que ce Prince même ne put reconnaître le véritable. Il inſtitua des Prêtres nommés Saliens, pour les garder. Leur fonction était de les porter en pompe, & d'en donner le ſpectacle au Peuple pendant le mois de Mars. Ils danſaient en frappant

en cadence ſur ces boucliers, & c'eſt de ces danſes que le nom de Salien tire ſon étymologie.

Tant d'inſtitutions pieuſes & nouvelles pour les Romains, leur avaient inſpiré une ſi grande confiance dans la ſageſſe de Numa, qu'il pouvait, ſans riſquer de ſe compromettre, leur perſuader tout ce qu'il voulait. C'eſt ce qui leur fit adopter, ſans aucune contradiction, ſon commerce avec la Nymphe Egérie; mais comme on l'a déja remarqué, ce Prince ne cherchait à leur en împoſer que pour les rendre meilleurs: pouvait-il prendre une route plus ſûre qu'en leur annonçant des Dieux qui recompenſaient les vertus, & qui puniſſaient les crimes?

Convaincu que tout ce qui ſemble myſtérieux imprime au Peuple un certain reſpect, il établit quantité de pratiques auſquelles les Romains devaient d'autant plus s'attacher, qu'ils n'en pouvaient pénétrer ni les convenances, ni les rapports: par exemple, de ſacrifier aux Dieux céleſtes en nombre impair, aux terreſtres, en nombre pair; de ſe tourner, en faiſant leurs prieres, d'orient en occident, & d'occident en orient; de ne pas regarder derriere eux lorſqu'ils ſortaient de leurs maiſons, & beaucoup de pareils uſages qu'ils reſpectaient d'autant plus qu'ils leur ſemblaient impénétrables. Des chi-

meres semblables sont, dans toutes les Religions, l'aliment du Peuple. Cependant quelque crédule qu'il puisse être, il faut de tems en tems réveiller sa confiance par des prodiges. Numa était trop éclairé pour y manquer. Il invita un jour les principaux des Romains à un repas solemnel, & leur ayant fait voir des apprêts très-médiocres, il s'éloigna quelques momens avec eux, jusqu'à l'heure du service. A leur retour, les tables parurent couvertes d'une vaisselle magnifique, & d'une abondance de mets les plus recherchés en tout genre. Lisant leur étonnement dans leurs yeux, il remercia hautement la Nymphe Egérie, qui avait bien voulu, disait-il, leur faire les honneurs du festin. Les Romains surpris & flattés, ne pouvant imaginer d'ailleurs qu'en aussi peu de tems ce Prince eût pû ordonner une fête si somptueuse, ne douterent plus de son crédit auprès de la Nymphe, & lui, pour les convaincre de plus en plus, lui dédia par reconnaissance, & aux Muses ses Compagnes, un bois arrosé d'une fontaine où les Vestales allerent puiser l'eau pour laver le sanctuaire de leur Temple. Il prescrivit ensuite la forme des expiations & des purifications. Enfin il rendit Rome si respectable par cet appareil de Religion, que ses ennemis mêmes auraient regardé comme un sacrilege de faire
la

la moindre entreprise contre une ville entiérement dévouée au culte des Dieux.

Ce qui paraîtra singulier, c'est que Numa reconnaissait un premier Etre, au-dessus des sens, invisible, immortel, immuable, & ce fut en conséquence de cette opinion, qu'il défendit de le représenter sous aucune forme corporelle : tellement que les Romains, pendant plus d'un siecle & demi, ne placerent point de statues dans leurs Temples, regardant comme un attentat de prendre des modeles sur la terre pour peindre les Dieux, & n'imaginant pas que l'on pût atteindre à leur connaissance autrement que par la raison.

Il est remarquable que cette Doctrine de Numa se trouve entiérement conforme à celle de Moyse, & qu'elle renferme un des premiers Commandemens qu'il ait fait aux Hébreux.

Numa, Pythagore, Platon, Socrate, &c. ont eu de la Divinité, à-peu-près, les mêmes idées. Peut-être, dira-t-on, qu'ils avaient quelque connaissance du Livre des Hébreux; mais outre qu'il serait difficile de prouver que Numa, par exemple, qui s'y rapporte si bien, eut fait quelque voyage en Judée, ne sçait-on pas que les Juifs avaient tant de vénération pour leurs mysteres, qu'ils auraient cru les profaner en les communiquant à des Etrangers, & que

toute alliance avec eux leur était expreſſément défendue ? Ne ſçait-on pas auſſi la haine que ce Peuple ſuperſtitieux portait à toutes les Nations ? Dans le tems même où la Judée, devenue Province Romaine, était forcée d'avoir quelque commerce avec ſes vainqueurs, ils n'étaient pas fort inſtruits de la Religion des Juifs; témoin ce vers d'un Poëte Latin qui croyait exprimer l'objet de leur culte :

Nil præter nubes & cœli numen adorant.

Je ne parle point du reproche qu'on leur fit d'adorer la tête d'un âne. Après cela peut-on s'imaginer de bonne foi que Numa, huit cents ans avant la conquête de Jeruſalem, ait été ſi bien inſtruit de leur créance, qu'il ait tranſcrit, pour ainſi dire, le premier Commandement du Décalogue ?

La conformité des ſentimens de ce Légiſlateur avec quelques principes de Pythagore, a donné lieu à l'anachroniſme qui le fait diſciple de ce Philoſophe. On trouve dans Plutarque toutes les raiſons dont on a cru l'appuyer; mais Numa *) regnait plus de cent ans avant que

*) Numa fut élu vers le milieu de la 16 Olympiade, & Pythagore ne parut en Italie qu'à la fin de la 50;

Pythagore eût établi ſon école à Crotone, & cette ville elle-même ne fut bâtie que quatre ans après que ce Prince fut monté ſur le Trône. Il ne reſterait donc aux Partiſans de cette opinion que de ſuppoſer qu'il y ait eu un autre Philoſophe du même nom, contemporain de Numa; mais aucune hiſtoire, ſoit Grecque, ſoit Romaine, n'en a fait mention.

La réforme du Calendrier, autant que l'ignorance où l'on était alors de l'aſtronomie put le permettre, ne fut pas un des moindres ouvrages de Numa; ſous le regne de Romulus, il s'était gliſſé tant de confuſion dans les mois, que les uns ne contenaient pas plus de vingt jours, tandis que d'autres en contenaient plus de trente-cinq; & cela, faute d'avoir obſervé la différence de l'année lunaire à la ſolaire qui a onze jours de plus. On s'était contenté de diviſer l'année en 360 jours; mais les douze révolutions de la Lune s'achevant en 354 jours; & celles du Soleil, en 365, Numa, de ces onze jours, multipliés deux fois, forma un nouveau mois que l'on intercalait de deux ans en deux ans, après celui de Février. Les Romains l'appellerent *Mercedonius*, de l'uſage qui s'introduiſit de payer pendant ce mois, les gages des domeſtiques mercénaires. Ce changement de Numa eût encore beſoin d'être corrigé dans la ſuite.

Il paraît que ſous Romulus, l'année des Romains n'était que de dix mois; celui de Mars la commençait. Numa le fit précéder de ceux que nous nommons Janvier, & Février. L'un tire ſa dénomination de certaines expiations appellées *Fébrua*, qui ſans doute avaient lieu dans le cours de ce mois; l'autre tire la ſienne de Janus, un des anciens Rois d'Italie, Prince pacifique à qui Numa fit élever un temple qui devait être ouvert durant la guerre, & fermé pendant la paix. Il le fut conſtamment tout le tems de ſon regne, & c'eſt ce que Rome ne vit jamais après lui. Depuis Numa juſqu'à Tibere, les Hiſtoriens ont obſervé qu'il ne fut fermé que quatre fois, encore par intervalles. Ce Prince en ſubſtituant au mois de Mars celui de Janus, voulait prouver, ſans doute, combien il préférait la paix à la guerre.

Quelques Auteurs ont donné quatre fils *) à Numa, deſquels on a prétendu que deſcendaient les quatre plus anciennes familles de Rome; mais l'opinion la plus commune ne lui donne que la ſeule Pompilia, mere de cet Ancus Martius qui fut le Succeſſeur de Tullus.

Après une carriere de 80 ans, dont il en

---

*) Pomponius, Pinus, Calpus, Mamercus.

avait regné 43, Numa vit approcher ſon terme, & mourut en Philoſophe. Ce grand homme fut regretté non-ſeulement des Romains, mais des Nations voiſines chez qui ſa réputation s'était étendue, & qui ſouvent l'avaient pris pour arbitre de leurs différends. Il avait joui toute ſa vie des fruits de ſa ſageſſe. Il laiſſa Rome paiſible au-dedans, reſpectée au-dehors, & l'égalité de ſon regne fut l'image de celle de ſes mœurs. On exprimerait mal la déſolation des Romains. Les femmes, les enfans mêmes prirent part au deuil public. Il avait défendu que l'on brulât ſon corps; les Patriciens le porterent avec pompe, juſqu'au pied du Mont Janicule où il fut enterré. On dépoſa dans ſa tombe, par ſes ordres, vingt-quatre Livres, douze Latins & douze Grecs, qu'il avait compoſés ſur les Cérémonies ſacrées. Le tems avait épargné ces précieux monumens pendant quatre ſiecles: le Sénat informé qu'on les avait découverts, ſur le rapport de Pétilius Préteur chargé de les examiner, commanda qu'ils fuſſent brûlés, comme ſi le Peuple ne méritait pas d'être inſtruit des myſteres qu'ils renfermaient; mais plutôt pour lui cacher à quel point on s'était écarté des ſages inſtitutions de Numa.

HISTOIRE

DE

TULLUS HOSTILIUS.

LA modération & le caractere pacifique de Numa pouvaient faire de Rome, un petit Etat floriſſant. Cette abondance, fruit du travail, bien différente de celle qui ſemble émanée du luxe, laiſſait à ſes habitans aſſez de courage pour ſe défendre; mais ne leur permettait gueres de penſer à devenir Conquérans.

S'il eſt hors de doute qu'une poſſeſſion paiſible & bornée l'emporte, pour le bonheur d'un Etat, ſur une poſſeſſion plus étendue, mais plus diſputée, il eſt conſtant que les Romains ne devaient jamais s'écarter du plan d'un Légiſlateur qui n'avait ſongé qu'à les rendre heureux; cependant auſſi-tôt après ſa mort, on les voit retomber dans tous les excès dont il avait cru les corriger. Ce Temple de Janus qu'il avait tenu fermé pendant toute ſa vie, fut ouvert, ſans interruption, ſous le regne de ſes Succeſſeurs. L'ambition des Romains était un feu couvert ſous

la cendre, tout prêt à ſe réveiller, & quarante ans de tranquillité n'avaient point encore étouffé chez eux le génie inquiet de leur Fondateur. Ce Peuple n'eût été qu'heureux en ſuivant les maximes de Numa; il devint grand dès qu'il oſa s'en éloigner; & vraiſemblablement, il ne s'y conforma, tant qu'il vécut, que par l'admiration involontaire que ce Roi Philoſophe lui avait impoſée. Cette révolution ſoudaine, l'origine de la grandeur de Rome, n'eut pas cependant pour principe le caractere ſeul de la Nation. Une faute eſſentielle, dont on ne peut juſtifier la mémoire de Numa, ne contribua pas moins à détruire l'effet de ſes Loix. Ce n'était point aſſez de faire enviſager la paix comme le plus grand des biens, & l'ambition comme la ſource de tous les maux, il fallait perpétuer ces idées dans le cœur des Romains; les peres devaient les tranſmettre à leurs enfans par l'éducation, & c'eſt ſur quoi Numa négligea de rien preſcrire. Cette faute d'un grand homme eſt d'autant moins excuſable, qu'aucun Légiſlateur avant lui n'avait perdu de vûe cette baſe importante de tout ſyſtême politique. Il laiſſa chaque Citoyen maître d'élever ſes enfans à ſon gré, parce qu'il craignit de donner atteinte aux Loix de Romulus qui avaient porté le pouvoir paternel juſqu'au deſpotiſme. Nous avons

vû qu'il osa les modérer; mais il crut dangereux, sans doute, de les réduire à des bornes trop étroites. L'ancienneté d'un abus, le rend sinon respectable, du moins difficile à réformer. Les enfans sont le dépôt le plus précieux de l'Etat; mais pour que ces jeunes plantes puissent porter un jour des fruits qui l'enrichissent, il ne faut point laisser au caprice le soin de les cultiver. Si l'effet d'une bonne éducation est d'inspirer de la reconnaissance pour ceux dont on l'a reçue, pourquoi l'Etat lui-même ne chercherait-il pas à mériter cette reconnaissance qui lui donnerait des Patriotes? S'il est important, soit dans une République, soit dans une Monarchie, que les Citoyens affectionnent l'espece de Gouvernement établie, est-il de la prudence de laisser à des particuliers la liberté d'inspirer aux jeunes gens des maximes directement opposées à ce grand intérêt? Ne serait-il pas aussi ridicule, dans une République, d'insinuer aux enfans les idées de Machiavel, ce Précepteur des Tyrans, qu'il est singulier, dans un Etat monarchique, de ne leur mettre sous les yeux que des Auteurs Républicains, dont le génie libre, indépendant, hardi, si propre à élever l'ame, lui imprime en même tems des principes contraires au Gouvernement? Ne vaudrait-il pas mieux, par exem-

ple, leur apprendre l'Hiſtoire de leur Nation, leur inſpirer du reſpect pour les Grands-Hommes qui ſe ſont ſignalés par leur fidélité, leur obéiſſance, & leur zele au ſervice de leurs Rois, que de leur faire admirer Brutus chaſſant ſon Maître du Trône, & fondant ſur une rébellion, l'édifice de la liberté Romaine?

Quelles pertes l'Etat ne fait-il pas tous les jours, en laiſſant avilir dans l'obſcurité de jeunes gens dignes de le ſervir, ſi l'indigence ou le malheur de leur condition ne les eût privés des reſſources d'une éducation néceſſaire? (*) Combien de préjugés perpétués par l'ignorance des Guides à qui l'on confie la Jeuneſſe! A quels deſordres ne remedierait-on pas, ſi l'on regardait d'un œil moins indifférent ces premieres impreſſions dont l'expérience nous démontre cependant la force & la durée. Lycurgue avait bien combiné tous les avantages qu'une éducation donnée aux dépens de l'Etat, pouvait apporter à Sparte. Auſſi les vûes de ce ſage Légiſlateur furent-

---

*) C'eſt ſous les grands Princes, que de grandes idées ſe conçoivent & s'exécutent. L'Ecole Militaire établie de nos jours, eſt un monument qui peindra l'ame de LOUIS XV. à la poſtérité, & que Rome & l'ancienne Grece nous auraient envié.

elles parfaitement remplies, tant que les Spartiates se conformerent à ses Loix. Les Romains perdirent au contraire, par cette seule négligence de Numa, cet esprit de justice & de modération qu'il leur avait inspiré ; mais qu'une éducation arbitraire ne put transmettre à leur postérité. Le régne agité de Tullus va présenter sous nos yeux un contraste que le caractere paisible de son Prédécesseur rend encore plus intéressant. Il semblait que l'humeur belliqueuse des Romains ne se fût assoupie, que pour tirer plus de forces de son réveil.

La mort de Numa fut suivie d'un interrégne peu remarquable. Le Peuple, d'un consentement unanime, éleva sur le Trône Tullus Hostilius, & le Sénat confirma cette élection. Son Ayeul Hostus était originaire de Médulie, petite ville du Latium. Il était venu s'établir à Rome peu de tems après sa fondation, & avait épousé la fille de cette fameuse Hersilie dont les sages conseils produisirent le Traité d'union entre Rome & les Sabins. Il s'était distingué dans les différentes guerres de Romulus, & il périt dans cette journée même où les Sabines par leurs larmes, & par leur courage, réussirent à ne faire qu'un peuple de deux Nations rivales.

Romulus honora ſa valeur d'un monument érigé ſur le champ de bataille, chargé d'une inſcription qui annonçait à la poſtérité la reconnaiſſance que lui devait la Patrie. Il ne laiſſa qu'un fils pere de Tullus.

La premiere année du régne de ce Prince répond à la 27e Olympiade. Il abandonna les traces de ſon Prédéceſſeur pour ſuivre celles de ſon Ayeul, & la guerre lui parut, de même qu'à Romulus, la ſource de la véritable gloire. Il commença par ſe concilier cette partie du Peuple qui languiſſait dans l'infortune.

Les Rois qui l'avaient devancé, s'étaient réſervé une campagne fertile dont les revenus étaient uniquement deſtinés aux frais des ſacrifices, & aux dépenſes qu'exigeait le faſte de leur dignité. Romulus l'avait conquiſe, Numa l'avait poſſédée, comme ſon Succeſſeur; Tullus en fit le partage au Peuple, ſe bornant à ſon Patrimoine. Cette générosité lui gagna tous les cœurs. Il renferma le Mont Cœlius dans l'enceinte de Rome, pour y loger ceux d'entre les Citoyens qui n'avaient pas encore de demeure fixe; lui-même y bâtit ſon Palais. Les occaſions de ſignaler ſon courage lui manquaient, elles ne tarderent pas à ſe préſenter.

Cluilius, Dictateur d'Albe, homme d'un caractere inquiet & superbe; jaloux de la gloire des Romains, résolut d'allumer la guerre entre les deux Nations. Il n'avait pas le moindre prétexte de rupture; il engagea des gens sans aveu à ravager le territoire de Rome, les flattant de l'espoir du gain, & de l'impunité. Ce piege qu'il tendait aux Romains réussit; il avait prévu que ce Peuple belliqueux repousserait la force par la force, & lui donnerait occasion de l'accuser d'avoir violé la paix. Il ne doutait pas que cette calomnie ne prît crédit sur le plus grand nombre, toujours ennemi du bonheur public, & qu'il n'obligeât ses Concitoyens à se résoudre à une guerre ouverte : en effet les Romains prirent les armes, fondirent sur ces brigands, en tuerent une partie, & firent plusieurs prisonniers. Cluilius, charmé du succès de son stratagême, assembla le Peuple, lui peignit les Romains comme les agresseurs, fit paraître les blessés, les parens des captifs & des morts; & après un discours dans lequel il prétextait encore d'autres motifs de vengeance, il persuada à sa Nation d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, pour qu'on leur remît les coupables, ou pour déclarer la guerre aux Romains en cas de refus.

C'était flatter le penchant de Tullus qui ne

désirait pas moins la guerre que son ennemi: cependant il différa, sous divers prétextes, de donner Audience à ces Députés, & pour prévenir les Albains, il leur envoya dans le même tems le Chef des Féciales, pour leur demander raison de l'insulte faite au Peuple Romain. Sa politique adroite voulut par-là rejetter sur Cluilius toute l'injustice de la Guerre, & conserver une apparence de modération. Les Féciales arriverent à Albe, & s'adresserent à Cluilius même au milieu de la place publique. Ils se plaignirent de l'infraction des Traités, & demanderent une satisfaction proportionnée à l'injure. Le Dictateur lui répondit que lui-même avait envoyé des Députés à Rome, pour exiger une réparation. Il accusa les Romains d'avoir commis les premieres hostilités, & finit par leur déclarer la Guerre. Alors le Chef des Féciales lui demanda s'il convenait que ceux-là devaient être regardés comme les agresseurs, qui les premiers refusaient de satisfaire à des demandes justes & saintes, qui n'avaient pour objet que l'accomplissement des Traités. Cluilius en étant convenu, persuadé que ses Ambassadeurs auraient essuyé le premier refus, le Chef des Féciales reprit la parole, & lui dit : » J'atteste donc tous les » Dieux que nos Ancêtres prirent jadis à té-

» moin de leur alliance, de la juste indignation du Peuple Romain, puisque c'est » nous qui avons demandé les premiers une » réparation qui nous est dûe, & que loin de » nous l'accorder, vous nous avez déclaré la » guerre. Préparez-vous, Albains, à nous faire » bientôt raison de tant d'injures. »

Les Féciales étant de retour à Rome, Tullus donna enfin audience aux Députés d'Albe, que jusqu'alors il avait amusés par des distinctions flatteuses, & de vains honneurs, dont ils avaient conçu de frivoles espérances. Il leur demanda le sujet de leur députation, & sur leur réponse : „ Je me suis déja plaint, leur dit-il, „ du procédé de vos Maîtres; retournez leur apprendre que je vais leur porter la guerre qu'ils „ souhaitent, non-seulement avec mes forces, „ mais avec celles de tous les alliés du Peuple Romain. “

Après de longs préparatifs, les deux armées entrerent en campagne. Les Albains dresserent leur camp à cinq milles de Rome, dans un endroit appellé depuis le fossé de Cluilius, & les Romains dresserent le leur entre la ville & les ennemis. L'une & l'autre armée étaient égales en forces; la situation du camp des Romains était plus avantageuse. Quand elles furent en présence, l'ardeur du combat parut se refroidir

dans les deux partis. On eût dit qu'ils s'inſpiraient une terreur mutuelle.

L'ancienne liaiſon, qui juſqu'alors n'avait pas encore été altérée entre les deux Peuples, leur faiſait regarder cette guerre comme une guerre civile : on ſongea plus à la défenſe qu'à l'attaque ; & de part & d'autre, on prit le parti de ſe retrancher.

Les plus ſages ſe repentaient déjà d'avoir ſecondé l'entrepriſe de leurs Chefs, & le gros de l'armée murmurait de voir trainer la guerre en longueur, ſans que l'on osât tenter un évenement déciſif. On ſe bornait à ſe harceler réciproquement, & le tems ſe conſumait en de fréquentes eſcarmouches, qui, ſans rien décider, affaibliſſaient toujours les deux partis. Cluilius, auteur de ces troubles, ſouffrait avec impatience tant de délais ; il brûlait de préſenter la bataille à l'ennemi, ou de le forcer dans ſes retranchemens. Après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour l'action, ou pour l'attaque du camp, s'étant retiré la nuit dans ſa tente pour y prendre quelque repos, on le trouva mort le lendemain, quoique ſa garde ordinaire ne l'eût point quitté, ſans que l'on pût trouver ſur ſon corps les moindres traces d'une mort violente. Le Peuple ſuperſtitieux crut que les Dieux l'avaient puni de ſon injuſtice envers

les Romains ; d'autres plus raiſonnables (mais peut-être également trompés) privés par ſa mort de l'eſpoir d'un riche butin, ſoupçonnaient des rivaux jaloux de ſon rang de s'en être défaits par le poiſon : enfin d'autres l'accuſaient de s'être lui-même donné la mort, déſeſpéré des obſtacles qui retardaient ſon entrepriſe, & ne ſachant d'ailleurs à quel parti ſe réſoudre. Ceux qui n'étaient prévenus ni par l'amitié, ni par la haine, n'attribuaient ſa mort ni au déſeſpoir, ni à la colere des Dieux, ni aux pieges de ſes ennemis. Les ſimples loix de la nature, ſuffiſaient à des gens raiſonnables pour expliquer ce prétendu prodige, & l'exemple d'une mort ſubite n'était pas aſſez rare pour en tirer d'autres conſéquences.

On enterra ce Dictateur dans l'enceinte même du camp. Les Albains lui donnerent pour Succeſſeur Métius Suffétius, ou comme d'autres l'écrivent, Fuffétius, homme ſans foi, & qui n'avait aucune des qualités néceſſaires à ſon rang. Il n'avait pas moins contribué à jetter des ſémences de diviſion entre les deux Peuples que Cluilius lui-même, & ce fut une des cauſes de ſon élection ; mais voyant que l'ardeur des principaux Albains s'était ralentie, & d'ailleurs moins courageux que ſon prédéceſſeur, il envoya des Députés à Tullus pour lui propoſer un accommodement :

il

il eſt vrai que tous deux avaient appris une nouvelle qui devait les diſpoſer à ſe réunir, pour éviter un péril commun.

Les Veïens & les Fidénates, toujours vaincus ſous le regne de Romulus, avaient été obligés d'acheter une treve honteuſe, d'une partie de leur territoire. La paix dont ils jouirent ſous celui de Numa, releva leurs eſpérances, leur courage & leur fortune : ils n'aſpiraient qu'au moment de ſecouer le joug des Romains, mais juſqu'alors ils avaient diſſimulé leurs projets de vengeance.

La diviſion d'Albe & de Rome leur parut une occaſion favorable d'éclater. Les principaux d'entr'eux convinrent que tous ceux qui ſe trouveraient en état de porter les armes, ſe rendraient à Fidénes par des ſentiers détournés, avec la précaution de n'y point entrer en troupe ; mais de ſe diviſer par petits corps, pour mieux cacher l'importance de leur marche, & le piege qu'ils allaient tendre à leurs ennemis. Ils devaient obſerver le tems où les Romains & les Albains engageraient l'action, & ils avaient diſpoſé des eſpions ſur les montagnes voiſines pour les avertir par un ſignal convenu, afin qu'au même inſtant ils ſe raſſemblaſſent tous ſous les armes, qu'ils priſſent le chemin du champ de bataille, éloigné ſeulement de leur rendez-vous

d'environ deux lieues, & qu'ils fondiſſent tous enſemble ſur les vainqueurs & ſur les vaincus. La puiſſance des Albains leur faiſait preſque autant d'ombrage que celle des Romains, & ils ne doutaient pas qu'ils ne duſſent tailler en pieces les deux armées. Ces meſures paraiſſaient bien priſes; mais ces longs délais qui avaient cauſé tant de murmures dans les deux camps, furent le ſalut d'Albe & de Rome. Il eſt rare qu'une conſpiration ne tranſpire, quand on en retarde l'exécution. Quelques Conjurés, ſoit par haine pour leurs Chefs, ſoit qu'ils craigniſſent d'être prévenus par d'autres (ce qui arrive ordinairement dans tous les projets qui demandent un grand nombre d'Acteurs) ſoit qu'ils attendiſſent une recompenſe, ou qu'enfin ils euſſent horreur d'un deſſein ſi cruel, en porterent l'allarme aux deux partis.

Suffétius, moins par amour pour la paix, que pour ſe dérober lui-même au danger, fit donc propoſer une conférence à Tullus, qui, de ſon côté, ne refuſa pas de s'y prêter. Ils convinrent d'une entrevue au milieu des deux camps, & s'y trouverent l'un & l'autre accompagnés des principaux Officiers de leurs armées.

L'Albain prit la parole, & ne diſſimula point que l'ambition ſeule & le deſir de dominer, plutôt que les prétextes allégués de part & d'au-

tre, avaient allumé la guerre entre deux Nations voiſines & liées par le ſang; mais il ajouta que l'intérêt commun devait, ſinon les réunir, du moins leur faire prendre les voies les moins ſanglantes pour décider du ſort des deux Peuples, de peur qu'en s'affaibliſſant mutuellement, ils ne devinſſent tour à tour la proye de leurs ennemis.

Cette propoſition fut applaudie des deux côtés, & Tullus s'offrit lui-même à combattre Suffétius; diſant que dans une querelle dont le ſuccès allait décider du droit de commander, c'était aux deux Chefs à s'en diſputer l'honneur; mais Suffétius *) repréſenta qu'une affaire de cette importance ne devait pas ſe remettre au hazard d'un combat ſingulier; qu'il fallait, à la vérité, ne pas rendre cette journée trop meurtriere; mais que trois combattans de part & d'autre, n'étaient pas trop pour un ſi grand intérêt. Cette réſolution priſe, les deux Chefs ſe ſéparerent. Ils aſſemblerent leurs Troupes, & leur rendirent compte de leur délibération. Les plus braves des deux armées ſe diſputerent la gloire d'un combat qui devait acquérir l'Em-

---

*) Le caractere de Suffétius ne l'annonce nulle part comme un homme courageux.

pire à leur Nation. Tous ceux qui pouvaient, ou ſe vanter d'une naiſſance illuſtre, ou ſe prévaloir d'une force peu commune, ou de quelque action d'éclat, demandaient la préférence avec une chaleur agréable aux deux Chefs, mais qui leur rendait le choix difficile : enfin par une eſpece de prodige, il tomba ſur de jeunes guerriers qui ſemblaient deſtinés, par les merveilles de leur naiſſance, à cet évenement extraordinaire.

Un Albain nommé Séquinius avait eu deux filles; dont il avait marié l'une à Curiace un de ſes compatriotes, & l'autre à P. Horace, Citoyen Romain. Toutes deux avaient donné le jour à trois jumeaux qui, parvenus à la fleur de leur âge, s'étaient également diſtingués au ſervice de leur Pays. Le Ciel les avait favoriſés de tous les dons de la nature, la beauté, le courage & l'adreſſe : ce fut ſur eux que ſe réunit le choix des deux Nations. Ils en reçurent la nouvelle avec joie, & ſe diſpoſerent au combat. Le jour nommé, l'armée des Romains ſortit du camp. Tullus à leur tête conduiſit les trois Horaces, & les ſoldats les couronnaient de fleurs comme des victimes dévouées à la Patrie. Les Albains rendaient les mêmes honneurs aux Curiaces, & les deux partis ne négligeaient rien pour inſpirer à leurs défenſeurs le mépris

du péril, & l'ardeur de vaincre. Les uns ni les autres n'avaient pas besoin d'être animés. Le fanatisme de la patrie était un aiguillon suffisant pour leur faire envisager la barbarie comme une grandeur d'ame, & les murmures du sang comme une faiblesse.

Une vaste plaine qui séparait les deux camps, fut indiquée pour le lieu du combat. On immola d'abord des victimes, & les deux Chefs jurerent au nom du Peuple, que l'une & l'autre ville suivraient la destinée des combattans, se dévouant à la colere des Dieux, s'il arrivait jamais que le Traité fût violé directement, ou par fraude.

Les six Guerriers s'étant approchés, ne purent refuser quelques momens aux douces impressions de la nature. Ce spectacle arracha des larmes aux soldats mêmes que leur état semble dispenser de l'humanité. Ils condamnaient à haute voix la barbarie de leurs Chefs, qui pouvant remettre en d'autres mains la querelle de la Patrie, avaient permis un combat qui tenait du parricide. Cependant les jeunes Guerriers reprennent leurs armes, & chacun se choisit un adversaire. Leur choc, semblable à celui de deux Armées dont ils réunissaient le courage, étonne les deux Nations, & leur imprime un saisissement mêlé d'espérance & de crainte. Cha-

cun d'eux aveuglé ſur ſon propre danger, ne voit que celui de ſa Patrie dont la honte, ou la gloire va dépendre de ſon bras. Ce n'eſt déjà plus l'agilité de leurs mouvemens, ni la vivacité de leurs coups preſſés & rapides, ce ſont les bleſſures & le ſang qui frappent les yeux des Spectateurs. Les trois Curiaces ſont bleſſés; deux Horaces tombent morts l'un auprès de l'autre. Albe voit leur victoire dans leur chûte; elle inſulte aux Romains par des cris de joie. Au déſeſpoir de ceux-ci, ſe joint la douleur de voir leur dernier défenſeur environné par les trois Curiaces; mais ſeul ſans bleſſure, trop faible contre les trois, plus fort que chacun d'eux, il les diviſe par une fuite adroite, perſuadé qu'ils le ſuivraient plus ou moins vite, ſelon le dégré de leurs forces. Il était déjà loin du lieu du combat; ſoudain il ſe retourne, & voit un des Curiaces prêt de l'atteindre. Tandis que les Albains crient aux deux autres de ſecourir leur frere, Horace déjà vainqueur court à une nouvelle victoire. L'eſpérance ſe réveille dans le cœur des Romains : excité par leurs cris, il fond ſur le ſecond Curiace, & le jette à ſes pieds. Le troiſieme fatigué de ſa courſe & de ſes bleſſures, à demi vaincu par la mort de ſes freres, ſe préſente, moins pour les venger, que comme une victime qui s'offre au

coup mortel : » Je viens d'immoler, dit Horace, les deux premiers aux mânes de mes » freres, j'immole le troisieme à ma Patrie. « Il lui plonge en même-tems son épée dans le sein, le dépouille, & retourne au camp des Romains, qui le reçoivent avec d'autant plus de joie, qu'ils avaient eu lieu de tout craindre. Ainsi la valeur d'un seul homme décida du sort de sa nation. Suffétius se soumit au nom des Albains, & demanda à Tullus quels ordres il avait à lui donner. Tullus lui commanda de se tenir prêt pour la guerre qu'il était résolu de porter chez les Véïens.

Horace retournait à Rome, chargé des dépouilles des Curiaces. Du comble de la gloire, un retour de fortune le destinait à se souiller d'un crime. Dans la foule de ceux qui sortaient de la ville pour applaudir à sa victoire, il apperçut sa sœur qui se pressait de le joindre. Il prit d'abord pour une marque de tendresse, ce qui n'était qu'un emportement de l'amour. Promise à l'un des Curiaces, elle reconnut parmi leurs dépouilles, une cotte d'armes qu'elle-même avait travaillée de ses propres mains pour son futur époux. A cette vue ne pouvant plus retenir ses larmes, & se frappant le sein : » Viens, barbare, dit-elle » à son frere, viens jouir du désespoir d'une

» ſœur infortunée que ta furie a privée, de ce
» qu'elle avait de plus cher. Cruel ! acheve
» ton crime, & mêle mon ſang à celui du
» malheureux Curiace.

» Sœur dénaturée, lui répondit Horace, tu
» mérites cette mort que tu appelles. Périſſe,
» ainſi que toi, quiconque oſera regretter un
» ennemi de Rome. » A ces mots, il la frappe du même fer dont il venait d'immoler ſon Amant. Il court à l'inſtant chez ſon pere, qui non-ſeulement ne donna point de larmes au malheur de ſa fille, mais qui défendit qu'elle fût enterrée dans le tombeau de ſes ancêtres. Cette férocité, que les Romains regarderent longtems comme une vertu, ne pouvait prendre ſa ſource que dans un excès d'orgueil, qui la rend encore plus atroce. Quels que ſoient les droits de la patrie, la nature a nos premiers ſermens.

Le pere du jeune Horace ne ſe contenta point de priver ſa fille des honneurs funebres ; il oſa marquer une joie indécente dans un feſtin auquel il invita les principaux des Romains. Rien ne marque mieux l'abus qu'on peut faire de l'eſprit, que les éloges prodigués par tant d'Ecrivains à une action ſi contraire à l'humanité. Le peuple, quoique féroce, ne put la ſupporter. L'indifférence du pere ne l'aveugla

point ſur le crime du fils ; il fut accuſé devant Tullus qui refuſa de le juger. Le ſervice qu'il venait de lui rendre était trop récent ; mais la valeur d'un ſujet ne le diſpenſe pas d'obéir aux Loix. L'impunité ne pouvait être que dangereuſe : auſſi Tullus obligé de ſe rendre aux remontrances du Sénat, nomma des Duumvirs pour juger cette affaire. Le crime était trop odieux, trop public, & les loix contre les meurtriers trop formelles, pour que le jeune Horace pût échapper à leur rigueur. Les Duumvirs le condamnerent, & les Licteurs ſe mettaient en devoir d'exécuter l'Arrêt, lorſque ſon pere, par le conſeil de Tullus, en appella au peuple. Les larmes de ce vieillard, qui proteſtait que ſa fille avait été juſtement punie, & qu'il eût vengé ſa mort s'il eût cru ſon fils coupable, rappellerent les Romains à des ſentimens d'indulgence. » Quoi ! s'écriait-il, mon » fils, le reſte d'un ſang prodigué pour vous, » ce brave guerrier qui vient d'étendre votre » empire, vous ſouffrirez, Romains, que l'on » charge de fers ſes mains triomphantes ? Quel » Albain ferait aſſez cruel pour ſoutenir un » pareil ſpectacle ? Licteur, traîne au ſupplice » le libérateur de Rome ; qu'il expire ſous tes » coups, ou dans l'enceinte de la Ville, parmi » les dépouilles des Curiaces, ou hors des

» murs, parmi leurs tombeaux. Vous à qui
» ſon bras vient d'acquérir un Empire, Romains,
» où ne trouvera-t-il point des monumens de
» ſa gloire qui vous accuſeraient d'injuſtice ou
» d'ingratitude ? »

Le peuple attendri révoqua l'Arrêt des Duumvirs, plus par reconnaiſſance & par admiration pour la valeur d'Horace, que par conviction de ſon innocence. Cependant pour ne pas laiſſer le crime abſolument impuni, on le fit paſſer ſous le joug, peine ignominieuſe, en uſage pour les priſonniers de guerre aſſez lâches pour ſe rendre avec leurs armes, & pour acheter leur liberté par cette honteuſe cérémonie. Tullus offrit auſſi des ſacrifices expiatoires pour appaiſer la colere des Dieux, & fit élever deux Autels, l'un à Junon, l'autre à Janus. Les monumens, & le joug ſous lequel Horace avait paſſé, appellé depuis le joug de la ſœur *), ſubſiſtaient encore du tems d'Auguſte, ainſi que les tombeaux des deux Horaces, & des Curiaces. Par une loi faite pour perpétuer la mémoire de cet évenement, & qui ne fut abrogée que longtems après la Republique, s'il arrivait qu'un pere eût trois enfans jumeaux, l'État était obligé

---

*) *Sororium tigillum.*

de les nourrir. Qui croirait après tant de preuves qui ſemblent ne laiſſer aucun doute ſur la vérité de cette Hiſtoire, que l'on pût avec raiſon la regarder comme ſuſpecte? Eſt-il quelque fait plus à l'abri des traits du Pyrrhoniſme? Cependant à peine Tite-Live oſe-t-il décider leſquels étaient Albains ou Romains des Horaces, ou des Curiaces. S'il penche pour l'opinion commune, il avoue que les ſentimens étaient fort partagés. D'un autre côté, Denys d'Halicarnaſſe rapporte le combat tout différemment de Tite-Live que j'ai cependant ſuivi. Selon le premier, un des Curiaces périt au commencement de l'action, & le dernier des Horaces n'eut à vaincre que deux ennemis. J'omets beaucoup d'autres circonſtances où les variations ſont auſſi marquées : je me contente de rapporter encore un fait qui pourra prouver que les Romains, pour enrichir leur Hiſtoire, ont quelquefois puiſé dans celle des Grecs, & qu'ils ont connu cette vanité nationale, commune à tant de peuples pour annoblir leur origine.

Deux villes d'Arcadie, Phénée, & Tégée, toutes deux rivales, convinrent de terminer leur querelle par le combat de ſix Jumeaux qui ſe trouvaient, à nombre égal, dans l'une & l'autre armée. Ils en vinrent aux mains entre les

deux Camps. Un des Tégéens resté seul contre trois, feignit de céder au nombre, prit la fuite; & par ce stratagême, vengea ses deux freres, & soutint l'honneur de sa Patrie. Démodice, sa sœur promise à l'un des Phénéens, ne put voir sans horreur un frere meurtrier de son amant; elle en fut la victime, & périt de la main du vainqueur qui (je crois) se nommait Christolaüs. Son pere Demostrate approuva cette action, & le peuple n'osa punir son libérateur.

Cet évenement peut bien n'être pas vrai; mais il laisse un grand préjugé contre la vérité de l'autre à qui, selon toute apparence, il a servi d'original. Que penser après cela de l'authenticité de l'Histoire ancienne?

Tullus se disposa pendant une année à la guerre qu'il méditait contre les Véïens. Il les cita devant le Sénat pour rendre raison de leur perfidie. Ils refuserent d'obéir, prirent les armes, s'unirent avec les Fidénates, & commencerent les hostilités. Tullus, à la tête de ses troupes, & des Albains ses nouveaux sujets, partit de Rome pour les combattre : mais son imprudente confiance dans la fidélité de Suffétius, manqua d'entraîner la ruine des Romains. Celui-ci toujours jaloux de sa premiere indépendance, dépêcha des Envoyés secrets aux Fidénates, & promit de fondre sur les Romains,

aussitôt que l'action serait engagée. Il fit entrer dans cette conspiration les Albains accoutumés à lui obéir avec d'autant plus de facilité, qu'eux-mêmes supportaient impatiemment le nouveau joug des Romains, & que d'ailleurs Suffétius se proposait d'accabler à la fois Tullus & les Fidénates, & de relever la gloire de sa patrie sur les débris des deux Nations.

Les deux armées sortirent de leur camp. Tullus commandait l'aîle gauche opposée aux Véïens; Suffétius l'aîle droite en face des Fidénates; mais à peine les troupes commençaient-elles à s'ébranler de part & d'autre, que les Albains gagnerent une hauteur, comme pour être tranquilles spectateurs de l'évenement. A cette vue les Fidénates enhardis, fondent avec impétuosité sur les Romains. Tullus étonné de la perfidie de Suffétius; mais dissimulant son trouble, après avoir fait vœu de créer douze nouveaux Saliens, & d'élever un Temple à la pâleur & à la crainte, s'écrie d'une voix assez haute pour être entendu des deux partis : » Romains, la victoire est à vous. C'est par mes » ordres que Suffétius s'est emparé de ce poste » pour attaquer en queue les Fidénates. » Ces paroles, prononcées avec un ton de confiance, sauverent l'Armée Romaine déjà toute découragée, & firent soupçonner aux ennemis quel-

que trahiſon de la part des Albains. En effet Suffétius ne tombait pas ſur les Romains, comme il l'avait promis. La victoire ne balança pas longtems entre des Soldats ranimés par leur Chef, & des troupes à demi battues par la défiance & la crainte. La Cavalerie de Tullus mit en fuite les Fidénates, & tourna ſur le champ contre les Véïens. Ils ſoutinrent le premier choc avec une valeur digne de leurs ennemis; mais quand ils virent la déroute entiere de leurs Alliés, le courage fit place à la terreur; ils rompirent leurs rangs, & coururent en déſordre vers le Tibre pour y chercher un paſſage. La plûpart périrent dans les flots, ou ſous le fer des Romains.

Suffétius témoin de leur défaite, crut qu'il était tems de ſe ranger du parti de la fortune. Dans le deſſein d'en impoſer à Tullus, & de juſtifier ſa conduite, il fond à ſon tour ſur les ennemis, en fait un grand carnage, & rejoint les Romains avec cette ſécurité que l'innocence n'a pas toujours, & par qui le crime en impoſe.

Tullus diſſimula ſa colere, & donna même des éloges à la valeur de Suffétius; mais pendant la nuit, il ſe rendit ſecrettement à Rome, inſtruiſit le Sénat de la perfidie des Albains, & du châtiment qu'il leur préparait, & de re-

tour à son Camp avant le lever du Soleil, il donna ordre au jeune Horace d'aller droit à Albe, avec un détachement d'Infanterie & de Cavalerie.

A la naissance du jour, ce Prince convoqua les deux Armées. Les Albains, par un excès d'aveuglement, avaient quitté leurs armes. Les Romains prévenus par Tullus les renfermerent comme dans un centre, prêts, au moindre signal, à tomber sur eux avec de courtes épées qu'ils tenaient cachées sous leurs habits.

» Romains, dit alors Tullus, si jamais vous » avez eu des graces à rendre aux Dieux pour » une protection signalée, & si votre courage » a mérité de justes éloges, c'est assurément » dans cette derniere Bataille. Non-seulement » vous avez eu les Fidénates & les Véïens à » combattre; mais encore la perfidie de vos » lâches Alliés. Vous avez cru trop long-tems » que c'était par mes ordres que les Albains » s'étaient retirés sur cette hauteur où vous les » avez vus, tranquilles pendant l'action, vous » donner une apparence de secours après la » victoire; mais il est tems de vous tirer d'er- » reur : non que j'accuse tout un Peuple, tous » les Albains d'une si basse trahison. Séduits » par leur Chef, c'est par son ordre qu'ils vous » ont abandonnés. C'est lui qui avait juré no-

» tre perte ; lui qui a rompu nos Traités, & » dont le juste supplice va servir à jamais » d'exemple aux traîtres capables de l'imiter.

Le trouble de Suffétius l'accusait assez. La vue de ces armes que les Romains jusqu'alors avaient tenues cachées, prévint toute idée de révolte en sa faveur. Les Albains en silence attendaient le jugement de Tullus. Il fit attacher leur malheureux Dictateur à des chevaux indomptés, qui poussés de différens côtés, le mirent en pieces aux yeux de ses complices. Les principaux d'entre eux périrent aussi, mais d'une mort moins rigoureuse. Cet exemple d'un supplice si cruel ne fut jamais renouvellé chez les Romains.

La vengeance de Tullus n'était point satisfaite ; le dernier jour d'Albe était arrivé. Horace, par les ordres secrets dont il était chargé, venait de réduire en cendres cette ville si florissante depuis quatre siecles, la premiere de l'Italie, la Patrie de Romulus ; cette ville dont l'origine remontait jusqu'aux Troyens. Il n'avait épargné que les Temples des Dieux, & le sang des Citoyens.

Ses Habitans furent transférés à Rome avec les mêmes droits que les Sabins avaient autrefois obtenus des Romains. Les plus illustres familles, celles des Jules, des Servilius, des Géganius, des Clœlius, des Curiaces, & des Quintius,

Quintius, furent admiſes dans le Sénat. D'autres citoyens furent honorés du titre de Chevalier *; tous devinrent Romains, & Tullus ſe les attacha par ſes bienfaits. C'eſt ainſi que Rome s'acheminait inſenſiblement vers ſa grandeur. Ses ennemis vaincus devenaient pour elle des Sujets dont la ſoumiſſion lui facilitait celle des autres.

Au retour du printems, Tullus attaqua de nouveau les Fidénates, les vainquit, prit leur ville, & les obligea de ſe rendre à diſcrétion. Il ſe contenta de faire punir les plus ſéditieux, remit les autres en poſſeſſion de leurs biens & de leur liberté, mais ſous la dépendance de Rome. Le Sénat lui décerna les honneurs du triomphe, cérémonie qui n'avait pas eu lieu depuis Romulus **. Cette guerre terminée, Tullus tourna ſes armes contre les Sabins. Quelques inſultes dont on s'accuſait de part & d'autre, & peut-être avec raiſon des deux côtés, ſervirent de prétexte à ce Prince. Les guerres les plus cruelles n'ont eu ſouvent que des cauſes auſſi légeres.

*) Cet ordre fut inſtitué par Romulus après l'union des Sabins.

**) Ce fut, je crois, après la défaite des Céciniens.

Les Sabins implorerent en vain les ſecours de leurs Alliés ; la terreur qu'inſpirait déjà le nom Romain, les fit demeurer neutres. Une bataille ſanglante, mais peu déciſive, termina la premiere Campagne. L'année ſuivante, on reprit les armes avec la même furie. Les deux armées ſe rencontrerent auprès d'Heretum à dix milles de Rome ; l'avantage fut long-tems égal ; mais l'ardeur des Romains, ranimée par un vœu que fit Tullus d'inſtituer des fêtes en l'honneur d'Ops & de Saturne, décida la victoire de leur côté. Les Sabins n'eurent de reſſource qu'une fuite précipitée. Ils ſe retirerent en tumulte dans leur camp ; les vainqueurs les y forcerent, & retournerent à Rome chargés de butin : ce fut l'occaſion d'un nouveau triomphe pour Tullus. Il accorda la paix aux Sabins à des conditions moins onéreuſes qu'ils n'avaient lieu de l'attendre : ce Prince énorgueilli de ſes victoires, était impatient de porter la guerre chez les Latins.

Il fit ſommer celles de leurs Villes que les Albains avaient autrefois ſoumiſes à leur domination, de le reconnaître pour leur Maître. Les Latins rejetterent ſa demande ; & dans une aſſemblée générale de la Nation, ils choiſirent pour Chef Ancus Publicius de Cora, & Spurius Vécilius de Lavinium. Cette guerre entre deux

Peuples unis par les liens du ſang, dura cinq ans; mais ne fut pas meurtriere. Aucune des Villes priſes ne fut détruite, ni livrée à l'avidité du ſoldat. Il y eut, dans les différentes rencontres, plus de ménagement que de fureur; on ſe bornait de part & d'autre à courir ſur les terres dans le tems de la moiſſon; & chaque parti ſe retirait avec ſa proie. Mais la Ville de Médulie, qui, dès le regne de Romulus, avait reçu dans ſes murs une Colonie Romaine, & qui venait de ſe ranger du côté des Latins, fut la ſeule pour qui Tullus n'eut aucune indulgence. Il crut devoir, après s'en être rendu Maître, la punir de ſa rébellion, & la mettre pour jamais hors d'état d'y retomber. Ainſi finit cette guerre; les eſprits n'étaient point aſſez aigris pour en déſirer la continuation : la paix ne trouva nul obſtacle.

Les Sabins toujours inquiets, toujours ennemis des Romains, dont cependant ils avaient tant de fois éprouvé la ſupériorité, firent une incurſion ſur leurs terres, les ravagerent, & animés par de petits ſuccès, ils oſerent penſer au ſiege de Rome; Tullus ne tarda pas à les joindre. On ſe rencontra auprès d'une forêt nommée par les Latins, *Sylva malicioſa* *; la

*) La Forêt des malfaiteurs.

Bataille fut douteuſe & ſanglante ; mais les Sabins, moins forts de Cavalerie, ſe virent enfin réduits à prendre une fuite honteuſe ; leurs champs furent ravagés à leur tour ; cette Nation guerriere apprit à reconnaître ſa faibleſſe, & recourut à la modération des Romains.

Tullus, dans ſa vieilleſſe, ouvrit ſon cœur à la ſuperſtition. Ce Prince ſage, politique, & belliqueux, voulut imiter Numa quand les glaces de l'âge ne lui permirent plus d'égaler Romulus. Il devint crédule ; les Prêtres s'en apperçurent, & en profiterent ; les prodiges revinrent de mode. Une pluie de pierres que l'on avait vu tomber ſur une montagne ; une voix qui défendait aux Albains d'abandonner leur ancien Rit dans les cérémonies de Religion ; d'autres merveilles de cette nature, engagerent Tullus à ordonner des ſacrifices expiatoires, qui devaient durer neuf jours, & ſe renouveller ſouvent. Ce Prince mourut enfin chargé d'années & de cette gloire que méritent les Rois guerriers.

Les uns diſent que le feu prit à ſon Palais, & qu'il y fut brûlé avec toute ſa famille ; d'autres, avec plus de vraiſemblance, qu'il fut aſſaſſiné par ſon ſucceſſeur, Ancus Martius : enfin quelques Hiſtoriens ont écrit que dans un ſacrifice magique, une cérémonie eſſentielle

qu'il avait oubliée, irrita tellement la Divinité qu'il évoquait, qu'elle frappa ſon Palais, lui, ſa femme, & ſes enfans, de la foudre.

Cette opinion abſurde prévalut, par cette raiſon-là même, dans l'eſprit du Peuple.



HISTOIRE

D'ANCUS MARTIUS.

APrès la mort tragique de Tullus, que la plupart des Romains attribuerent, comme on l'a dit, à des causes ridicules, le Sénat, qui feignit d'adopter l'opinion du Peuple, ne lui fit rendre aucun honneur funebre, suivant la Loi établie, dit-on, par Numa, qui privait de la sépulture les personnes frappées de la foudre *).

Malgré les soupçons qui jettaient sur Ancus Martius la fin cruelle de ce malheureux Prince, soupçons mieux fondés (ainsi qu'on se propose de le prouver) que de vains bruits imaginés par la crédulité des Romains, il n'en fut pas moins élû pour son Successeur, après le court interregne qui suivait ordinairement à Rome la mort de ses Rois.

Le plus grand nombre des Historiens a cru

*) On nous a conservé cette loi. La barbarie du style semble garantir son autenticité : *Si hominem fulmen occisit, ne supra genua tollito. Ei justa fieri nulla oporteto.*

justifier de ce crime la mémoire d'Ancus ; mais par des raisons qui me semblent bien peu solides. S'il m'est permis de hazarder à mon tour quelques conjectures sur des faits si ridicules, on trouverait, je crois, dans le caractere même de ce Prince, & dans la conduite qu'il garda constamment sur le Trône, des preuves sensibles de son ambition. Il est toujours intéressant de montrer que, dans le cœur des hommes; de grandes vertus peuvent s'allier avec de grands crimes. Célles que ce Roi fit paraître pendant tout son regne, son zele apparent ou sincere pour les Dieux que l'on a trop fait valoir en sa faveur, prouvent seulement que, dans une même personne, la Religion & les passions les plus violentes ne se contredisent pas toujours *. Lorsqu'un ambitieux est satisfait, il peut regarder la vertu comme un moyen de jouir en paix du fruit de ses crimes : tous les usurpateurs n'ont pas été des Tyrans. Il est des vertus de politique & d'intérêt; il en est même de naturelles que l'ambition n'exclut pas, lorsque ses vûes sont remplies. César & son Successeur ne permettent pas d'en douter; tous deux am-

*) On sait que Néron était fort crédule. Caligula craignait le Tonnerre ; Louis XI. était dévot à la Vierge.

bitieux, tous deux criminels, tous deux l'amour du Monde, ils ſe donnerent ſur lui le droit de bienfaiteurs, & ſans doute il n'en eſt pas de plus auguſte.

Ceux (& Denys d'Halicarnaſſe eſt de ce nombre) qui, pour la juſtification d'Ancus, diſent que n'étant pas aſſuré qu'après la mort de Tullus, le choix des Romains dût tomber ſur lui, il ſe fût expoſé à commettre cet attentat en pure perte, ne ſongent pas qu'un ſuccès vraiſemblable, quoique douteux, ſuffit pour encourager au crime, & que les obſtacles s'évanouiſſent devant les paſſions violentes. Les fils d'Ancus firent périr Tarquin l'ancien, pour regner après lui; ce fait n'eſt pas conteſté : cependant, ſi la réflexion de Denys d'Halicarnaſſe était juſte, elle pourrait leur ſervir d'apologie auſſi bien qu'à leur pere. Il eſt vrai qu'ils ne réuſſirent pas comme lui; mais ce Prince avait, ſans doute, mieux pris ſes meſures, ou la mémoire de Tullus était moins précieuſe au Peuple que celle de Tarquin.

L'Hiſtorien Grec ajoute en vain que ce crime eût exigé des complices, que le ſecret n'eût pas manqué de tranſpirer, & que les Romains n'auraient jamais ſouffert que le meurtrier de Tullus le remplaçât ſur le Trône. Il faudrait prouver la néceſſité des complices dans

toutes les conſpirations, ou du moins que le ſecret n'a jamais été gardé dans aucune. Les Romains, d'ailleurs, ne laiſſerent-ils pas regner l'aſſaſſin public de Servius Tullius, le meilleur de leurs Rois?

Si cet Hiſtorien ne cherchait à combattre les ſoupçons qui ſe répandirent contre la mémoire d'Ancus, que pour rejetter la mort de Tullus ſur des cauſes purement naturelles, ſes raiſons pourraient paraître moins forcées; mais il croit avec le Peuple, que l'omiſſion de quelques cérémonies dans un ſacrifice magique, attira ſur ce malheureux Prince l'indignation du Ciel.

Les bruits qui coururent à Rome, & que tous les Hiſtoriens atteſtent, que l'ambition d'Ancus s'était effectivement ouvert un chemin au Trône par le crime, me ſemblent une preuve bien plus déciſive en faveur de cette opinion, que toutes celles dont Denys d'Halicarnaſſe s'eſt ſervi pour la contredire. Comment imaginer en effet qu'un Prince, reconnu d'ailleurs pour vertueux, eût été généralement flétri de cette accuſation, ſi rien n'avait pû la fonder? Conſultons ces Hiſtoriens mêmes ſur le caractere de ce Prince. Il portait à l'excès, diſent-ils, l'amour des louanges, & la fierté de ſa nobleſſe. J'ajouterai que, dans ſa maiſon, la ſoif des grandeurs était une paſſion héréditaire. Martius,

ſon Ayeul paternel, fut celui qui détermina Numa Pompilius à ſacrifier ſon goût pour la retraite, au rang que lui offraient les Romains. Il eut ſoin de faire épouſer enſuite à ſon fils, Pompilia fille unique de ce Prince; & lorſque, par la préférence que les Romains donnerent à Tullus, il ſe vit exclus du Trône dont il s'était approché par cette alliance, & qu'il avait ſecrettement brigué, il ſe tua de déſeſpoir. Il avait, comme on voit, donné l'exemple de l'ambition à ſa poſtérité. Serait-il hors de vraiſemblance que ſon petit fils Ancus eût puni dans la ſuite le malheureux objet de cette préférence du Peuple, & qu'il eût cru devoir cette victime aux mânes de ſon ayeul, ou plutôt aux droits qu'il penſait avoir reçus de Pompilia ſa mere? Les fils mêmes de ce Prince ne furent pas exempts de cette ambition : j'ai déjà remarqué qu'ils firent aſſaſſiner Tarquin l'ancien.

Je ſais ce que ces conjectures peuvent laiſſer d'incertitude; mais réunies à d'autres indices remarquables dans le cours de cette hiſtoire, on ne peut diſconvenir qu'elles n'entraînent en quelque ſorte la conviction.

Ancus ſolemnellement élû chercha dans les Auſpices, à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, le conſentement des Dieux. On imagine bien que les préſages furent favorables; les élections fai-

ſaient la meilleure partie du revenu des Augures. L'inclination de ce Prince parut le porter à faire revivre en tout les pieuſes inſtitutions de Numa Sous le regne belliqueux de Tullus, les Romains les avaient négligées, & les prodiges, dont on parla peu de tems avant ſa mort, prouvent que l'intention des Prêtres n'était pas de les laiſſer abolir. Ancus profita de leurs diſpoſitions; peut-être les avait-il fait agir pour décrier le régne de ſon Prédéceſſeur, ou voulut-il ſeulement ſe concilier ce Corps qui n'a pas toujours devant les yeux le but de ſon inſtitution.

Il paraîtrait ſur-tout très-vraiſemblable que, parmi ces Prêtres, il ménageait des complices dont il ne pouvait mieux ſe garantir la fidélité, qu'en donnant au Peuple l'exemple de les reſpecter. Tullus, uniquement occupé de la guerre, avait ſans doute marqué de l'indifférence pour leurs cérémonies : cette réflexion me ſemble jetter un grand jour ſur le genre de ſa mort, ſur les fables dont elle fut l'occaſion, & ſur la conduite que nous allons voir tenir à ſon Succeſſeur.

Après que les Auſpices eurent confirmé ſon élection, il aſſembla le Peuple, & lui fit enviſager, par un diſcours éloquent, la vengeance du Ciel prête à tomber ſur Rome, pour la punir de ſa négligence dans le culte des Dieux. Il

ne manqua pas d'attribuer (& ceci devient pour mon opinion une circonſtance remarquable) la triſte fin de Tulius, au courroux de ces Dieux jaloux du reſpect que l'on doit à leurs Miniſtres. Il peignit enſuite ce Prince comme accablé depuis long-tems du poids d'une vieilleſſe languiſſante qui n'avait pas même épargné ſa raiſon : ce qui vérifiait, diſait-il, la juſte indignation du Ciel à ſon égard. Une peſte qui avait déſolé Rome, ſur la fin de ſon régne, lui fournit encore de nouvelles preuves du tort qu'avaient eu les Romains, & ſur-tout le malheureux Tullus, de s'être écartés des pratiques religieuſes de Numa. Il termina ce diſcours par un pompeux éloge de ces auguſtes cérémonies; il exhorta le Peuple d'avoir pour elles le même reſpect qu'il avait témoigné ſous ce ſage Légiſlateur; il déplora les ſuites funeſtes de la guerre qui avait fait perdre en ſi peu de tems aux Romains le zele de la Religion, & l'amour des loix; enfin qui leur avait inſpiré l'ambition d'étendre leurs frontieres par d'injuſtes conquêtes, au lieu de cultiver l'agriculture, & de ſe borner aux travaux innocens & paiſibles de la vie champêtre : » c'eſt à la paix, continuait-il, à » vous rendre de ſi précieux avantages, & c'eſt » elle auſſi que je veux ramener parmi vous. «

On voit par ce zele affecté, par cette adroite

éloquence, que ce Prince cherchait à flétrir la mémoire de ſon Prédéceſſeur, &, comme je l'ai dit, à s'appuyer de l'autorité de la Religion. Cependant il n'était rien moins que pacifique, & c'eſt ce que prouvera la ſuite de ſon régne. Il n'imita conſtamment Numa, que dans un reſpect ſimulé pour les Prêtres, & dans les embelliſſemens qu'il crut devoir faire à Rome, pendant les intervalles que lui laiſſait la guerre : c'eſt par-là qu'il eſt facile d'expliquer ce que dit Tite-Live ; que ſon naturel tenait à la fois du caractere de Romulus & de Numa.

Les Romains ſe rappellerent les jours tranquilles qu'ils avaient paſſés ſous le ſecond de leurs Rois, & crurent qu'ils les allaient voir renaître par la modération d'Ancus. Pour les confirmer dans cette opinion, il fit aſſembler les Pontifes, reçut de leurs mains les traditions myſtérieuſes que Numa leur avait laiſſées, ou qu'ils avaient tranſcrites d'après lui; les fit graver ſur des tables de chêne, & les expoſa dans la Place publique. Elles y ſubſiſterent juſqu'à ce que le tems les eut preſque entiérement conſumées, & dans Rome, devenue République, le grand Prêtre C. Papirius les fit renouveller. Les colonnes de bronze ou d'airain n'étaient pas encore en uſage pour ces ſortes de monumens.

Par cette conduite, Ancus remit les ſacrifi-

ces en vigueur, & rendit au culte des Dieux cet appareil pompeux qui les fait respecter du Peuple.

Les campagnes se repeuplerent par ses ordres; les armes des soldats furent employées à des instrumens d'agriculture; les honneurs devinrent le prix de l'activité; la négligence fut sévérement punie.

Avant que d'entrer dans le détail des événemens guerriers de la vie de ce Prince, qui fit bientôt revivre les maximes de son prédécesseur; & qui ralluma l'ambition des Romains, on va mettre sous les yeux tout ce qu'il fit pendant la paix. Ces actions, quoique moins brillantes, paraîtront à quiconque pense d'un bien plus grand prix que des victoires : rien n'est petit dans ce que font les Rois pour le bonheur des hommes.

Il augmenta considérablement le circuit de Rome, & renferma le Mont Aventin dans son enceinte. D'épaisses forêts qui le couvraient alors, firent bientôt place à des maisons régulieres & commodes. Le goût fit sous son régne quelques progrès chez les Romains, & les édifices publics prirent une forme plus majestueuse. La vallée connue sous le nom de Myrtia, soit à cause de la quantité de myrtes dont elle était plantée, ou parce qu'elle était consacrée par quelque

Temple au culte de Venus *), fut peuplée par ce Prince d'une foule de Latins qu'il avait vaincus, & tranſportés dans Rome. Cette vallée s'étendait du Mont Aventin au Mont Palatin.

Il fortifia Rome, qui n'était défendue que par un mur d'une médiocre réſiſtance, & dans les endroits où ſa ſituation la rendait le plus expoſée, il fit creuſer un foſſé large & profond qui la mettait à l'abri des ſurpriſes. Cet ouvrage ſi néceſſaire à la tranquillité publique, prit le nom de *Foſſa Quiritium* **), parce que tout le peuple y fut employé. Il bâtit ſur le Mont Janicule, qui par ſon élévation commandait à la ville, une citadelle pour la garantir des irruptions des Etruſques; il l'entoura d'une forte muraille, & pour former une communication entre Rome & cette citadelle, il fit conſtruire ſur le Tibre le Pont Sublicien dans l'endroit où ce fleuve arroſe le pied du Mont Aventin. Ce Pont, qui n'était que de bois, parce qu'un Oracle l'avait preſcrit, & dont toutes les pieces ſe répondaient exactement ſans aucune liaiſon de fer ou de cuivre, ſubſiſta très-longtems. Ce ne fut qu'environ ſix cens ans après,

*) Vénus chez les Romains eut le nom de *Myrtia*.

**) Tit. Live.

que le Questeur Emilius en fit bâtir un de pierre. Il est vrai que c'était un des soins des Pontifes, que de veiller à sa réparation, & comme la crédulité du Peuple avait, en quelque façon, consacré cet édifice, ils s'en acquittaient avec exactitude. L'ancien mot latin *Licio* qui signifie joindre, ou celui de *Sublica*, qui veut dire poutre & pilotis, forment l'Etymologie du nom de *Sublicien.*

Le monument le plus glorieux à la mémoire d'Ancus, & le plus utile aux Romains, fut le fameux Port d'Ostie *). Ce Prince avait étendu les limites de ses Etats jusqu'à l'embouchure du Tibre ; il observa que ce Fleuve, à seize milles environ de distance, se perdait dans la mer de Tyrrhéne, & que le Port qu'il avait dessein de bâtir, était, pour ainsi dire, commencé par la Nature. Jusqu'alors les Romains n'avaient pas profité des facilités que leur donnait pour le commerce le voisinage de la mer. Quoique le Tibre fût navigable pour de gros bateaux, & qu'il pût même porter des Bâtimens marchands depuis la mer jusqu'à Rome, cependant, faute d'un Port commode pour recevoir & pour mettre à l'abri les vaisseaux, la ville ne pou-

---

*) Denys d'Halic.

vait

vait en tirer que de légers avantages. Ancus trouva moyen d'en ménager un d'une aſſez grande étendue pour retirer les plus gros navires qui, de l'embouchure du Fleuve, étaient aiſément conduits juſqu'à Rome, à l'aide des rames, ou des cordages. Si la charge était trop forte, on mouillait l'ancre; alors les bâteaux venaient au ſecours, & recevaient les marchandiſes que ces navires avaient amenées. Sur la rive gauche du Tibre, à l'endroit où la mer y forme une eſpece de coude, il fonda la ville d'Oſtie qui s'eſt conſervée juſqu'à nous. Ce nom d'Oſtie dérive du latin *Oſtium*, qui caractériſe ſa ſituation. Le Port ſemble aujourd'hui bien différent de la deſcription que les Auteurs contemporains nous en ont laiſſée : c'eſt une ſuite du ravage des tems, & des variations mêmes de l'élement, qui parait avoir décru.

Ce ne fut point le ſeul avantage que retirerent les Romains de cet important édifice. Ancus devenu maître des bords de la mer, y fit creuſer des ſalines dont il voulut que le ſel fût diſtribué gratuitement au Peuple. Ces libéralités renouvellées ſous ſes Succeſſeurs, & paſſées depuis en coutume, s'appellaient *Congiaria* *), du

*) On appella de ce nom toutes les diſtributions que les Magiſtrats, les Empereurs, & tous ceux qui briguaient des Dignités, faiſaient au Peuple.

mot *Congius*, meſure en uſage dans l'ancienne R me.

Cette ville conſidérablement agrandie, par les établiſſemens dont j'ai parlé, & le nombre de ſes citoyens multiplié à proportion, il était néceſſaire de rendre la police plus exacte & plus ſévere. Le vol & les aſſaſſinats commençaient à devenir à la fois & plus faciles & plus fréquens; pour réprimer cette licence, Ancus fit bâtir une priſon dans la Place publique, au pied du Mont Tarpéïen. *) Juſqu'alors l'auſtérité des mœurs Romaines avait rendu cet appareil de terreur inutile.

Toutes les victoires de ce Prince tournerent à l'intérêt public. Il enleva aux Véïens la Forêt Moeſia; il conquit, ſur les Sabins & ſur les Latins, différentes Places dont il fortifia ſes Etats. Ces guerres qu'il eut à ſoutenir, & qu'il entreprit ſouvent ſur des cauſes légeres, vont prouver que cette Religion dont il avait

---

*) Autrefois le Mont Saturnius, & depuis le Capitole. On l'avait appellé Tarpéïen du nom de cette malheureuſe fille de Spurius Tarpéïus que les Sabins, ſous le regne de Romulus, avaient ſi mal récompenſée de ſa perfidie. Lors même que le Capitole y fut bâti, un endroit eſcarpé de cette montagne, d'où l'on précipitait les criminels, retint le nom de *Rupes Tarpcia.*

affecté de s'occuper d'abord, ne lui était pas plus sacrée qu'à son prédécesseur : du moins fut-il aussi belliqueux que ce Prince dont il avait décrié la conduite.

Pendant que, pour remplir le premier plan qu'il s'était imposé, il s'appliquait à bâtir des Temples, à donner plus d'étendue à celui de Jupiter Férétrius; qu'il veillait à l'exemple de Numa, aux progrès de l'agriculture, & que par ce début pacifique il captivait les cœurs de Romains, les Latins, qui, par des Traités faits avec Tullus, s'étaient engagés à quelque dépendance envers Rome, crurent que sous un Prince, qui ne paraissait occupé que de faire fleurir la paix & le culte des Dieux, ils pouvaient s'affranchir de toute espece d'obligation. Ils éclaterent même par quelques hostilités, & lorsque le Sénat leur en fit demander raison au nom du Peuple, ils répondirent que depuis la mort de Tullus, ils demeuraient libres de tout engagement. Ils regardaient Ancus conme un Prince indolent dont le régne se consommerait en offrandes & en sacrifices.

Le Roi de Rome, plus avide de guerres que les Latins eux-mêmes, mais ne voulant point paraître sortir tout à coup de son caractere, n'omit aucune des cérémonies que Numa Pompilius avait prescrites, avant que de la

déclarer ; le génie impétueux & guerrier de Tullus les avait ſouvent négligées comme de vaines formalités : Ancus en affecta plus de reſpect pour elles. Il députa chez les Latins le Chef des Féciales *) ; ſur le refus que firent ces Peuples de ſe ſoumettre aux conditions des traités, ce Prince aſſembla le Sénat pour décider des meſures qu'il falloit prendre pour les y réduire. Le plus grand nombre des Sénateurs eut à peine opiné pour la guerre, qu'elle fut regardée comme du conſentement unanime des Romains. Les Féciales retournerent ſur les frontieres des Latins, avec ordre de leur annoncer la déciſion du Peuple, & lancer ſur leurs terres une javeline ** en ſigne d'hoſtilité.

Après cette députation qui, dans l'opinion des Romains, devait leur rendre les Dieux favorables, parce qu'elle décidait la juſtice

---

*) Quelques hiſtoriens penſent que ce Prince lui-même fut l'auteur de la Loi qui déterminait les fonctions des Féciales, & que Numa ne les avait preſcrites que verbalement. Ciceron la rapporte ainſi : *Fœderum pacis, belli induciarum, Féciales Oratores, Judices-ve ſunto; bella diſceptanto.*

**) C'était encore une cérémonie du Miniſtere des Féciales

de la guerre, Ancus Martius ſe mit à la tête d'une Armée nombreuſe, mais formée de milices nouvelles. Il affecta de ne point employer les mêmes troupes qui s'étaient accoutumées à vaincre ſous ſon Prédéceſſeur. Cette excluſion a lieu de ſurprendre, & ſemble ajouter un dégré de force à mes conjectures ſur la conduite de ce Prince envers Tullus. Ce qui peut les confirmer encore, c'eſt qu'à ſon départ de Rome, il confia l'adminiſtration des affaires aux Prêtres & aux Pontifes.

Il porta le ſiege devant Politoire ville du Latium, la trouva ſans défenſe, & s'en rendit maître avant que les Latins euſſent eu le tems de la ſecourir. La vie des Citoyens fut épargnée, & ſuivant la ſage politique de Romulus, il ſe contenta de les tranſporter à Rome. Le peu d'expérience que les Romains avaient alors dans l'art de la guerre, leur fit conſerver mal-à-propos les murs de cette Place, qui leur coûta peu de tems après un nouvel aſſaut. Ce fut depuis la priſe de cette ville que le mont Aventin fut renfermé dans Rome, pour y loger ces nouveaux habitans, & ceux de Tellene & de Ficane, petites villes du pays Latin, dont Ancus s'empara dans la même campagne. La ſuperſtition, qui juſqu'alors avait mis en uſage certaines conſécrations quand

on augmentait le circuit de Rome, n'eut point lieu dans cette occasion. La fin tragique de Remus qui, pour observer l'augure qui devait décider de l'empire entre son frere & lui, avait choisi le mont Aventin, était devenue pour le Peuple une raison de le regarder comme funeste. Les anciens avaient la même opinion des lieux frappés de la foudre.

La campagne suivante ne fut pas moins avantageuse aux armes Romaines. Les Latins eurent du dessous dans différens petits combats, peu décisifs à la vérité, mais quelquefois sanglans. Ancus avait négligé de détruire les murs de Politoire; ils en profiterent pour y jetter une nouvelle garnison. Ce Prince reprit cette ville & la rasa. Ce siege achevé, il ramena ses troupes à Rome.

Les Latins ne furent pas plus heureux dans la suite; mais ils disputerent mieux la victoire. Ils avaient surpris Médulie, tandis que les Romains en réparaient les remparts. Cette place, dont on a déjà parlé dans l'histoire de Tullus, était un objet de jalousie entre les deux Nations; ils s'y fortifierent avec soin, & malgré les efforts des Romains, ils la conserverent près de quatre années; non-seulement ils l'avaient munie d'une forte garnison, & de vivres en abondance, mais ils avaient une armée au pied de

ſes murailles. Il ſe donna pluſieurs combats devant cette ville, ſans que la victoire ſe déclarât pour l'un ou l'autre parti.

La conſtance d'Ancus était épuiſée, mais les Romains ignoraient encore comme on abandonne une entrepriſe. Ce Prince, avec des forces plus nombreuſes, revint camper devant Médulie; battit l'armée qui la couvrait; entra dans la Place en vainqueur, & permit le pillage à ſes troupes. Il ne s'arrêta pas à cette conquête; il tourna ſes armes contre Ficane *) dont trois ans auparavant il s'était déjà rendu maître; mais dont il avait eu l'imprudence d'épargner les murs : les Latins ne manquerent pas de s'y rétablir, & le ſecond ſiege de cette ville coûta plus de peine aux Romains que le premier : ils la reprirent enfin, & la réduiſirent en cendres.

Tant de pertes n'avaient encore pu déſarmer la valeur inquiete & jalouſe de ces peuples; ils remirent ſur pied de nouvelles forces, réſo-

---

*) Cette ville ainſi que celle de Politoire & de Tellene ne nous ſont pas connues, & les hiſtoriens nous laiſſent dans une entiere incertitude ſur leur poſition. Elles étaient voiſines, & probablement ſituées près de l'embouchure du Tibre. Pline en cite deux autres également ignorées aujourd'hui : *Pitulum* & *Scaptia*.

lus de tenter une action décisive. On en vint aux mains de part & d'autre avec une ardeur égale qui ne permit pas à la fortune de se déclarer : la nuit sépara les combattans. Le lendemain l'avantage fut encore disputé, mais le Génie de Rome l'emporta. Les Latins, après une vigoureuse résistance, furent mis en déroute, & repoussés jusques dans leur camp. Affaiblis par cette défaite, ils n'oserent tenter de nouveaux hasards; ils se contenterent de se partager en petits corps, & de faire quelques ravages sur les terres des Romains. Ancus ne leur opposa que de simples détachemens commandés par un étranger, nommé Tarquin, nouvellement arrivé d'Etrurie. L'habileté du Chef lui donna la supériorité dans toutes ces rencontres, & les Latins se virent réduits à demander la paix. Elle leur fut accordée ; Ancus rentra dans Rome avec les honneurs du triomphe ; il y conduisit une foule de prisonniers qu'il avait faits dans le cours de cette guerre ; ils devinrent pour lui de nouveaux Sujets : ce fut par eux que la vallée Myrtia fut peuplée.

Tarquin, cet étranger dont on vient de parler, joua sous le regne de ce Prince, dont il fut le successeur, un rôle trop intéressant pour ne pas le faire connaître ici. Damarate son pere, négociant de Corinthe, pour mettre ses immen-

ſes richeſſes à l'abri des rapines du Tyran Cypſélus, s'était réfugié à Tarquinies *), l'une des plus floriſſantes villes de l'Etrurie. Soit que ſon extraction fût illuſtre, comme le prétendent quelques Auteurs qui le font deſcendre d'Hercule **), ou que dès lors les richeſſes fuſſent l'équivalent des Titres, il épouſa une Etrurienne du premier rang, dont il eut deux fils, Aruns & Lucumon : noms Toſcans que leur donna leur pere pour plaire à la Nation dont ils devenaient Citoyens. Aruns mourut peu de mois après un mariage qui lui promettait le plus brillant avenir. Damarate inconſolable de la perte de ſon

*) Aujourd'hui Tarqueno.

**) On le diſait de cette famille des Bacchiades qui donna des Rois à Corinthe. Le tyran Cypſélus, non content de leur avoir ravi la couronne, voulait encore anéantir tout ce qui pouvait rappeller à ſa patrie le ſouvenir de cette maiſon. Voilà, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, ce qui força Damarate à s'exiler ; mais Tite-Live, en parlant de ce négociant, ne dit pas un mot de ſa généalogie. Quelques flatteurs l'imaginerent ſans doute, lorſque ſon fils Lucumon fut monté ſur le trône, & les Romains ne manquerent pas de l'adopter. Peut-être Damarate lui-même, par la facilité que les gens venus de loin ont à débiter des fables, en fut-il l'inventeur : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que s'il n'était pas du ſang des Rois, ſon fils était digne d'en être.

fils aîné, ne lui ſurvécut que peu de jours. Il laiſſa tous ſes biens à Lucumon, & deshérita, ſans le ſavoir, un fils d'Aruns dont ſa veuve était enceinte. Cet enfant poſthume, malheureux avant que de naître, porta le triſte nom d'Egérius, nom qui déſignait ſa diſgrace.

Lucumon, ſeul héritier de la fortune de ſon pere, ſe vit en état d'aſpirer aux premieres dignités; mais ſa qualité d'étranger, & l'envie toujours active à perſécuter l'opulence, formaient un puiſſant obſtacle à ſon élévation. Tanaquil ſa femme, qui joignait l'ambition de ſon ſexe à la fierté de ſon origine, lui conſeilla de quitter une patrie ingrate, & d'aller briguer à Rome les honneurs que lui refuſait l'Etrurie. Cette ville paroiſſait en effet le sûr aſyle du mérite; on n'y connaiſſait point cet orgueil national qui jette ſur l'étranger du mépris ou des ridicules. La vertu ſuffiſait pour y parvenir, non-ſeulement aux emplois les plus diſtingués, mais au Trône même. Numa Pompilius, & la vénération où ſa mémoire était encore chez les Romains, en étaient à la fois l'exemple & la preuve. Ancus, ſon petit fils par Pompilia ſa mere, devait peut-être à cette vénération la facilité qu'il avait eue à ſe faire aimer du Peuple. Ces réflexions & les conſeils de Tanaquil détermi-

nerent Lucumon à tenter la fortune *) : il partit pour Rome.

Sa femme, ſçavante dans l'art des Augures, de tout tems en uſage dans l'Etrurie, tira, dit-on, d'un événement fort ſingulier les préſages de ſa grandeur future. Au pied du Mont Janicule, un aigle plana quelque tems ſur le char qui les conduiſait, enleva le chapeau de Lucumon, ſe perdit dans les nues, & revint enſuite le lui remettre ſur la tête. La ſuite rapide de proſpérités qui l'éleva par degrés juſqu'au Trône, fut ſans doute l'origine de cette fable. Son adreſſe, ſes libéralités, ſon courage, les ſervices qu'il rendit aux Romains, le ſeconderent mieux que ces prétendus préſages. A peine fut-il admis au nombre des Citoyens, qu'il n'omit rien de tout ce qui pouvait leur

*) Un certain Tagès dont la fable a fait un petit fils de Jupiter, ou qui, ſelon d'autres Auteurs, ſortit tout-à-coup de la terre) expreſſion qui déſigne en termes pompeux l'obſcurité de ſa naiſſance) fut, dit-on, l'inventeur de ce genre de divination. On prétend qu'il la réduiſit en principes dans un livre que les Etruſques avaient conſervé. C'eſt lui dont Ovide parle dans ces vers :

Indigenæ dixere Tagen qui primus Etruſcam
Edocuit gentem caſus aperire futuros.

plaire; il prit le nom de Lucius Tarquinius, auquel, après ſa mort, on ajouta le ſurnom de Priſcus, apparemment pour le diſtinguer de Tarquin le Superbe. Il ne s'occupa que de paraître Romain. Ses manieres nobles & bienfaiſantes, ſon caractere inſinuant, la douceur de ſon commerce lui concilierent bientôt l'affection du Peuple, & firent naître au Roi l'envie de ſe l'attacher.

Pour ne pas bleſſer les yeux des Romains encore pauvres par le faſte de ſes richeſſes, il offrit de les dépoſer au tréſor public pour les beſoins de l'Etat. La valeur chez un Peuple accoutumé à la reſpecter, le ſervit beaucoup plus que ſa politique. Il commandait un corps d'infanterie dans la guerre contre les Latins; il y fit remarquer ſon activité, ſa prudence, ſon courage, & partagea ſouvent avec ſon maître les honneurs de la victoire. Il ne ſe ſignala pas moins dans la ſuite à la tête de la Cavalerie. Ancus crut devoir recompenſer de pareils ſervices par les titres de Patricien & de Sénateur. Lucumon ſe fit admirer au Sénat comme à l'armée; ſes conſeils, ſoit pour les opérations militaires, ſoit pour l'adminiſtration de la République, furent toujours ſuivis.

Le Roi porta la confiance juſqu'à le donner pour Tuteur à ſes fils. Il faut ou que cet étran-

ger eût eu le grand art de dissimuler son ambition, ou que ce Prince eût pensé qu'un homme de fortune, nouvellement établi dans Rome, ne pouvait compter assez sur la faveur du Peuple, pour enlever la Couronne à ses enfans. On verra bientôt comme il y parvint, sans brigues, sans parti, sans violence. Le petit nombre d'Etrusques qui par attachement pour lui, l'avaient suivi dans cette ville, ne contribuerent en rien à son élévation. Si tout y paraît merveilleux, son caractere y donne de la vraisemblance, & me frappe bien davantage que cette prospérité qui ne le quitta jamais. Propre à tous les emplois, il joignait aux talens nécessaires pour les remplir, l'audace, la souplesse, le courage, la prudence, la fermeté; toutes les vertus enfin, qui pouvaient justifier & seconder son ambition : un tel homme eût été déplacé ailleurs que sur le Trône.

Les Fidénates, humiliés sous le regne précédent, gardaient à Rome une haine couverte, qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater. La crainte les retint long-tems; mais lorsqu'ils crurent leurs pertes assez réparées, & qu'ils purent compter sur les secours de leurs Alliés, ils se déterminerent, non pas, à la vérité, à une guerre ouverte; mais à ravager les terres des Romains par de petits détachemens, qui

ſe retiraient avec leur butin ſans attendre l'ennemi.

Ancus réſolut de les punir, & ſans leur envoyer de Féciales, il alla camper près de Fidénes avec une armée levée à la hâte, & fournie de tous les inſtrumens néceſſaires pour un ſiege. Les Fidénates, qui n'imaginaient pas que ce Prince ſi religieux négligerait, avant de leur déclarer la guerre, ces longues cérémonies inſtituées par Numa, ſurpris de cette attaque imprévue, feignirent d'ignorer les ſujets de plaintes que pouvaient avoir les Romains. Ancus voulut bien les en inſtruire, & les fit ſommer de réparer au plutôt les dommages qu'ils avaient faits à ſon Peuple. Cette Nation diſſimulée s'excuſa d'avoir trempé dans les rapines de quelques particuliers, demanda du tems pour en rechercher les Auteurs, & promit de les livrer au Sénat. Ancus reçut ces excuſes; mais les rebelles délivrés de la préſence importune de ſon armée, n'employerent le tems qu'il leur avait accordé, qu'à faire des préparatifs, à ſolliciter des troupes auxiliaires, & à ſe pourvoir de munitions. Ancus informé de leur conduite, jugea qu'il fallait les prévenir, & revint devant leur ville. Il fit conduire des mines ſouterraines depuis ſon camp juſques ſous les murs. Pendant qu'un gros de Romains pénétrait par

cette voie ſous les remparts des Fidénes, ce Prince inventeur de ce genre d'attaque, fit avancer le reſte de ſon armée, comme pour tenter l'aſſaut du côté oppoſé à la mine. Les Fidénates trompés par cette ruſe, réunirent toutes leurs forces pour le défendre; ils ſoutenaient avec vigueur l'effort des aſſiégeans, quand tout-à-coup les ſoldats qui s'étaient gliſſés ſous les murs, ſe frayerent des iſſues dans la ville, en briſerent les portes, & firent paſſage à leurs compagnons.

Ancus, maître de Fidénes, réprima la fureur de ſes troupes, arrêta le carnage, & fit indiquer aux habitans un aſyle où leur vie ſerait en ſûreté. Il ſe contenta de faire frapper de verges le petit nombre des Chefs de la révolte : il permit au reſte des Citoyens de vivre dans leur ville après l'avoir livrée au pillage, & pour les contenir dans le devoir, il y laiſſa une forte Garniſon.

Cet exemple n'effraya pas les Sabins : ils crurent pouvoir à leur tour faire des courſes ſur les terres des Romains. Toutes ces guerres entre de petites Nations voiſines & rivales, n'avaient que des motifs auſſi légers ; l'eſpérance de quelque butin. Des cauſes non moins frivoles ont quelquefois, entre des Nations plus puiſſantes, allumé des haines que des ſiecles n'ont pas vu finir.

Depuis la mort de Tullus, les Sabins s'étaient crus dispensés des Traités faits avec les Romains, & les avaient inquiétés par des hostilités sourdes & réitérées sur leurs frontieres; Ancus saisit avec avidité cette occasion de signaler son courage. Informé par des espions & des transfuges du moment où l'ardeur du pillage entraînait les Sabins dans leurs courses ordinaires, il s'avança vers leur camp à la tête de l'Infanterie, le trouva presque sans défense, & s'en empara sans obstacle; tandis que par ses ordres ce Lucumon (que nous nommerons Tarquin dans la suite) à la tête de la Cavalerie, fondait avec impétuosité sur le gros de l'armée Sabine, dispersée dans les campagnes.

Surpris de cette attaque imprévue, les Sabins ne pensent qu'à se réfugier sous leurs tentes; ils jettent le butin dont ils étaient chargés, pour être plus libres dans leur fuite; mais lorsqu'ils les virent occupées par les Romains, ils coururent en désordre vers les montagnes & les forêts voisines. La Cavalerie les y poursuivit avec tant de vigueur, qu'il n'en échappa qu'un petit nombre.

Les Sabins découragés par cette défaite envoyerent à Rome des Députés chargés de demander la paix. Ils l'obtinrent à des conditions plus douces qu'ils n'avaient lieu de l'attendre: cette

cette modération des Romains avait pour cause, sans doute, les alarmes continuelles que leur donnait le caractere inquiet & belliqueux des Latins. Il fallait accorder à propos la paix à un Peuple, pour se défendre plus facilement des entreprises d'un autre.

Le germe de cette ambition qui rendit Rome la maîtresse de l'Italie, & dans la suite la Capitale du Monde, était déjà dans le cœur de ses premiers habitans; mais il ne se développa que par dégrés, & selon les circonstances. C'était beaucoup pour les faibles commencemens de cette Nation courageuse, que de reculer insensiblement ses limites; d'humilier ses ennemis, sans montrer cependant le dessein de les asservir (ce qui les eût tous réunis contre elle;) de les diviser par sa politique; de les affaiblir par ses victoires; enfin de préparer les fers dont sa postérité devait les charger un jour. On a déjà vu des peres *) sacrifier, sans regret, leurs enfans à cette fierté nationale, qui ne pouvait souffrir ni de maîtres, ni de rivaux. A quoi ne devait-on pas s'attendre d'un Peuple où se trouvaient de pareils Citoyens? Dès le tems même de Numa, ces nouveaux Romains

*) P. Horace.

préférerent de ſe choiſir un maître parmi les Sabins, à la honte d'en recevoir un de leur propre Nation de la main de ces étrangers. Cette fierté déguiſée depuis ſous le nom d'amour de la patrie, donna l'eſſor à ces ames vigoureuſes, à ces ſentimens fermes & ſublimes, à cette foule d'actions héroïques, auxquelles notre admiration paie encore un tribut involontaire qui peut-être nous humilie. En effet notre molleſſe nous porterait à regarder la plupart de ces actions ſi généreuſes, & ſi communes chez les Romains, comme au-deſſus de la nature : l'auſtérité rigide des mœurs de Crotone devait paraître incroyable à Sybaris.

Les Véïens, malheureux ſous les regnes précédens, ſe crurent en état de relever leur fortune. A l'exemple des Sabins, ils infeſterent le territoire de Rome de meurtres & de rapines. Ancus, qu'un repos de quatre années n'avait point amolli, connaiſſant l'audace guerriere de la Nation qu'il avait à combattre, exigea des ſecours de ſes Alliés, & ſuivi de ces mêmes troupes qu'il avait accoutumées à vaincre, fit d'abord expier aux ennemis, par le ravage & la déſolation qu'il porta ſur leurs terres, les maux qu'ils avaient faits aux Romains. Devenus plus ardens par ces pertes, les Véïens paſſent le Tibre avec une armée nombreuſe, &

vont camper près de Fidenes. Ancus plus fort de Cavalerie, vole à leur rencontre, leur ferme les passages, les attire en plaine, les met en fuite après un combat opiniâtre, & s'empare de leur camp. Cette victoire lui valut, à son retour à Rome, les honneurs d'un nouveau triomphe.

Les Véïens, plus affaiblis que découragés par cette disgrace, reparurent l'année suivante en campagne, & présumerent assez de la fortune, pour sommer les Romains de leur rendre toutes les Places que Romulus avait usurpées sur leur Nation. Ancus les attaqua près des Salines; la victoire fut plus disputée, coûta plus de sang que la premiere fois; mais elle se déclara pour lui. Elle affermit les Romains dans leurs anciennes possessions, & les Véïens furent obligés d'acheter la paix à des conditions onéreuses. Ce fut après cette journée où Tarquin n'avait pas moins montré d'habileté que de courage, qu'il fut admis par l'ordre d'Ancus, au rang de Patricien & de Sénateur. Ce Prince ne prévoyait pas qu'un jour cette récompense dût conduire cet étranger au Trône.

Les Volsques furent à leur tour accusés d'avoir commis des hostilités sur les terres de Rome. On leur déclara la guerre, moins pour exiger de prétendues satisfactions, que pour

l'avantage dont pouvaient être aux Romains de nouvelles conquêtes. Ancus porta le Siege devant Vélitres *) leur Capitale, & maître de tous les dehors, il était près de la réduire, lorsque les Assiégés surpris de l'ordre, & de la rapidité que ce Prince mettait dans ses attaques, lui députerent leurs principaux Vieillards en habit de supplians, pour le prier de suspendre sa vengeance. Ils lui promirent de réparer tous les dommages qu'ils avaient pu causer à Rome, & de livrer les coupables à sa justice. Ancus désarmé par ce spectacle, donna aux Romains un exemple qui devint une regle à leur postérité (celui de pardonner aux Nations soumises.) Cette victoire sur son ambition lui coûta peut-être beaucoup; mais enfin il la remporta. Il fit une Treve avec les Volsques, & comme ils furent fideles à leurs promesses, Rome les reçut au nombre de ses Alliés.

Les Romains ne jouirent pas long-tems de cet intervalle de repos. Une contrée de Sabins où leurs Armes n'avaient pas encore pénétré, n'eut, pour leur déclarer la guerre, d'autre prétexte que la jalousie. Ces Peuples belliqueux & sauvages, informés par les bruits publics

---

*) Aujourd'hui Véletri.

de la prospérité de ce nouvel Empire, purent à peine se fier aux rapports de la renommée, & résolurent d'en interrompre la suite. Ils commencerent, comme toutes les autres Nations voisines, par de petites irruptions sur les terres de la République *). Attirés par le butin, & par la facilité qu'ils eurent à faire un grand nombre de Prisonniers, bientôt ils ne se bornerent plus à ces légeres insultes ; mais avec une puissante Armée, ils ravagerent tous les environs de Rome.

Ancus ne différa sa vengeance qu'autant de tems qu'il en fallait pour assembler ses Troupes. La bataille fut longue, douteuse, & san-

*) Qu'on ne s'étonne pas de trouver ici, non plus que dans quelques autres passages de cette Histoire, le terme de *République* avant l'expulsion de Tarquin. Rome ne fut jamais une pure Monarchie que sous le regne des Empereurs. Il est vrai que Tarquin changea par usurpation la forme du Gouvernement; mais il en fut puni. Les guerres ne se déclaraient qu'au nom du peuple Romain ; la paix ne se faisait que de son aveu ; c'est lui qui se donnait des maîtres : Romulus lui-même s'était soumis à l'élection, & quoiqu'il eût fait dans la suite quelques pas vers le despotisme, le Sénat, par sa constitution, jouissait d'une grande autorité. Il ne faut pas confondre les idées; le nom de Roi ne signifie pas la même chose chez toutes les Nations : à Rome ce n'était gueres qu'un Général.

glante, quoique les Romains eussent l'avantage du lieu. La valeur était égale de part & d'autre ; mais enfin la victoire se déclara pour eux. Les Sabins enfoncés prennent en tumulte le chemin de leur Camp ; l'ennemi les y poursuit & s'en empare. Une troupe de Soldats, armés à la légere, les inquiéta jusqu'à la nuit pendant leur fuite. Le carnage fut terrible, aussi les Romains n'avaient pas encore trouvé d'ennemis plus dignes de leur courage. Ils ne dûrent l'honneur de cette journée qu'à la constance, & à la supériorité que leur avait donné sur ce Peuple l'expérience de leur Roi dans l'art de la guerre. Cette victoire leur valut un riche butin, & un grand nombre de leurs Prisonniers qu'ils retrouverent dans le Camp des Sabins. Cette foule de prospérités, jamais démenties par un seul revers, paraîtrait incroyable dans tout autre peuple que les Romains. On serait tenté de penser que leurs Historiens les auraient flattés, si la rapidité avec laquelle cette Nation fortunée subjugua non-seulement ses rivales, mais le Monde, ne déposait pour leur sincérité.

On voit que Rome avait acquis déja, sous le regne d'Ancus, une certaine expérience dans la guerre. Ce Prince avait des connais-

ſances pour ſon tems. A la préſence d'eſprit de Tullus, il joignait plus de précautions dans un jour de combat. Dans l'art militaire, comme dans les autres, les progrès ne ſe font qu'avec lenteur : il faut long-tems acheter l'expérience par des fautes.

Les dernieres années de la vie d'Ancus furent aſſez paiſibles, & ce fut probablement alors qu'il entreprit la plupart des monumens dont on a parlé. Lorſqu'il enferma le mont Janicule dans des murs, & qu'il en fit la Citadelle de Rome, il n'eut pas d'égard aux conventions que Romulus avait faites avec les Etruſques, & qui fixaient le Tibre pour limite des deux Etats. Ce Mont était ſitué au delà du Fleuve; mais Ancus penſa que l'utilité publique & la ſûreté commune autoriſaient cette légere uſurpation. Ce Prince en donna pour raiſon aux Etruſques les courſes fréquentes qu'ils faiſaient ſur le bord du Tibre, & qui troublaient la navigation & le commerce de ſes Sujets. En effet quelques marchands avaient été pillés, ou du moins Ancus crut devoir s'en plaindre.

Par quelque voie qu'il eût monté ſur le Trône, il prouva qu'il en était digne. Il ne fut effacé par aucun de ſes prédéceſſeurs ; & ſi l'on ne doit compter, des actions d'un Roi,

que celles qui tournent au bien de ſes Sujets, on en a fait remarquer un aſſez grand nombre dans le cours de ſon hiſtoire. Il mourut après vingt-quatre ans de regne, & je ne trouve que Plutarque qui lui attribue une mort violente. Peut-être a-t-il voulu déſigner, par cette expreſſion, une mort prématurée : en effet il n'avait gueres que ſoixante ans, âge où la carriere naturelle de l'homme ne touche pas encore à ſes limites. Ce n'eſt pas cependant ce que les termes de Plutarque *) ſemblent préſenter; mais ſon autorité, quoique d'un grand poids, cede à celles de Tite-Live & de Denys d'Halicarnaſſe réunies.

Il laiſſa deux fils, l'un au berceau, l'autre dans l'âge de puberté ſous la tutelle de Tarquin. Les fruits du crime que l'ambition lui fit commettre, ne s'étendirent pas à ſa poſtérité. C'eſt en vain que par les mêmes voies elle tenta de remonter ſur le Trône; les circonſtances avaient changé. Tel Uſurpateur a réuſſi dans des conjonctures, qui, dans d'autres, eût péri ſur un échafaud. Les hommes, ceux mêmes que l'on eſt convenu d'appeller grands, feraient

*) Selon cet Auteur, de tous les Succeſſeurs de Numa, Tarquin le Superbe ſeul mourut d'une mort naturelle.

la plupart bien humiliés, ſi l'on découvrait toutes les combinaiſons du hazard qui leur ont fait jouer un rôle important. Je ne connais que certaines vertus, & l'humanité la premiere de toutes, dont un Prince puiſſe tirer un véritable éloge.



HISTOIRE

DE

LUCIUS TARQUINIUS PRISCUS.

TOus les vœux du Peuple ſe réunirent ſur Tarquin, ſi l'on en croit Denys d'Halicarnaſſe. Sous le regne même d'Ancus, on s'était accoutumé à le regarder comme le premier homme qui fût parmi les Romains. Tite-Live, ſans lui conteſter cette conſidération publique, raconte la choſe différemment. Selon lui, Tarquin, dominé par l'ambition, craignit que les fils d'Ancus, dont l'un touchait à l'âge de puberté, ne devinſſent pour lui de dangereux concurrens au Trône. Il preſſa le jour de l'élection, & après avoir écarté ces jeunes Princes ſous prétexte d'une partie de chaſſe, il demanda lui-même ouvertement la Royauté dans un diſcours adreſſé à l'aſſemblée du Peuple. Il y fit valoir ſes ſervices; ſon attachement pour Rome, dont il avait fait ſa patrie par choix, en y tranſportant ſa famille & ſes biens; ſon zele pour les intérêts de l'Etat dans les différens emplois dont ſon maî-

tre l'avait honoré ; le bonheur qu'il avait eu de se former à la discipline militaire sous ce grand homme, & d'apprendre de lui l'art de vaincre les ennemis de la République. Ce discours, qui ne contenait que des vérités encore toutes récentes, lui gagna les suffrages du Peuple, & si ce premier exemple d'une ambition qui briguait les dignités pour elle-même, put éclairer les Romains sur les motifs qui l'avaient animé jusqu'alors, ils jugerent avec raison que le desir de commander était une vertu de plus dans un homme du caractere de Tarquin.

On ne s'arrêtera pas long-tems sur le détail de ces petites guerres qui, en rendant l'usage des armes familier aux Romains, les préparaient par dégrés à de grandes conquêtes. On a pu prendre dans l'histoire de Tullus & d'Ancus, une idée de ces ligues toujours renaissantes entre des voisins inquiets & jaloux de ces commencemens de la prospérité Romaine. Ce tableau, trop peu varié pour être intéressant, n'offrirait encore ici que les mêmes objets ; des combats quelquefois sanglans, jamais décisifs par la modération des vainqueurs, & souvent renouvellés par l'opiniâtreté des vaincus. Mais on ne peut se lasser d'étudier, dans les premiers événemens de ces tems reculés, les mêmes principes qui conduisirent les Romains

à ce haut dégré de puiſſance où ils parvinrent dans la ſuite, & qui ne firent que ſe développer, pour ainſi dire, avec plus d'étendue : cette conſtance infatigable qui leur aſſujettit les dangers ; ce deſir de dominer, tempéré par un eſprit de clémence qui rend les bienfaiteurs des Peuples ſoumis ; qui en faiſant aimer leur joug, leur donne pour Alliés, ou pour Concitoyens, ces mêmes voiſins dont la jalouſie avait conſpiré leur ruine ; cette fermeté inébranlable dans les revers, fermeté qui devient leur reſſource lorſque toutes les autres ſemblent épuiſées pour eux ; en un mot, tout le germe de cette politique admirée depuis tant de ſiecles, ſe trouve ici dans Rome au berceau. Le Génie qui veille à ſa conſervation ne lui permet pas d'abord d'étendre ſes conquêtes. Des progrès trop rapides ne laiſſant plus d'ennemis autour d'elle pour l'aguerrir, l'auraient élevée tout à coup à un certain dégré de grandeur qui n'eût été pour elle qu'un état de médiocrité : des intervalles de repos auraient énervé le principe qui devait la porter ſur le trône du Monde.

Les Latins furent les premiers qui jugerent que la mort d'Ancus était une occaſion favorable pour ſe diſpenſer d'accomplir des Traités que la néceſſité leur avait arrachés. L'eſpérance d'une meilleure fortune ſéduiſait tour à tour

ces voiſins tant de fois humiliés. Ils prirent les armes. Tarquin, ſans les attendre, ſe rend maître de pluſieurs de leurs Places; de Collatie entr'autres, dont il donne le Gouvernement à cet Aruns, fils de ſon frere, à qui le malheur de ſa naiſſance avait fait donner le ſurnom d'Egérius.

Après pluſieurs batailles dont l'avantage était toujours reſté aux Romains, les Latins affaiblis par leurs pertes, découragés, & voyant Tarquin ſe diſpoſer à la conquête de leurs villes, ont enfin recours à la modération du vainqueur; ce Prince ſe contente de leur ſoumiſſion, les condamne à de ſimples dédommagemens des ravages qu'ils avaient pû faire ſur les terres des Romains, & ſans rien changer à leurs Loix, les reçoit dans ſon alliance. Ainſi ſe termina une guerre de vingt années; Tarquin, à ſon retour dans Rome, fut honoré du triomphe.

L'année ſuivante ce Prince marcha contre les Sabins. Un combat, où la victoire fut indéciſe, termina cette campagne. Les Sabins, ſoutenus des Etruſques, parurent les premiers au retour du printems. Ils allerent ſe poſter près de Fidenes au confluent du Tibre & du Téveron. Ils y formerent deux camps ſur une même ligne, ſéparés par le canal commun aux

deux fleuves, ſur lequel ils jetterent un Pont de bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre. Cette diſpoſition fournit à Tarquin l'idée d'un ſtratagême qui les perdit.

» *) Il jetta ſur le Téveron quantité de petits » bateaux chargés de bois ſec, & d'autres ma- » tieres combuſtibles arroſées de reſine & de » ſoufre; il y fit mettre le feu & les lâcha dans » le courant. Ces brulots pouſſés par un vent » favorable & portés au pont de bois qui ſé- » parait les deux Camps, y cauſerent un grand » embraſement. Les Sabins y accourent pour » arrêter les progrès de l'incendie. Tarquin » cependant qui marchait en ordre de bataille, » arrive à la petite pointe du jour à l'un des » deux camps : il n'y trouve qu'une faible dé- » fenſe, parce que la plus grande partie des » ennemis était occupée à éteindre le feu; ce » qui fit qu'il n'eut pas de peine à s'en empa- » rer. Le ſecond camp des Sabins, poſté à l'au- » tre côté du fleuve, fut en même-tems atta- » qué par un autre Corps de l'armée Romai- » ne, qui, dès le commencement de la nuit, » avait paſſé le confluent à la faveur des téne- » bres, & n'attendait que l'embraſement du

---

*) Denys d'Halicarnaſſe. Je me ſers de la Traduction du Jéſuite Le Jay.

» Pont pour charger les ennemis. Cette entre-
» prise réussit aussi heureusement que la pre-
» miere. Les Romains firent main basse sur une
» partie de ceux qui se trouverent dans le camp.
» Le reste, ou se noya dans le fleuve en vou-
» lant échapper à l'ennemi, ou fut consumé
» par le feu, en tâchant de préserver le pont.
» Tarquin, maître des deux Camps, partagea les
» dépouilles entre les soldats. Pour les prison-
» niers qu'il fit, tant sur les Sabins que sur
» les Etrusques, il les fit conduire à Rome &
» tenir sous bonne garde. «

Les Sabins consternés, implorerent, par des Députés, la clémence de Tarquin, & en obtinrent une treve de six ans.

Les Etrusques, indignés de ce nouvel affront, crurent pouvoir se flatter de le réparer. Douze de leurs villes armerent à la fois contre les Romains. Ils passent le Tibre, s'emparent de Fidenes par surprise à la faveur d'une sédition qu'ils excitent dans cette ville, y font un grand nombre de prisonniers, & s'y fortifient. Tarquin se venge d'abord sur les Véiens, l'une des Nations la plus puissante de l'Etrurie, ravage leurs terres, & porte ensuite le siege devant Fidenes. Après une résistance que le désespoir des Etrusques rendit très-opiniâtre, & qui coûta bien du sang aux Romains, Fidenes est prise

d'aſſaut, la garniſon miſe aux fers, & les Chefs de la rébellion punis de mort ou d'exil. Plus irrités qu'abbatus par ces nouvelles pertes, les Etruſques prennent encore la réſolution de tenter une derniere bataille. Tarquin les met en déroute, obtient à Rome les honneurs d'un nouveau triomphe, & reçoit les Etruſques découragés, dans ſon alliance, aux mêmes conditions que les Latins. Ces Peuples, pour gage de leur ſoumiſſion volontaire, lui firent préſenter par leurs Députés une Couronne & un Sceptre d'or, un ſiege d'yvoire, & douze haches entourées de faiſceaux, comme les ſymboles de l'autorité qu'ils lui confiaient ſur leurs villes.

La treve de ſix ans, accordée aux Sabins, était expirée; quelques-uns de leurs Chefs avaient propoſé de favoriſer les Etruſques : Tarquin, pour les punir, déclare la guerre à leur Nation. Après pluſieurs combats d'un avantage aſſez égal entre les deux partis, une bataille, ſanglante & déciſive pour les Romains, jette le découragement parmi les Sabins, & les oblige d'implorer les mêmes conditions que les Nations voiſines. Tarquin, charmé que cette ſoumiſſion lui épargne les dangers d'une conquête, reçoit leurs Députés avec bonté, leur accorde ſon alliance, & par ſurcroit de modération, leur renvoie leurs priſonniers, ſans exiger de

rançon.

rançon. Ce Prince porta cette vertu plus loin encore que ſon Prédéceſſeur. La maxime de ne point déſeſpérer les Nations ſoumiſes, devint, comme on l'a déjà obſervé, un des principaux fondemens de la grandeur Romaine.

Le Gouvernement politique de ce Prince ne juſtifia pas moins le choix des Romains, que tant de victoires remportées tour à tour ſur leurs ennemis. Pour ſe concilier de plus en plus l'affection du Peuple, il tira des familles Plébéïennes cent nouveaux Sénateurs dont il augmenta l'ordre des Patriciens. Ils furent nommés Sénateurs du ſecond rang *), quoiqu'ils euſſent les mêmes prérogatives que ceux de l'ancienne création. C'était multiplier les appuis de l'Etat.

Il crut devoir augmenter auſſi le nombre de Veſtales en le portant juſqu'à ſix, & ce nombre demeura fixe tant que ſubſiſta la République.

Il ne trouva pas les mêmes facilités à l'augmentation qu'il voulut faire de trois nouvelles Centuries de Cavaliers, aux trois anciennes établies par Romulus. On ne concoit pas trop par quel motif un Augure, nommé Accius Né-

*) *Patres minorum gentium.*

vius, imagina de s'oppoſer, de la part des Dieux, à ce projet de ſon maître. Ce fut le premier exemple, parmi les Romains, d'une oppoſition entre les Miniſtres de la Religion, & le Souverain. Tarquin, ſurpris de la réſiſtance de cet Augure, voulut, par une queſtion captieuſe, convaincre le prétendu Prophete d'impoſture, & décrier ſon art dans l'eſprit du Peuple. L'entrepriſe était délicate. On ſçait combien la ſuperſtition a ſouvent fait expier aux Princes le dangereux honneur de protéger ſes Miniſtres. Tarquin lui ordonna donc d'aller conſulter ſes auſpices pour ſçavoir ſi un projet, dont il était actuellement occupé, pouvait s'exécuter. L'Augure obéit, & aſſura ce Prince que les auſpices étaient favorables. » Hé bien! je ſongeais, » lui dit alors Tarquin en ſouriant, à couper » ce caillou avec le raſoir que j'ai dans la main.« On prétend que Névius, ſans ſe déconcerter, prit le raſoir des mains du Prince, & au grand étonnement du Peuple, diviſa le caillou avec la plus grande facilité. Ainſi l'épreuve du Prince tourna au profit de la ſuperſtition. Ce prodige fut conſtaté par une ſtatue d'airain que Tarquin fit élever à l'Augure dans la Place publique, & qui ſubſiſtait encore du tems d'Auguſte. On ajoute que le raſoir & le caillou furent auſſi dépoſés près de ce monument, ſous

un Autel ſouterrain que les Romains nommaient Puteal. Malgré ces monumens, qui faiſaient dire au frere de Cicéron qu'il fallait brûler toutes les Annales, rejetter toutes les Traditions hiſtoriques, pour révoquer un pareil fait en doute; on ne ſent pas moins ce que l'on doit croire de la vérité de ce prodige.

On pourrait penſer que Tarquin, ſe repentant peut-être du projet dangereux qu'il avait eu de décrier l'Augure, & craignant d'armer le fanatiſme contre lui, avait concerté avec Névius de publier cette hiſtoire, & par-là de lui donner un nouveau crédit dans l'eſprit du Peuple, & que l'inſolent Augure, charmé d'avoir humilié ſon Prince, ſaiſit avec avidité cette occaſion d'en impoſer à la crédulité des Romains. Mais je ne puis diſſimuler que tous les Hiſtoriens atteſtent que le prodige ſe paſſa en préſence du Peuple. Ce pourrait bien être là une de ces circonſtances que l'on ajoute dans l'éloignement à ces ſortes d'événemens ſurnaturels, pour les fortifier de plus en plus contre les doutes. Quelques Peres de l'Egliſe, plus frappés que Cicéron, de toutes les preuves dont ce miracle paraît appuyé, l'ont attribué au Démon.

Sans vouloir prendre de parti là-deſſus, on ſe contentera ſeulement d'obſerver que cet Au-

guré, que la Religion avait enhardi à résister en face à son maître, disparut quelque tems après malgré son prodige; ce qui forma l'objet d'une accusation que les fils d'Ancus intenterent à Tarquin.

Ce Prince embellit Rome de plusieurs édifices, dont la magnificence causait encore de l'admiration plus de cinq siecles après lui. Les murs de la ville, grossiérement bâtis jusqu'alors, formerent une enceinte de grandes & de belles pierres dans toutes les regles de l'art.

Il fit élever le Cirque, édifice qui devint dans la suite un des plus superbes monumens de la grandeur Romaine. Il le divisa en trente parties pour répondre au nombre égal de Curies qui composaient le Peuple. Les Spectateurs, auparavant debout sur de mauvais amphithéâtres construits à la hâte, purent assister commodément aux représentations des jeux publics, assis & à couvert.

Il creusa des aqueducs pour distribuer des eaux dans Rome avec abondance; mais de tant d'ouvrages, les seuls égouts donnaient, au rapport de Denys d'Halicarnasse, une idée de magnificence que l'éloignement de ces tems rendrait à peine vraisemblable. On en peut juger par ce trait qu'il ajoute. Les conduits de ces égouts ayant été négligés dans la suite au point

que les eaux ne s'écoulaient plus, il en coûta mille talens, c'eſt-à-dire, environ trois millions de livres de notre monnaye, pour les réparer. Tarquin prépara auſſi les fondemens du Capitole dans le deſſein de bâtir un Temple à Jupiter, à Junon & à Minerve. La Colline *) deſtinée à ce Temple, n'offrait nulle part, à cauſe de ſa hauteur & de es inégalités, un eſpace de terrein uni aſſez vaſte pour ſon emplacement. Ce Prince fit conſtruire à l'entonr de fortes murailles, qui s'élévant juſqu'à ſon ſommet, ſervaient d'appui à une terraſſe immenſe propre à ſoutenir ce grand édifice.

La Religion eut encore part dans le choix que l'on fit de cette Place pour y bâtir le Temple. Les Augures prétendirent du moins qu'il fallait conſulter les Dieux qui pouvaient avoir des Autels ſur cette Colline, pour ſçavoir d'eux s'ils conſentaient à être tranſportés ailleurs. Tous ces Dieux interrogés voulurent bien céder la place à Jupiter, à l'exception du Dieu Terme & de la Déeſſe de la Jeuneſſe, qui furent inflexibles aux vœux des Augures. Ils en tirerent le préſage que les bornes de l'Empire ſubſiſteraient à jamais, & que la vigueur de Rome

---

*) Le Mont Saturnius alors le Mon Tarpéïen.

se maintiendrait contre toutes les révolutions des tems.

On prétend qu'une tête d'homme trouvée depuis, lorsque l'on creusait les fondemens de cet édifice, donna lieu aux Augures de confirmer cet Oracle, en annonçant que ce lieu là-même devait être un jour la Capitale de l'Italie.

De pareilles Traditions qui naissent avec un Peuple, en imprimant de certains préjugés dans les esprits, peuvent contribuer plus qu'on ne pense, soit à la grandeur, soit à la décadence d'un Empire ; & par l'événement heureux ou malheureux, deviennent quelquefois de véritables Prophéties.

Cette gloire future de Rome, annoncée par tant de présages, était en effet bien capable d'entretenir, dans le cœur des Romains, cette fierté nationale, ce desir de dominer toujours croissant par les succès, jamais affaibli par les revers, cette confiance inébranlable au milieu des plus grands dangers : rien n'était plus propre, dis-je, à intéresser l'amour propre de chaque Citoyen à la conservation d'une Patrie à qui les Dieux promettaient tant de merveilles.

L'idée que la Religion avait consacrée chez les Juifs, qu'un maître du Monde devait naître d'une de leurs femmes, fut une Loi qui ordon-

nait à cette Nation de peupler, qui la rendit florissante, & qui la répand encore aujourd'hui dans tout l'Univers. Les Péruviens au contraire (si l'on peut établir quelque comparaison entre les destins du Peuple Juif & ceux des autres Peuples) furent la victime d'une tradition malheureuse qui leur annonçait la chûte de leur Empire, & qui s'était perpétuée chez eux jusqu'à l'arrivée des Espagnols. La sagesse des Législateurs consiste sur-tout dans le choix des préjugés qu'ils sçavent inspirer aux Nations.

Les fils d'Ancus, jaloux de la grandeur de Tarquin qui effaçait la mémoire de leur pere, & qui les éloignait du Trône qu'ils regardaient comme leur héritage, conspirerent contre ce Prince, & tenterent d'abord de le décrier dans l'esprit du Peuple.

On a dit que l'Augure Névius avait disparu. Soit que Tarquin se fût vengé, soit que les fils d'Ancus eussent eux-mêmes sacrifié cet Augure pour établir un bruit injurieux à la réputation de ce Prince, ils l'accuserent hautement d'avoir fait périr le seul homme qui pouvait s'opposer aux nouveautés qu'il voulait introduire dans Rome. La vénération que le fanatisme avait conservée pour Névius, donna bientôt un parti puissant à ces factieux; ils publiaient que Tarquin, par ce meurtre d'une

perſonne ſacrée, s'était rendu indigne de tout ménagement, & qu'il déshonorait déſormais un Trône qui ne pouvait être à la fois le refuge du crime, & le Tribunal de la Juſtice. Mais la plus ſaine partie du Peuple, témoin de ce que ce Prince avait fait pour le bien public, voyant d'ailleurs que l'on n'alléguait contre lui que des ſoupçons deſtitués de toutes preuves, prévalut ſur cette multitude, & les fils d'Ancus ne remporterent que la honte d'avoir tenté ſans fruit une entrepriſe qui mettait à découvert leur ambition & leur jalouſie.

Un des motifs qui les avait le plus excités contre Tarquin, c'était la faveur dont jouiſſait auprès de ce Prince Servius Tullius qui le remplaça ſur le Trône, & qu'il eſt à propos de faire connaître.

Il était de Corniculum, l'une des villes des Latins dont Tarquin s'empara pendant la guerre qu'il eut avec ces Peuples. Son pere mourut les armes à la main pour la défenſe de ſa patrie. Sa mere Ocriſie était alors enceinte, & tomba en partage à Tarquin qui la donna pour eſclave à ſa femme. Ocriſie accoucha d'un fils qu'elle nomma Tullius du nom de ſes peres, avec le ſurnom de Servius, pour marquer l'état de ſervitude dans lequel il était né.

D'autres lui donnent une origine plus mer-

veilleuſe. L'hiſtoire des prodiges tient à celle des faibleſſes de l'eſprit humain ; & c'eſt dans ce but philoſophique, que l'on ſe permet de raconter tous ceux qui ſe préſentent. On ne peut trop démontrer combien de tous les tems l'abſurdité a eu d'empire ſur la crédulité des hommes. Voici ce que ces Hiſtoriens ont rapporté. Sur l'Autel du Palais, lorſque, ſelon la coutume des Romains d'offrir aux Dieux les prémices de leurs repas, Ocriſie venait de jetter dans le feu les gâteaux ſacrés ; elle vit ſortir du milieu des flammes ces attributs dont une ſuperſtition ſcandaleuſe orna la ſtatue du Dieu des Jardins. Surpriſe de cette viſion, elle courut en faire part au Roi, & à la Reine. La Reine, ſçavante dans l'art des Augures, décida qu'un Dieu avait jetté ſes regards ſur ſon eſclave, & que de ſon commerce avec elle il en naîtrait un homme d'un mérite extraordinaire. On enferma donc Ocriſie dans le lieu où ce phénomene avait paru. Là elle conçut de Vulcain, & au bout du terme ordinaire elle donna le jour à Tullius.

Ceux qui racontent ſa naiſſance d'une maniere plus naturelle, mêlent encore du prodige dans ſon hiſtoire, en diſant qu'un jour cet enfant s'étant endormi, on vit tout-à-coup une flamme voltiger autour de ſa tête, qui ne

cessa que lorsque sa mere l'eut éveillé. Tanaquil, présente à cette merveille, en conclut, ajoutent les mêmes Auteurs, que cet enfant serait un jour la lumiere & le soutien de sa maison, & dès ce moment elle le fit élever comme son propre fils, & mit sa mere en liberté.

Quoiqu'il en soit, Tullius répondit parfaitement aux soins que l'on prit de son éducation, & il jouit à peu-près, sous le regne de Tarquin, de la même considération, dont Tarquin lui-même avait joui sous celui d'Ancus. Comme lui, il signala son courage dans toutes les guerres des Romains, & lorsque, pour prix de ses services, il fut admis dans l'ordre des Patriciens, il ne se distingua pas moins au Conseil qu'à l'armée. Tarquin se reposait sur lui du poids des affaires, & sa prudence & sa valeur le faisaient déjà regarder comme le seul homme digne de l'Empire. Tarquin l'approcha du Trône en lui donnant sa fille. Ce Prince n'avait pour héritiers que deux petits-fils encore au berceau; il jugea qu'il ne pouvait confier leur enfance en de meilleures mains que celles de Tullius. Tanaquil ne comptait pas moins sur sa vertu, ni l'un ni l'autre ne se tromperent dans leurs espérances. Si Tarquin avait surpassé ses Prédé-

ceſſeurs, Tullius devint le modele des Rois.

Les fils d'Ancus voyaient, en frémiſſant, ce nouvel obſtacle que la fortune oppoſait à leur ambition. Tarquin, par reconnaiſſance pour les obligations qu'il avait à leur pere, avait eu l'indulgence de leur pardonner; il oublia que, de tous les vices, l'envie eſt le ſeul que la clémence ne déſarme jamais.

En effet ces ſéditieux conſpirerent de nouveau contre ce Prince. Un jour ils firent déguiſer, ſous des habits de payſans, deux de leurs complices. Ils les armerent de coignées, & les envoyerent au Palais, après les avoir inſtruits de ce qu'ils avaient à faire. Ces ſcélérats entrent en murmurant l'un contre l'autre, comme s'ils s'étaient pris de querelle. Leurs cris attirerent Tarquin. L'uſage des Rois était pour lors de rendre par eux-mêmes la juſtice à leurs Sujets. Ce Prince les fit approcher pour apprendre l'objet de leurs conteſtations, & tandis qu'il prêtait une attention ſérieuſe à l'un d'eux, l'autre le frappa ſur la tête d'un coup de ſa coignée, & l'étendit ſur la place. Ces meurtriers prennent la fuite. On accourt au bruit, & tandis que l'on emporte le Roi mourant dans ſon appartement, on arrête ſes aſſaſſins. Le ſecret de la conjuration leur échappe dans les tortures, ils ſont punis de mort.

Juſtement alarmée ſur le ſort de ſes petits-fils, & craignant un nouveau crime de l'ambition des fils d'Ancus, Tanaquil ordonne, dans ce tumulte, que l'on ferme les portes du Palais. Elle répand que Tarquin reſpire encore, que ſa bleſſure eſt légere, & qu'on peut eſpérer une prompte guériſon. Alors elle mande Tullius, & lui montrant le corps ſanglant de Tarquin, elle le conjure, en lui préſentant ſes petits-fils, de ne pas laiſſer la mort de ſon beau-pere impunie, & de ne pas ſouffrir qu'elle-même, & ſes malheureux enfans, deviennent les victimes de leurs ennemis. » Oſez regner, lui dit-elle. Ne croyez pas que » les Romains ſe ſoumettent ſans violence à » des meurtriers dignes du dernier ſupplice. » Saiſiſſez-vous des Faiſceaux, & du com» mandement des Troupes. Le Trône eſt à » vous, ſi les Dieux m'ont jamais donné » quelque connaiſſance de l'avenir.

Cependant on avait peine à contenir le Peuple qui s'empreſſait autour du Palais. La Reine paraît aux fenêtres, & fait entendre qu'après un long évanouiſſement, le Roi vient de reprendre connaiſſance ; que ſa bleſſure n'annonce aucun danger ; qu'en attendant qu'il puiſſe ſe faire voir aux Romains, il leur ordonne d'obéir à Tullius comme à celui qu'il

a jugé le plus digne de veiller au bien de l'Etat. Tullius paraît dans le moment même revêtu de la pourpre, & précédé des Licteurs ; le Peuple le reçoit avec acclamation ; il ſe rend à la Place publique, décide quelques affaires, & fait citer les fils d'Ancus à venir rendre compte de leur conduite. Ceux-ci perſuadés que Tarquin vivait encore, effrayés d'ailleurs de l'indignation du Peuple, & de l'autorité de Tullius, prennent la fuite, & ſe retirent à Sueſſa Pometia, ville des Volſques. Tullius confiſque leurs biens, & les condamne à un exil perpétuel.

Ainſi mourut Tarquin, après trente-huit ans d'un regne conſacré au bonheur public.



HISTOIRE
DE
SERVIUS TULLIUS.

LA faction des fils d'Ancus, éteinte par leur exil, Tullius jugeant son autorité suffisamment affermie, déclara enfin la mort de Tarquin, comme si ce Prince ne faisait que d'expirer; il honora sa mémoire de superbes funérailles, & prit les renes du Gouvernement.

Les Sénateurs indignés que Tullius n'eût point observé les Loix de l'interregne, & qu'à l'exemple de ses Prédécesseurs, il ne se fût point soumis à l'élection, délibérerent de l'obliger, la premiere fois qu'il convoquerait le Sénat, à quitter les Faisceaux, & à remettre ces signes du pouvoir aux Magistrats qui seraient nommés jusqu'au jour de l'élection d'un Roi.

Tullius informé de leur délibération, se concilie la faveur du plus grand nombre, en soulageant par des largesses les plus malheureux d'entre les Citoyens; il assemble ensuite le Peuple, lui présente les petits-fils de Tarquin, ex-

poſe ce qu'il a lieu de craindre de leurs ennemis, par l'obligation que lui preſcrivent les dernieres volontés de ce Prince, de veiller à la conſervation de ces malheureux enfans. Il implore pour eux, & pour lui-même, la protection des Romains; il les intéreſſe en leur faveur, par le ſouvenir de la proſpérité publique ſous le regne de leur Ayeul. A l'éloge des vertus de ce Prince il mêle adroitement un précis modeſte de ſes anciens ſervices, & de tout ce qu'il ſe propoſe de faire à l'avenir pour le bonheur de l'Etat. Alors différentes perſonnes qu'il avait apoſtées dans la Place, profitent de l'applaudiſſement qui s'éleve, pour inſinuer à la multitude qu'il faut recueillir les ſuffrages, & le nommer Roi. Ce ſentiment devient unanime. Tullius ſaiſit ce moment de faveur générale pour indiquer l'aſſemblée des Comices. Le jour nommé, il eſt ſolemnellement élu; mais le Sénat, redoutant cet exemple d'indépendance, refuſe de confirmer ſon élection.

Tullius ne ſe rappella ce qu'il devait à la faveur du Peuple, que pour s'occuper à le rendre heureux. L'hiſtoire de ſon regne ne contient que celle de ſes bienfaits. Il acquitta les dettes des pauvres, & leur fit partager une portion des terres du Public. Il réprima l'avidité des uſuriers & des Traitans, & porta dif-

férentes Loix contre les abus & les injuſtices qui pouvaient ſe commettre dans les contrats. Il renferma dans Rome le Mont Viminal, & le Mont Eſquilin; il en abandonna le terrein à ceux qui n'avaient pas de maiſons, & lui-même y bâtit ſon Palais. Ce fut la derniere augmentation de l'enceinte de Rome.

Il diviſa la ville en quatre quartiers, & le Peuple en autant de Tribus qui prirent leur dénomination de ces différens quartiers. La premiere fut appellée Palatine; la ſeconde, Suburrane; la troiſieme, Eſquiline; & la derniere, Tribu Colline, ou Collatine.

Il inſtitua les Fêtes Compitales en l'honneur des Dieux Lares. Ces Fêtes prirent leur nom des carrefours où ces Dieux avaient leurs Autels. Les ſeuls Eſclaves eurent le privilege d'y ſacrifier. Tullius ne rougiſſait point de ſe rappeller l'état de ſervitude dans lequel il était né. La bonté de ce Prince pour les Eſclaves s'étendit juſqu'à leur procurer des avantages plus réels. Il crut devoir venger la vertu malheureuſe, de l'injuſtice de la fortune, & ne voulut point qu'un caprice du ſort pût exclure à jamais des hommes de ce droit naturel qu'ils ont tous à la liberté. En effet s'il eſt des ames qui ſe plient à la ſervitude, il en eſt d'aſſez vigoureuſes pour réſiſter à la baſſeſſe de leur

état.

état. Il eſt des hommes libres dans les fers, comme il eſt des eſclaves dans l'indépendance. Tullius, Roi de Rome, était lui-même une preuve de cette vérité. Il introduiſit donc la coutume d'affranchir les eſclaves, & malgré les murmures des Patriciens, il déclara que ces affranchis jouiraient des droits de Citoyens. Il augmentait par-là les forces de la République. Cette eſpérance d'ailleurs attachait les eſclaves à leurs maîtres, & les ſoutenait contre le découragement capable de les avilir au-deſſous même de leur condition. De toutes les peines civiles, l'ignominie perpétuelle eſt celle dont les Légiſlateurs doivent le moins abuſer. Il eſt barbare de laiſſer ſubſiſter des profeſſions que l'uſage a livrées au mépris. Quelles mœurs attendre d'un Citoyen à qui les voies de l'honneur ſont fermées, & qu'un préjugé dangereux aſſujettit à l'infamie?

Pour donner à la République une exacte connaiſſance de ſes forces, Tullius inſtitua le Cens, ou dénombrement du Peuple. Il ſe trouva, ſoit dans Rome, ſoit dans ſon territoire, plus de quatre-vingt mille Citoyens libres en état de porter les armes. Ce Prince, après ce dénombrement, les fit aſſembler dans le Champ de Mars, & voulut conſacrer cette cérémonie par un ſacrifice qui ſe renouvellerait tous les cinq

ans. Ce ſacrifice regardé comme une eſpece de purification, fut l'origine de cette époque connue ſous le nom de Luſtre chez les Romains. Il établit dans les mêmes vues une Police très-utile, en preſcrivant qu'à la naiſſance de chaque enfant, on porterait une piece de monnaye dans le tréſor de Junon Lucine; au paſſage de l'adoleſcence à l'âge viril, dans celui de la Déeſſe de la Jeuneſſe; & enfin dans celui de Vénus Libitine, à la mort de chaque Citoyen. On croit communément que ce Prince fut le premier qui introduiſit à Rome l'uſage de la monnaye.

Dans l'origine de la diviſion des terres, la fortune des Citoyens étant à peu-près égale, chacun d'eux payait par tête un certain tribut pour les charges publiques. L'inégalité s'étant introduite depuis, Tullius ſentit l'inconvénient de cette impoſition qui devenait accablante pour les pauvres; il ordonna que chaque particulier, ſans exception, donneroit une déclaration exacte de tous ſes biens. Elle devait être atteſtée par ſerment, & la perte de la liberté fut une des peines impoſées aux Citoyens convaincus d'avoir manqué de ſincérité dans leurs déclarations. Par ce moyen, les taxes, d'arbitraires qu'elles étaient, devinrent proportionnelles. En vain quelques ordres de l'Etat

murmurerent, l'intérêt général prévalut dans le cœur de ce Prince qui aimait ſon Peuple.

S'il ſoulagea par-là cette multitude, toujours digne de l'attention d'un Roi, parce qu'elle eſt ſa véritable force; il crut que c'était faire aſſez pour elle, & qu'il devait remédier à un abus qui laiſſait une trop grande autorité à cette foule obſcure, qui n'eſt point aſſez éclairée pour décider du bien public.

On avait aſſemblé juſqu'alors le Peuple par Curies, lorſqu'il était queſtion d'élire les Rois, les Magiſtrats, les Prêtres, & même de propoſer & de faire des Loix. C'était au Prince de concert avec le Sénat à convoquer ces aſſemblées, & à confirmer les déciſions qui en étaient émanées. Comme les affaires s'y terminaient à la pluralité des voix, les Plébéïens, par leur grand nombre, l'emportaient toujours dans ces délibérations ſur le Sénat, & ſur les Patriciens. Par cet abus, le Gouvernement était expoſé à tous les inconvéniens de la démocratie. Tullius entreprit d'ébranler cette ancienne Conſtitution, & de faire paſſer l'autorité dans l'ordre des Citoyens le plus reſpectable, & le plus éclairé : ce fut le chef-d'œuvre de ſa politique, & le plan ſur lequel s'éleva depuis l'édifice de la République. Il partagea les Citoyens en ſix Claſſes, dont il forma cent quatre-vingt-treize

Centuries. La premiere claſſe en contenait elle ſeule quatre-vingt. Elles étaient toutes compoſées de Sénateurs, de Patriciens & des Citoyens les plus conſidérables; il fallait, pour y être admis, poſſéder au moins cent mines *) de revenu. Sous cette premiere claſſe il rangea toute la cavalerie compoſée de dix-huit Centuries, pareillement choiſies parmi les perſonnes les plus diſtinguées du Peuple.

La ſeconde claſſe comprenait vingt Centuries formées de Citoyens qui devaient avoir au moins ſoixante & quinze mines.

La troiſieme formait un pareil nombre, & le revenu des Citoyens devait être au moins de cinquante mines.

La quatrieme, diſtribuée de même que les deux précédentes, était compoſée de ceux qui poſſédaient depuis cinquante mines juſqu'à vingt.

La cinquieme contenait trente Centuries, & renfermait ceux des Citoyens qui n'avaient que depuis vingt juſqu'à douze mines.

Enfin une derniere claſſe comprenait, ſous une nombreuſe Centurie, tout le reſte du Peu-

---

*) Je me ſers du calcul de Denys d'Halicarnaſſe. La mine valait cent deniers Romains, & cinquante livres environ de notre monnaye.

ple. Cette foule obſcure, déſignée par le nom de Citoyens *Prolétaires*, n'était redevable d'aucune charge envers la République, & n'en était pas moins utile à l'Etat, en le peuplant de défenſeurs.

A ces Centuries Tullius en ajouta quatre; deux compoſées d'ouvriers deſtinés à fabriquer les machines de guerre; deux autres de Trompettes, & de ſonneurs de Cor : il réunit ces ouvriers à la ſeconde claſſe, & les autres à la quatrieme. A quelque différence près dans les armes défenſives, toutes les claſſes étaient armées de même, du javelot, de la pique & de l'épée. La cinquieme ſeule n'avait pour armes que des frondes & des pierres. Les pauvres, qui compoſaient la ſixieme, étaient, comme on l'a dit, diſpenſés de tout ſervice. Par cette ſage diſtribution, les Citoyens n'étaient chargés qu'à proportion de leur fortune.

Il était juſte que ceux qui avaient le plus à perdre, fuſſent plus occupés des moyens de défendre, en contribuant, ſoit de leurs biens, ſoit de leur perſonne. Les ſoldats n'étaient point encore payés aux dépens du tréſor public, & chaque Citoyen avait ſon intérêt particulier à la conſervation de ſa Patrie. » Quelle » différence dans un combat, dit un Hiſtorien

» célèbre *), entre de telles troupes qui hazardent tout, & des aventuriers qui n'ont rien à perdre! « Cette réflexion a un air de vérité, contredite cependant par l'expérience. Les Nations riches & policées ont toujours été soumises par des avanturiers pauvres & barbares. L'attaque d'une Nation qui combat pour ses besoins, est plus vive que la résistance d'un Peuple qui défend ses possessions.

Le soulagement des pauvres ne fut pas le seul avantage que retira la République du nouvel ordre établi par Tullius. Les riches, toujours avides, n'auraient vu dans cet arrangement que les charges qui tombaient sur eux, sans faire attention à la chaîne qui rend l'intérêt particulier inséparable de l'intérêt public, & n'auraient point senti qu'il n'est pas de véritable richesse dans un Etat opprimé. Tullius prévint leurs murmures, en leur donnant plus de part dans les affaires; il compensa par les honneurs, ce qu'il retranchait à la cupidité. Le Peuple fut dorénavant assemblé par Centuries, & la classe des riches en comprenant elle-seule quatre vingt dix-huit, tandis que les pauvres n'en composaient qu'une, il n'arrivait jamais que l'on en vint jusqu'à cette

*) M. Rollin.

derniere pour recueillir les ſuffrages. Si les opinions étaient partagées dans la premiere claſſe, on prenait les voix de la ſeconde, & rarement on paſſait juſqu'à la troiſieme.

La populace, toujours aſſemblée, toujours préſente aux délibérations, & jouiſſant toujours du droit de ſuffrage, ne s'apperçut point qu'elle n'en conſervait plus que l'apparence, & ne ſentit que les bienfaits de Tullius. Cet admirable équilibre entre les différens ordres de l'Etat, ſuffiſait ſeul pour immortaliſer ce grand Prince.

Depuis ce partage du Peuple, les aſſemblées par Curies ne ſe firent plus que pour élire les Prêtres, & quelques Magiſtrats ſubalternes.

La politique ſublime de Tullius éclata ſurtout dans l'union dont il fut le Médiateur entre les Romains & les Latins. Ces deux Nations toujours rivales, armées l'une contre l'autre par l'émulation de commander, s'affaibliſſaient mutuellement par leurs diviſions. Tullius entreprit de faire de tous les Peuples du Latium une eſpece de République, dont Rome ferait le centre, & de les unir à jamais entr'eux & avec elle, par une alliance qu'un appareil de Religion rendrait inviolable. A l'exemple d'Amphiction, qui avait établi dans la Grece un Conſeil, où ſe traitaient

toutes les affaires de la Nation, il engagea les Latins à s'assembler tous les ans pour terminer par des arbitres les querelles qui pouvaient s'élever de Peuple à Peuple; pour délibérer sur leurs intérêts réciproques; sur les moyens de se défendre contre les Nations rivales, & de resserrer entre eux les liens d'une concorde salutaire & durable. Ce Prince les fit consentir à choisir Rome pour le lieu de ce Conseil national, & ce fut de la part des Latins une espece d'aveu tacite de la supériorité des Romains; supériorité qui jusqu'alors avait été le sujet de tant de guerres sanglantes.

Les Latins bâtirent donc à frais communs, avec eux, un Temple consacré à Diane sur le mont Aventin, & tous les ans les Peuples de chaque ville s'y rendaient pour y faire des sacrifices, pour y vaquer au commerce, & pour y traiter de leurs avantages mutuels. Les conditions de cette alliance, plus utile aux Romains que des victoires, furent gravées par ordre de Tullius sur une Colonne d'airain, qui subsistait encore du tems d'Auguste. Elles étaient en lettres grecques; ce qui pourrait prouver que les Romains étaient originaires de la Grece.

De si grandes vues, combinées avec tant de sagesse, sont encore effacées par un trait plus

héroïque de Tullius. Ce Prince, le bienfaiteur de ſon Peuple, avait conçu le projet reſpectable de ne lui laiſſer d'autre maître que les Loix, en abdiquant l'autorité ſouveraine. L'eſprit républicain de Tullius perçait à travers toutes ſes inſtitutions. Peu jaloux d'étendre les prérogatives du Trône, lui-même avait eu le courage de les limiter. Ses prédéceſſeurs s'étaient réſervé la connaiſſance & la déciſion de toutes les conteſtations, tant publiques, que particulieres. Il ſe contenta d'évoquer à ſon Tribunal les affaires criminelles, & abandonna les autres à des Juges qu'il nomma pour arbitres de tous les différends des Citoyens. Ce Prince, avec des idées juſtes, avait compris qu'une autorité ſans bornes porte en elle-même le principe de ſa deſtruction, & le détachement de ſes droits l'avait conduit juſqu'au deſſein de rendre à ſon Peuple l'ineſtimable avantage de la liberté. Il me ſemble que ce trait met Tullius au-deſſus des plus grands Rois. Brutus ne fit qu'adopter le modele de Gouvernement que ce Prince avait tracé, & la proſpérité de la République eſt une preuve des connaiſſances profondes qu'il avait acquiſes dans l'art de gouverner. Sa mort tragique prévint l'exécution d'un projet ſi généreux, & ce fut ce projet-là même qui, vraiſemblablement,

arma contre lui des aſſaſſins dans ſa propre famille. Il faut remonter à quelques faits antérieurs, & rapporter cette fin déplorable du meilleur des Rois.

Tullius avait eu de Tarquinie ſa femme, deux filles qu'il fit épouſer aux deux petits fils de Tarquin. Lucius, un de ces Princes, homme ſuperbe, ambitieux & cruel, trouva dans ſa femme un naturel doux & paiſible, & toutes les vertus oppoſées à ſes vices. Aruns plus humain, plus moderé que ſon frere, trouva au contraire dans la ſienne un de ces caracteres déteſtables qu'une conformation malheureuſe ſemble aſſujettir au crime. Une union ſi mal aſſortie ne pouvait produire que des effets funeſtes.

Tullie (c'était le nom de cette femme impie) reconnut bientôt dans Lucius cette conformité de penchant qui devait les unir. Entraînés l'un vers l'autre par cette fatale reſſemblance, ils commencerent par ſe plaindre mutuellement des obſtacles que le hazard avait mis à leur union : & des plaintes, ils paſſerent au projet de les franchir, l'un en ſe défaiſant de ſa femme; l'autre, de ſon mari. Ce double crime exécuté, malgré les triſtes preſſentimens de Tullius, ils s'unirent par un mariage auquel ce Prince n'oſa s'oppoſer.

Cet attentat n'était que le ſignal d'un crime plus atroce. L'ambitieuſe Tullie, alarmée des projets républicains de ſon pere, fit paſſer ſes alarmes dans le cœur de Lucius. „ Qu'atten-» dez-vous pour regner, lui diſait-elle? Tullius » n'a-t-il pas abuſé aſſez long-tems des bien-» faits de votre ayeul? Voulez-vous qu'il vous » prive encore de votre héritage, en remet-» tant aux mains du Peuple une autorité qui » vous appartient par le droit de la naiſſance? » Me ſerais-je trompée dans l'idée que j'avais » priſe de votre courage, & n'aurais-je retrouvé » dans vous que la faibleſſe de mon premier » époux? Si votre cœur eſt né pour la ſervi-» tude, quittez Rome, quittez ce Palais, où » tout rappelle à vos yeux la gloire de votre » ayeul, où tout vous fait Roi, ſi vous oſez » ſeulement ſeconder votre fortune; & retour-» nez à Corinthe, ou à Tarquinies, vous en-» ſevelir dans une vie privée auprès des tom-» beaux de vos peres." Lucius, excité par cette furie, ſe forme un parti conſidérable parmi les nouveaux Sénateurs de la création de Tarquin. Il corrompt, par des préſens, cette claſſe du Peuple, toujours vile, toujours inquiette, toujours avide de nouveautés. Il décrie la conduite de Tullius par des calomnies, & s'attache ſur-tout ces Citoyens mécontens que le par-

tage des terres avait indiſpoſés contre ce Prince.

Ses meſures priſes, il paraît un jour dans la Place publique, revêtu de la Pourpre, & précédé par les Faiſceaux. Il avance juſqu'au Sénat, & ſe place ſur le Trône, environné de Satellites, & d'une Jeuneſſe factieuſe qu'il avait ſéduite par ſes promeſſes. Alors il repréſente aux Sénateurs que Tullius, né dans l'eſclavage, s'eſt emparé de la Royauté, ſans reſpecter les Loix de l'Interregne, & ſans attendre l'aveu du Sénat; qu'il a conſervé dans le rang ſuprême la baſſeſſe de ſon origine, en ſe déclarant le Protecteur des eſclaves, & des Citoyens nés comme lui dans l'obſcurité; que ſa haine pour les riches s'eſt manifeſtée par cette déclaration de leurs biens qu'il n'a exigée d'eux, que pour les accabler des charges publiques; & qu'enfin c'eſt encore dans l'intention de favoriſer la plus vile populace, qu'il a inſtitué le dénombrement.

Tullius, informé de ce qui ſe paſſait au Sénat, arrive au moment même, ſuivi d'une faible eſcorte, & parvient juſqu'au pied du Trône déshonoré par Lucius. Le Peuple accoutumé à reſpecter ce vertueux Prince, héſite entre l'amour & la crainte. Lucius voit qu'il en faut venir aux dernieres extrémités. Il s'élance ſur le malheureux Tullius qui lui deman-

dait raiſon de ſon audace, il le tranſporte hors de l'aſſemblée, & le précipite du haut des dégrés qui donnaient ſur la Place; ce vénérable vieillard, tout étourdi de ſa chûte, ſe releve à peine entre les bras de quelques Officiers de ſon parti, & tâche, avec leur aide, de regagner ſon Palais. Comme il arrivait au haut de la rue Cyprienne, des Emiſſaires envoyés par Lucius l'atteignirent & le tuerent.

Cependant la déteſtable Tullie était accourue au premier bruit : elle apperçoit ſon Mari ſur les dégrés du Sénat, dans l'inſtant même qu'il venait de précipiter l'infortuné Tullius. Elle le ſalue Roi, & ſans reſpect pour la nature, forme des vœux en préſence du Peuple pour la proſpérité de ſon regne.

C'était le jour des crimes. En retournant à ſon Palais, le Cocher qui conduiſait ſon Char, tourna dans la rue Cyprienne, & s'arrêta tout court, ſaiſi d'effroi à la vue du corps palpitant de Tullius. Sa fille dénaturée demande au Cocher ce qui l'empêche d'avancer. „ Hé ! ne » voyez-vous pas, lui dit-il, le corps de vo- » tre pere ? " Alors, dit Tite-Live, les Furies vengereſſes acheverent d'égarer ſa raiſon, & pour étourdir dans ſon cœur les derniers mouvemens de l'humanité, elle fit paſſer ſon Char ſur le corps ſanglant de ce Prince. L'atrocité

de cette action fit donner à cette rue le nom de Scélérate.

Il est malheureusement prouvé que des crimes si peu vraisemblables, ont leur source dans le cœur humain. De toutes les passions qui l'agitent, l'ambition est la plus capable de le porter aux plus horribles attentats.

Ainsi périt le plus juste des Princes. Lucius défendit qu'on lui fît des funérailles, de peur que ce spectacle ne réveillât l'idée de ses vertus dans la mémoire du Peuple. Sa femme Tarquinie fit enlever secrettement son corps, lui rendit les derniers devoirs dans une campagne voisine de Rome, & mourut de douleur après ce pieux office. Les actions de Tullius suffisaient à sa gloire, & l'établissaient mieux que d'inutiles Mausolées. On prétend que, par une espece de prodige, les Dieux parurent s'intéresser à la mémoire de ce Prince qu'ils avaient laissé périr. Il avait bâti différens Temples à la Fortune *), qui témoignaient tous combien le souvenir de sa premiere condition était toujours présent à ses yeux. Le feu prit à un de ces Temples qui fut absolument consumé. La seule statue de Tullius, qui n'était que de bois

---

*) Sous les noms de *Bona Fortuna*, *Fortuna Virilis*, *Primigenia*, &c.

doré, fut conservée au milieu des flammes. On la montrait encore du tems d'Auguste, & le Peuple lui rendait un culte, avec plus de justice sans doute, qu'à tant d'autres Dieux à qui les hommes vertueux auraient rougi d'être comparés.

Je n'ai point interrompu l'histoire de ce que ce Prince fit de véritablement grand, par le détail de quelques guerres qu'il eut à soutenir contre les Etrusques. Ces petits événemens n'ont que le dernier rang dans la vie d'un Roi. Il suffit de sçavoir seulement que les Véïens furent les premiers qui se révolterent contre Rome. Les Tarquiniens, les Céretes, & bientôt toute l'Etrurie suivirent leur exemple. Cette guerre dura plusieurs années. Tullius fit voir qu'il ne le cédait en courage à aucun de ses Prédécesseurs. Après différens combats où l'avantage était toujours resté aux Romains, les Etrusques découragés demanderent à se soumettre aux mêmes conditions que Tarquin leur avait imposées. Tullius n'abusa point de la victoire. Les Tarquiniens, les Céretes, & les Véïens, comme les auteurs de la rébellion, furent les seuls des douze Peuples d'Etrurie que ce Prince punit par la confiscation de leurs terres. Il obtint trois fois, dans le cours de cette guerre, les honneurs du Triomphe.

HISTOIRE
DE
LUCIUS TARQUINIUS SUPERBUS.

LE Peuple ne pouvait attendre qu'un Gouvernement tyrannique d'un Prince à qui les plus grands crimes avaient ſervi de dégrés pour monter au Trône. Tarquin, maître de Rome par la violence & par le meurtre, n'aſſembla ni le Peuple, ni le Sénat, pour faire approuver ſon autorité. Il viola toutes les Loix obſervées par ſes Prédéceſſeurs, & fut un véritable Uſurpateur en s'emparant d'un Trône électif comme d'un héritage. Les Romains encore intimidés n'oſerent reclamer leurs droits contre un Tyran revêtu de la force, & ſoutenu d'un parti redoutable. Peut-être eſpéraient-ils, par leur ſoumiſſion, adoucir ce caractere cruel & farouche; l'aurore de la liberté que Tullius avait fait briller à leurs yeux, n'avait excité qu'une ſenſation trop légere pour les détacher d'un joug qu'avaient ſupporté leurs Peres. L'ancienne habitude d'être gouvernés par des Rois, éloignait encore

encore toute idée de révolution. Un Prince juste & modéré aurait peut-être affermi pour jamais le pouvoir Monarchique; mais si jusqu'alors ces semences de liberté n'avaient produit sur la foule des Citoyens que des effets peu sensibles, elles s'étaient toutes développées dans le cœur de Brutus, & si j'ose le dire, cette ame Romaine avant le tems, méditait déjà dans le silence la ruine des Tyrans, & le salut de sa Patrie.

Tarquin porta sur le Trône l'inquiétude, les alarmes, les défiances, cortege ordinaire de la tyrannie. Lui-même, par le meurtre de Tullius, s'était imposé la dure nécessité de vivre sans cesse entre les soupçons & la crainte. Inaccessible à ses Sujets, une garde nombreuse l'accompagnait en tout tems. Ce fut cet appareil de faste & de terreur qui lui fit donner le nom de Superbe, nom qui, dans la langue des Romains, désigne à la fois l'orgueil & la férocité. Il abolit toutes les Loix de son Prédécesseur qui tendaient au soulagement des pauvres, & prévenu de cette fausse maxime qu'un peuple est d'autant plus soumis qu'il est opprimé, il rétablit les taxes arbitraires. Il ne fut pas plus favorable aux Patriciens. Il encouragea les Délateurs par des récompenses, & fit périr un grand nombre de Sénateurs soupçonnés de conserver quelque attachement pour la mémoire

de Tullius. Pour humilier le corps du Sénat, qu'il ne consultait ni dans la paix, ni dans la guerre, il les remplaça par les Citoyens les plus décriés qui s'étaient vendus à ses cruautés. Les richesses devinrent un crime d'Etat sous un tel Prince. Sur des accusations vagues, il condamna à la mort, ou à l'exil, tous ceux dont la fortune pouvait tenter son avarice, & lui donner quelque ombrage. Les formes de la Justice n'étaient pas toujours observées. Plusieurs furent assassinés secrettement, soit à la ville, soit à la campagne, & pour dérober à la vue les monumens de ses crimes, ce Prince fit jetter leurs corps dans le Tibre. La ville fut en peu de tems déserte par la retraite d'une foule de Citoyens qui s'exilerent volontairement dans la crainte d'un pareil sort.

Tarquin défendit toutes les assemblées auxquelles la Religion, & les Edits de ses Prédécesseurs pouvaient servir de prétextes. Le despotisme semble prévoir lui-même sa ruine par la quantité des moyens qu'il employe pour s'en garantir. Il ne se contenta pas d'interdire ces assemblées. Pour mettre le peuple absolument hors d'état de s'occuper des affaires, & de rien entreprendre contre le Gouvernement, il le réduisit dans une espece de servitude, en l'accablant de travaux publics. Il fit pousser jusqu'au

Tibre les conduits ſouterrains commencés par ſon ayeul pour entretenir la propreté de la ville. Cet ouvrage coûta la vie à pluſieurs Citoyens attaqués de maladies contagieuſes cauſées par l'infection des eaux. Il embellit le Cirque, & le fit environner de portiques, pour mettre les ſpectateurs à couvert dans le tems d'orage; enfin il acheva le Capitole, édifice immenſe qui avait deux cens pieds de long, ſur preſqu'autant de largeur; mais qui ne fut conſacré que la troiſieme année du Gouvernement Conſulaire *). Il n'employa, pour conſtruire ces différens ouvrages, que des Citoyens qu'il avait ruinés par ſes impôts, & qui, dans un travail ſi pénible, trouvaient à peine une légere ſubſiſtance.

Ce fut ſous le regne de ce Prince qu'une femme étrangere apporta à Rome les livres des Sibylles. Elle vint, dit-on, ſe préſenter à Tarquin, & s'offrit à lui vendre neuf volumes de ces oracles. Tarquin n'en prévoyant pas l'importance, refuſa d'en donner la ſomme qu'elle demandait : alors cette femme en brûla trois, & revint quelques jours après lui propoſer les ſix autres au même prix. On la traita d'inſenſée; mais elle, ſans ſe rebuter, brûla encore

*) Sous le Conſulat de Marcus Horatius, & de Valerius Publicola.

trois de ces livres, & reparut de nouveau devant Tarquin, demandant toujours la même somme, & menaçant de brûler les trois derniers en cas de refus. Le Roi, surpris de sa fermeté, fit appeller les Augures pour juger du mérite de ces livres. Les Augures les jugerent divins. Tarquin lui-même sentit qu'il pouvait tirer parti de l'obscurité mystérieuse de ces oracles. L'Etrangere en reçut le prix, & pour confirmer la décision des Augures par un prodige, elle disparut.

Deux Officiers furent nommés pour veiller à la conservation de ce trésor. Le respect pour ces livres augmenta encore depuis. Ils furent déposés dans un coffre de pierre sous une des voûtes du Capitole, & le nombre des Officiers destinés à les garder, monta dans la suite jusqu'à quinze. C'était une des plus honorables fonctions de la République. On consultait ces volumes, lorsqu'il arrivait quelque prodige, ou que l'Empire semblait ménacé de quelque calamité pressante. On sent combien de ressources ces livres sacrés prêtaient à la politique, aussi devinrent-ils un des principaux mysteres du Gouvernement.

On prétend que ce fut la Sibylle de Cumes, elle-même, qui présenta ce précieux recueil à Tarquin. Ces Sibylles étaient des femmes qui

ſe diſaient inſpirées. Quelques Peres ont cru qu'elles l'étaient véritablement en récompenſe du célibat qu'elles faiſaient vœu d'obſerver. Cette opinion prit ſa ſource d'une fraude pieuſe des premiers Chrétiens, qui, ſans faire attention à tant de preuves éclatantes ſur leſquelles la Religion eſt ſi clairement établie, ſuppoſerent quelques livres des Sibylles où l'avenement & les miracles de J. C. étaient prédits avec une exactitude hiſtorique. Ces hommes ſimples n'imaginaient pas que c'eſt trahir la vérité, que de la défendre par le menſonge. Cette ſuppoſition n'eſt malheureuſement pas la ſeule à laquelle un zele indiſcret ait donné lieu dans des ſiecles de ténebres.

Tarquin, abhorré de ſes Sujets, eut recours, pour ſe fortifier contre eux, à des alliances étrangeres. Triſte expédient pour un Roi qui n'avait beſoin que d'humanité pour affermir ſon pouvoir ! Il fit épouſer ſa fille à un certain Mamilius, homme d'un rang diſtingué parmi les Latins, fort accrédité par ſa nobleſſe, dont il faiſait remonter l'origine juſqu'à Telegonus fils d'Ulyſſe, & qui joignait à une fortune brillante un courage éprouvé. Cette alliance aſſurait à Tarquin l'amitié des principaux Chefs des Latins. Il comptait tirer d'eux de puiſſans ſecours dans une guerre qu'il méditait contre les

Sabins, qui s'étaient révoltés depuis la mort de Tullius, & pour s'assurer encore mieux des avantages qu'il en espérait, il convoqua une assemblée des villes Latines à Férentin. Tous les Députés s'y rendirent au jour nommé; Tarquin se fit long-tems attendre. Ce retardement excita des murmures, & fut regardé par les Députés comme une marque de mépris. Un d'entr'eux, surtout, appellé Turnus Herdonius, s'emporta en invectives contre l'orgueil & la tyrannie de Tarquin. Ce Turnus souffroit impatiemment la considération de Mamilius, & le crédit que lui donnait sa fortune dans les assemblées. Sa haine pour lui était encore animée par des motifs de jalousie. Il avait prétendu à la fille de Tarquin, & ne pouvait supporter la préférence que ce Prince avait marquée à Mamilius. Il déclamait encore, lorsque Tarquin arriva. L'indignation excitée par Turnus était peinte dans tous les yeux. Le Roi s'en apperçut, & fit aux Députés des excuses toujours plausibles dans la bouche d'un Souverain. Le seul Turnus refusa de s'y rendre, & continua de murmurer avec beaucoup d'aigreur. Comme la nuit approchait, l'assemblée fut remise au lendemain.

L'orgueil de Tarquin était blessé; il se vengea de Turnus en Tyran : il corrompit ses do-

meſtiques à force d'argent, & ſe ſervit de l'obſcurité pour leur faire tranſporter des armes dans la maiſon de leur maître, avec ordre de les gliſſer parmi ſon bagage.

Le jour venu, les Députés ſe raſſemblent. Tarquin arrive avec les apparences de la plus vive douleur, & leur dit que ce n'était pas ſans une protection ſpéciale des Dieux que, la veille, il s'était rendu ſi tard à l'aſſemblée; que Turnus avait formé le projet de les égorger tous, pour ſe rendre maître de leurs villes, & qu'il n'en avait différé l'exécution que dans le deſſein de l'envelopper lui-même dans le nombre de ſes victimes; qu'il avait appris toutes ces particularités d'un des Conjurés effrayés de l'idée d'un pareil crime, & qu'on trouverait chez Turnus les armes préparées pour les Miniſtres de ſes fureurs.

L'innocence étonnée a quelquefois les apparences de la confuſion. Turnus, ſurpris de cet excès d'audace, ignorant la perfidie tramée contre lui, s'offre à conduire lui-même les principaux Députés dans ſa maiſon. C'était ce que Tarquin déſirait. Il preſſe les Députés de s'y rendre. La vue des armes ne permit plus à la prévention d'écouter les défenſes du malheureux Turnus. On ne douta plus de la vérité de ſon crime, & la crainte du danger que l'on

croyait avoir couru, ſe joignant à l'indignation publique, on l'entraîna avec violence, & dans l'inſtant même on le précipita dans un abyme, où on l'enſevelit tout vivant.

Cet artifice de Tarquin, qu'un inſtant de réflexion eût pu dévoiler, parut aux Latins un véritable ſervice. Ils ſe ſoumirent à tous les Traités que ce Prince exigea d'eux, & le reconnurent, en quelque façon, pour leur Chef.

Pour ſe donner de nouveaux appuis contre ſes Sujets, il invita les Volſques, & les Herniques à entrer pareillement dans ſon alliance. Les Ecétraniens & les Antiates furent les ſeuls, parmi les Volſques, qui accepterent ſes offres: toute la Nation des Herniques ſe rangea de ſon parti.

A l'exemple de Tullius, Tarquin pour cimenter l'union entre ſes différens Alliés, propoſa de bâtir un Temple commun aux Romains, aux villes Latines, aux Volſques & aux Herniques. Là toutes ces nations réunies devaient participer aux mêmes ſacrifices, vaquer à leur commerce, & traiter de leurs intérêts. Ce Temple fut bâti au centre du Latium, ſur une montagne qui domine la ville d'Albe, & conſacré ſous le nom de Jupiter Latial. Les fêtes qui s'y célébraient, ſe conſerverent long-tems chez les Romains, & furent appellées les Féries Latines.

Tarquin, fier de ces ſecours étrangers, ne tarda pas à porter la guerre chez les Sabins. Il prouva qu'il avait hérité de la valeur de ſon Ayeul; mais que des victoires ne garantiſſent point la mémoire d'un Tyran du mépris de la poſtérité. Les Sabins s'étaient ligués avec les Pométiniens, Nation des Volſques, qui avaient refuſé l'alliance de Tarquin. Ce Prince, animé ſur-tout contre ces derniers, marcha contre eux, les défit dans une bataille, les pourſuivit juſques aux portes de Sueſſa, l'une de leurs meilleures villes, en forma le ſiege, & après une vigoureuſe réſiſtance, il la prit d'aſſaut. Il y fit un butin conſidérable, & toute la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée.

Il battit, entre Erétum & Fidenes, une armée de Sabins qui s'était avancée juſques ſur les terres des Romains, & par cette victoire il les réduiſit à lui demander la paix, & leur impoſa un tribut.

Le ſort des armes le favoriſa moins dans la conquête de Gabies, qu'il s'était promiſe. Cette ville du Latium était devenue le refuge des Romains que ce Prince avait exilés, de ceux qui s'étaient retirés volontairement pour ſe dérober à ſa tyrannie, & des Pométiniens échappés à la ruine de Sueſſa. Tarquin l'aſſiégea; mais la Garniſon, excitée par la haine & par

la vengeance, ſe défendit avec tant de vigueur qu'il fut obligé de lever le ſiege.

Sextus, l'aîné des fils de Tarquin, imagina de ſoumettre à ſon pere, par la ruſe, cette Place qu'il n'avait pu réduire par la force. Il affecta de murmurer contre la conduite du Roi, & de concert avec lui, il pouſſa, dit-on, l'artifice au point de ſe faire battre de verges dans la Place publique, pour rendre ſon prétendu reſſentiment contre ce Prince plus plauſible. Il vint alors demander un aſyle aux Gabiens qu'il trompa par des apparences de colere & de haine, & qui le reçurent avec la plus grande confiance.

Il fut bientôt admis dans tous les Conſeils, & n'y parut animé que du bien public. Tarquin, pour ſeconder les vues de ſon fils, lui laiſſa remporter d'aſſez grands avantages dans différentes excurſions qu'il fit ſur les terres de Rome. Enfin les Gabiens porterent l'aveuglement jusqu'à le choiſir pour leur Général.

Sextus, jugeant ſon autorité ſuffiſamment affermie, & preſque égale à celle de Tarquin dans Rome, envoya ſecrettement un Député à ſon pere, pour lui demander des inſtructions ſur la conduite qu'il avait à tenir. On raconte que Tarquin, qui ne voulait point ſe confier trop ouvertement à ce Député, le conduiſit

dans un jardin où il y avait beaucoup de pavots en fleur; là, se promenant d'un air sombre & distrait, il abbattit, en sa présence, les têtes des pavots les plus élevés, & le renvoya sans autre réponse.

On fait le même conte de Trasibule, Tyran de Milet, qui dans une pareille occasion employa le même artifice pour se faire entendre à Périandre, Tyran de Corinthe.

Sextus comprit parfaitement le sens de l'énigme, & se servit de son autorité pour faire périr, sous différens prétextes, les principaux Chefs des Gabiens. Il accusa, entr'autres, un des plus illustres nommé Antistius Pétro, d'avoir projetté de le surprendre, & de le livrer à Tarquin. Pour donner des preuves de ce complot, il suborna quelques esclaves d'Antistius, & fit trouver chez lui des lettres contrefaites qui vérifiaient cette accusation. Après s'être défait, par une adresse si cruelle, des Citoyens les plus distingués, il fit entrer son pere dans la ville.

Les Gabiens consternés se crurent à leur dernier jour. Tarquin sembla oublier ses principes; il fut humain & modéré. Il ne condamna aucun d'eux ni à la mort ni à l'exil. Il leur conserva leurs biens, leurs privileges, & pour leur ôter tout sujet de crainte, il voulut écrire lui-même de sa main les conditions du Traité, par le-

quel il s'engageait à les prendre ſous ſa protection. Ce monument ſe montrait encore à Rome dans le Temple de Jupiter Fidius, du tems de Denys d'Halicarnaſſe. Ce Prince, en traitant les Peuples conquis avec cette douceur apparente, cherchait à ſe donner des appuis contre ſes Sujets naturels. La tyrannie ne ſe ſoutient que par des contradictions. Il fit couronner Sextus Roi des Gabiens, & donna deux villes pour appanage à ſes autres fils. Aruns eut Circéii, ainſi nommée du promontoire de Circé, près duquel elle était ſituée; & Titus, le plus jeune de ces Princes, eut celle de Signie. Tarquin, pour les peupler, y établit deux Colonies.

On prétend que, dans le cours de ces proſpérités, ce Prince fut alarmé d'un prodige qui lui parut une menace du Ciel, tant la ſuperſtition & les crimes ſont compatibles; c'était un Serpent qui ſortit tout-à-coup d'une des Colonnes du Palais. Tarquin réſolut d'envoyer conſulter l'Oracle de Delphes qui commençait à s'accréditer, & ne voulut confier cette commiſſion qu'à ſes deux fils Aruns & Titus. Ces jeunes Princes demanderent que Brutus leur couſin fût auſſi du voyage pour les divertir pendant la route. C'eſt ici qu'il eſt à propos de donner une idée de Brutus. Son nom fut,

long-tems encore après lui, le fléau des Tyrans & le ſignal de la liberté.

Lucius Junius Brutus était fils de Marcus Junius, & de Tarquinie, fille de Tarquin l'ancien. Il prétendait deſcendre d'un des compagnons d'Enée, & ſa nobleſſe n'ajoutait qu'un titre à des vertus. Son pere & ſon frere aîné furent enveloppés dans le nombre de ces Citoyens que Tarquin fit périr, pour affermir ſon autorité naiſſante, ou pour ſatisfaire ſon avarice. Lui-même n'évita la proſcription que par un ſtratagême bien pénible pour une ame noble, mais dont il dévorait l'ignominie par l'eſpérance d'être un jour le vengeur de ſa famille, & le libérateur de ſa patrie. Il chercha ſa ſûreté dans le mépris, & contrefit l'inſenſé; ce qui lui fit donner le ſurnom de Brutus. Apparemment il était déjà marié, & revêtu de la charge de Tribun des Celeres, lorſqu'il eut recours à cet artifice. Quoi qu'il en ſoit, il ſervait de jouet à toute la Cour, & ſa diſſimulation fut ſi profonde, qu'il ſe mit à l'abri de tout ſoupçon.

Il accompagna les deux Princes à Delphes. C'était l'uſage de faire des préſens à Apollon, lorſqu'on allait le conſulter. Brutus n'offrit qu'un bâton : ce qui fut regardé comme un trait de démence par les Princes; mais ce bâton était

une canne percée, qui renfermait une verge d'or; & c'était (à ce que disent les Historiens, qui peut-être ont imaginé ce conte) une image symbolique de son esprit.

Quand les fils de Tarquin eurent exécuté ses ordres, il leur prit envie de sçavoir à qui le Trône de leur pere était destiné; l'Oracle répondit que c'était à celui qui baiserait sa mere le premier. Les deux Princes convinrent de tenir cette réponse fort secrette, afin que Sextus, leur frere aîné, ne pût l'apprendre, & qu'il fût privé de la Couronne. Pour eux, ils résolurent de tirer au sort à qui baiserait le premier leur mere en arrivant. Brutus, pénétrant mieux le sens de l'énigme, se laissa tomber & baisa la terre comme la mere commune de tous les hommes.

A leur retour à Rome, ils trouverent Tarquin engagé dans une guerre avec les Rutules, & un siege formé par les Romains devant Ardée. L'incertitude de ces événemens reculés est telle, que, par d'autres monumens historiques, il paraît que les Romains étaient maîtres d'Ardée long-tems avant l'époque présente; mais on se sert de la tradition la plus commune, & du témoignage de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse.

La résistance fut opiniâtre de la part des Af-

ſiégés, & peu-à-peu l'attaque devint moins vive. Un jour que Sextus, l'aîné des fils de Tarquin, donnait un grand repas dans le Camp à une troupe de jeunes Officiers, l'un d'entr'eux nommé Collatinus, fit tomber la converſation ſur le mérite des Dames Romaines. Chacun d'eux, dans un tems où l'on ne connaiſſait gueres d'autre galanterie, donna les plus grands éloges à ſa femme. Cette converſation s'étant animée, Collatinus, mari de Lucrece dont il avait imprudemment vanté les charmes & la vertu, dit qu'il était aiſé de mettre toute la compagnie d'accord; qu'il fallait aller à Rome, & qu'on verrait la femme qui ſerait la plus digne de l'emporter en beauté ſur les autres. Le Camp n'était qu'à quelques milles de Rome; on approuva le projet, & l'on partit ſur le champ. Toutes les Dames furent ſurpriſes de l'arrivée de leurs maris qu'elles n'attendaient pas. Les Princeſſes, femmes des jeunes Tarquins, étaient environnées de tous les attributs du luxe. La ſeule Lucrece parut enfermée avec ſes femmes, travaillant à des ouvrages de laine dans le ſecret de ſa maiſon. Tout le monde convint qu'elle était la plus belle; & Collatinus, content d'une victoire qui allait lui devenir bien funeſte, s'en retourna au camp avec ſes compagnons.

Le seul Sextus était resté à Rome. Cette simplicité modeste de Lucrece ne l'avait rendue que plus piquante à ses yeux. Il en devint amoureux; mais l'amour prend dans le cœur des hommes les nuances de leur caractere. Impérieux, ardent, absolu, Sextus craignit cette vertu qui lui préparait des obstacles. Il arrive un soir à Collatie, petite ville où s'était retirée Lucrece. Elle le reçoit & le traite comme le parent & l'ami de son mari. La nuit venue, ce Prince entre dans l'appartement de Lucrece endormie, l'éveille, & ne lui laisse d'autre choix que l'infamie ou la mort. Une telle déclaration ne pouvait plaire: Lucrece préféra la mort; mais Sextus la menaça d'égorger un de ses esclaves, de l'étendre ensuite auprès d'elle, pour faire croire que, surprise dans un si honteux adultere, elle avait été justement punie de l'outrage fait à Collatinus. Lucrece intimidée de ce comble d'horreur, ne put supporter l'idée de l'ignominie jointe à une mort sanglante. Elle n'osa plus ni résister, ni lever ces yeux qui auraient pu désarmer ce barbare. Sextus crut être heureux, & rejoignit l'armée Romaine.

Cependant Lucrece, accablée de douleur, envoie, au lever du jour, prier son pere & son mari de la venir trouver avec leurs meilleurs

leurs amis, parce qu'il lui était arrivé la plus terrible des infortunes. Spurius Lucretius, ſon pere, arrive le premier, ſuivi de Valerius, ſi célebre depuis ſous le nom de Publicola. Collatinus ne tarda pas de s'y rendre, accompagné de Brutus qui l'avait rencontré par hazard avec le meſſager de Lucrece. La vue de ces perſonnes ſi cheres lui fit verſer un torrent de larmes. Enfin, après qu'elle leur eut fait jurer de venger ſon injure, l'affreuſe vérité lui échappa, & dans le même inſtant, elle ſaiſit un poignard qu'elle tenait caché ſous ſa robe, & ſe l'enfonça dans le cœur. Son pere & ſon mari s'écrient à ce funeſte ſpectacle; alors l'ame de Brutus ſe manifeſta toute entiere. » Je jure par ce ſang, dit-il, » en retirant le poignard du ſein de Lucrece; » je jure de pourſuivre à jamais, ſur Tar- » quin & ſur ſa race impie, la vengeance de » ce dernier outrage, & d'abolir dans Rome » le pouvoir des Tyrans. « Les Romains ſurpris de trouver dans Brutus une élévation d'ame qu'ils ne lui ſoupçonnaient pas, ſe lient par le même ſerment.

Auſſi-tôt Brutus fait tranſporter le corps ſanglant de Lucrece dans la Place publique. Il aſſemble le peuple, & profitant de l'horreur univerſelle excitée par cette vue, il pro-

nonça un discours si pathétique, que l'on jura d'exterminer les Tarquins. La Jeunesse prend les armes. Brutus marche vers Rome, suivi d'une foule de Citoyens qui tous ne respiraient que la liberté. En qualité de tribun des Céleres, il convoque les Centuries. Il leur expose le détestable attentat de Sextus, le meurtre de Servius Tullius, l'impiété de Tullie, tous les crimes des Tarquins : & ce sont-là, leur dit-il, les Tyrans à qui vous obéissez ! Le peuple ému de terreur, de pitié, de vengeance, renonca par serment à l'Etat Monarchique devenu exécrable pour les Romains, & ordonna que Tarquin, sa femme & ses enfans seraient à jamais bannis de Rome. Dans ce tumulte, l'odieuse Tullie sortit de la ville, poursuivie de tous côtés par les cris & les imprécations de la Populace. Punition bien légere pour ses parricides.

Brutus, à la tête d'une jeunesse nombreuse, prend le chemin d'Ardée, dans le temps que Tarquin, informé de la sédition, s'avançait vers Rome pour la réprimer. Brutus, qui en fut averti, se détourna de la route pour lui dérober sa marche. Le Tyran, qui ne s'attendait qu'à une émotion légere que sa présence allait calmer, connut toute l'étendue de son malheur, quand il vit qu'à son appro-

che on ferma les portes de Rome. Il rebrouſſa auſſi-tôt vers le Camp où Brutus avait ſoulevé l'armée contre lui. Ses enfans en étaient déjà chaſſés. Ce prince, après vingt-cinq ans de regne, ſe retira à Céré ville d'Etrurie, & ne remonta jamais ſur un Trône dont ſa tyrannie l'avait juſtement exclus.

Brutus fit une treve avec les habitans d'Ardée, & les Troupes qui en formaient le ſiege retournerent à Rome. Le Sénat s'aſſembla pour déliberer ſur la forme du Gouvernement qu'il fallait établir. Les idées de liberté, répandues ſous le regne de Tullius, ſe réveillerent dans tous les cœurs. On conſulta les Mémoires de ce Prince, & ſuivant le projet qu'il en avait tracé, il fut arrêté qu'on élirait chaque année deux Conſuls qui préſideraient avec le Sénat aux affaires de la République. Ainſi même après ſa mort, Tullius fut le bienfaiteur des Romains. En tournant inſenſiblement les vues du Peuple du côté de la liberté, il avait, en quelque ſorte, préparé la chûte de Tarquin, & le châtiment que méritaient ſes crimes.

Brutus regardé comme le Libérateur de Rome, en fut le premier Conſul, & le peuple lui donna Collatinus pour Collegue. En vain Tarquin, à la faveur d'une conjuration, eſ-

ſaya-t-il de rétablir ſon autorité ; on connaît la triſte fermeté de Brutus, qui lui-même fit périr ſes propres fils, parce qu'ils étaient entrés dans les complots de ce Prince. Ce grand exemple de ſévérité, ſi capable de cimenter à jamais chez les Romains l'amour de la liberté, eſt encore une de ces actions atroces qui ne peuvent être juſtifiées que par un abus condamnable de l'eſprit. En effet ſi on la dépouille de cette ſuite faſtueuſe d'éloges que lui ont prodigué de vains Déclamateurs, on la trouvera fondée moins ſur l'amour de la patrie, qui ne pouvait encore avoir jetté des racines bien profondes, que ſur ce ſentiment de l'amour-propre, qui rend les hommes ſi jaloux de leurs ouvrages. Brutus ſe regardait comme le Fondateur du nouveau Gouvernement, & ſa politique ambitieuſe ſacrifia la tendreſſe paternelle au faſte de la dignité Conſulaire. Peut-être un ſentiment encore plus bas, mais qui tient à la nature du cœur, fut-il le principe de cette férocité. Il ne put pardonner à ſes fils l'idée des ſupplices dont le menaçait le rappel de Tarquin. L'art des Orateurs, qui n'eſt ſouvent que l'art de tromper, prête en vain d'autres motifs à de pareils traits : il eſt des Loix premières auxquelles toutes les autres ſont ſubordonnées.

Tarquin fit encore d'inutiles tentatives pour remonter ſur le Trône; elles ne le rendirent que plus odieux aux Romains. Il arma contre eux de puiſſans Alliés. Porſenna, l'un d'eux, réduiſit Rome aux dernieres extrémités; mais le Génie de la liberté prévalut, & l'horreur de la tyrannie fut plus forte que l'impreſſion des calamités les plus preſſantes.

La mort de Brutus ne changea rien à la deſtinée de ce malheureux Prince, & ne lui donna que de nouveaux regrets à former ſur la perte de ſon fils Aruns, qui fut à la fois le vainqueur & la victime de ce Conſul. En effet, dans une rencontre particuliere, ils ſe chargerent avec tant de furie, que tous deux ſe percerent d'un même coup. Les Dames Romaines porterent le deuil de Brutus qu'elles appellaient le vengeur de leur ſexe, & le garderent pendant un an.

Preſque tous les Hiſtoriens ont omis, dans la vie de ce grand homme, un trait bien plus digne d'éloge que ſa fermeté contre ſes fils. Il abolit l'uſage barbare qui s'était introduit chez les Romains de ſacrifier des enfans à la Déeſſe *Mania* *. Il eſt peu de Nations où le fanatiſme n'ait porté cette déteſtable coutume.

---

*) Macrob. L. 1. *Saturnal.*

Des hommes cruels avaient imaginé des Dieux qui leur ressemblaient, & auraient mérité qu'ils eussent existé pour eux. Les guerres où la Politique s'est masquée du voile de la Religion, plus abominables encore que ces sacrifices, n'ont pas eu d'autre principe. Il a fallu des siecles pour convaincre l'esprit humain de cette vérité si simple, qu'un Dieu bienfaisant ne sçaurait se plaire à détruire ; & qui sçait si de nouvelles circonstances ne rappelleraient pas les mêmes fureurs ?

Tarquin, abandonné de ses Alliés, privé d'espérance & de ressources, mourut enfin de vieillesse à Cumes, ville de Campanie, où il s'était retiré. Sextus son fils, & l'auteur de sa ruine, périt, dit-on, quelque-tems après la révolution, chez les Gabiens que ses cruautés avaient révoltés contre lui.

Ainsi deux cent quarante-quatre ans après la fondation de Rome, s'éleva cette République qui humilia tant de Rois, dont la puissance devint si redoutable, que l'Europe entiere n'est, pour ainsi dire, encore aujourd'hui, qu'un des monumens de sa grandeur, & qui fut si florissante avant que les vices des Romains eussent vengé l'Univers soumis.

Fin de l'Histoire de Rome

JUGEMENT

DE L'AUTEUR

DE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

SUR CETTE HISTOIRE.

AVIS.

ON a pu remarquer dans l'Avertiſſement qui précede la Comédie des Courtiſannes, que les Rédacteurs de l'Année Littéraire ne ſe font aucune peine de ſe contredire ouvertement ſur la même perſonne & ſur les mêmes ouvrages.

Comme ces Meſſieurs pourront être tentés de rendre compte de cette Collection, nous prenons d'avance le parti de les oppoſer à eux-mêmes, en ſuppoſant, ainſi que nous nous en flattons, qu'ils ne manqueront pas de dire beaucoup de mal de cette Hiſtoire. Voici ce qu'ils en penſaient en 1756.

JUGEMENT

DE L'AUTEUR

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Sur cette Hiſtoire. *)

CEt Ouvrage, Monſieur, dont je vous ai fait connaître l'eſquiſſe ſous le titre d'*Hiſtoire des Rois de Rome*, vient enfin de paraître dans toute ſa perfection avec ce nouveau Frontiſpice : *Hiſtoire des premiers ſiecles de Rome*, *depuis ſa fondation juſqu'à la République*, &c. — Mais un pareil ſujet peut-il être piquant pour nous qui poſſédons tant de richeſſes en Hiſtoire Romaine ? Oui, Monſieur, il le devient ſous la plume habile d'un Écrivain nerveux & fleuri, qui le traite moins en Annaliſte qu'en Orateur, moins en Hiſtorien qu'en Philoſophe, **) c'eſt-

*) Lettre III. du Tome IV de l'Année Littéraire, année 1756.

**) On voit que l'Auteur n'a pas toujours paſſé pour un Anti-philoſophe. Il ſerait même ſingulier qu'aucun de ceux qui s'arrogent de nos jours, avec tant d'orgueil, le titre de philoſophes, ne pût lui oppoſer autant de

à-dire, que non content d'arranger des faits dans un certain ordre historique, l'Auteur les discute avec art, les embellit de toutes les graces du style, & les considere d'un œil réfléchi pour en tirer des inductions lumineuses, toujours au profit du Lecteur, ou plutôt de l'humanité. Les Causes de la décadence des Romains, les Causes de l'accroissement des Romains, voilà des Sujets dignes d'exercer de grands talens. M. de Montesquieu nous a fait un chef-d'œuvre du premier; M. Palissot nous en a, peut-être, fait un du second : c'est au Public à décider. Mais il est toujours beau de marcher après les grands hommes; soutenir avec eux le parallele, serait le comble de la gloire.

Notre Historien ouvre sa carriere par un Dis-

---

preuves de vraie philosophie, qu'il serait à portée d'en produire. Nous pensons, du moins, que ce titre respectable convient mieux au solitaire qui cultive les Lettres en paix, depuis près de quinze ans dans sa retraite, & qui a le courage de venger le goût & les mœurs sans se laisser intimider ni par la haine, ni par la calomnie, qu'à ces prétendus sages qui rampent dans les villes à la suite de la faveur & de la fortune, qui passent leur vie à nouer des intrigues dans des bureaux d'esprit, & qui tâchent inutilement d'enfler leur renommée par un vil manege.

cours brillant ſur l'Hiſtoire, dans lequel il raſſemble ingénieuſement tous les traits qui conſtituent ſon excellence, & qui prouvent en faveur de l'*Hiſtoire des premiers ſiecles.* » Cette » maniere d'écrire l'Hiſtoire, & de la raiſonner, pour ainſi dire, en joignant des Réflexions aux faits, vous parut intéreſſante, » dit notre Auteur à la Perſonne reſpectable à » qui s'adreſſe le *Diſcours ſur l'Hiſtoire.* Vous » approuviez avec complaiſance ces rapports » que j'ai tâché de ſaiſir entre des événemens » éloignés & des traits plus modernes, le ſoin » que j'avais pris de la rapprocher, la liberté » que je m'étais donnée de parcourir tous les » tems; & les principes de politique, de philoſophie, ſouvent même de critique que j'avais répandus dans cet Ouvrage. J'ai lu tous » ces faits, me diſiez-vous, dans nos différens » Hiſtoriens, & j'aurais deſiré que l'on me mît » du moins ſur la voie de ces réflexions qui » me ſemblent donner une nouvelle vie à l'Hiſtoire. J'oſai croire d'après vous que cette » maniere était ſur-tout indiſpenſable dans l'Hiſtoire ancienne. Les faits en ſont ſi connus, » qu'on ne peut gueres les rajeunir que par les » réflexions. Leur éloignement les fait rentrer, » en quelque ſorte, dans la claſſe des fables; » & les fables ne ſont utiles que par la mo-

» rale qu'on en peut tirer. " Il ſuffiſait de s'appuyer de l'exemple de Tacite qui traite ainſi, même l'Hiſtoire de ſon têms. Peut-on mieux choiſir que Tacite pour la forme, & que Tite-Live pour le ſtyle ? Voilà de grands modeles, & ce ſont ceux de M. Paliſſot. A l'égard de la maniere de traiter l'Hiſtoire, maniere qu'il faudrait, je crois, reſtreindre à quelques morceaux particuliers, & non à toute une Hiſtoire générale, ſes raiſonnemens me paraiſſent très-ſolides ; ils ſont le langage de la vérité. Mais les Hiſtoriens qu'il cite à ſon tribunal comme Juge, peuvent, ce me ſemble, appeller de ſes Sentences. Il ôte, par exemple, d'un trait de plume, la connaiſſance du Grec à l'illuſtre M. Rollin, connaiſſance que ſes amis & ſes éleves pourraient encore atteſter, ſi ſes écrits n'en offraient pas un éclatant témoignage. Il poſſédait, ſans doute, la langue d'Homere, non-ſeulement en homme ſavant, ce qui ne ſerait pas beaucoup dire, mais en homme de goût, ce qui dit tout, ſelon moi. Je crois encore, contre le ſentiment du jeune Hiſtorien, que cet homme célebre avait une maniere qui lui était propre, celle de la candeur, pour ainſi dire, & de l'aménité dans l'Hiſtoire. L'élégance, la pureté, le nombre & l'harmonie de ſon ſtyle ſont preſque hors d'atteinte ; minutieux dans quel-

ques détails & prolixe dans ses réflexions souvent déplacées, il a travaillé plus pour les Colleges que pour le grand monde : voilà son caractere, & M. Palissot a tort d'avancer qu'il est parmi les Ecrivains à-peu-près comme ces personnes sans physionomie que l'on rencontre. En un mot, à quelques imperfections près, (eh! qui n'en a pas?) son ton est celui d'un bon Ecrivain. J'ai cru devoir cette justice à un des hommes de l'Université qui l'a le plus illustrée par son esprit & par son cœur. Laissons reposer les manes glorieux de ce grand Homme, & tâchons de surpasser ses talens.

M. Palissot juge mieux & parle en habile maître, quand il justifie le choix qu'il a fait de son sujet. „ J'ai choisi, dit-il, avec une con-
» fiance noble, l'enfance de l'Empire Romain,
» précisément parce qu'il m'a semblé que cette
» partie de l'Histoire avait été la plus négligée.
» Cherchant à découvrir, dans ces faibles com-
» mencemens, l'origine de la puissance Ro-
» maine, j'ai cru la trouver dans le caractere
» des premiers Rois de Rome, dans leurs Loix,
» dans la Religion, dans les préjugés qui pri-
» rent faveur chez ce peuple naissant. Ce sont
» les plus petits ressorts qui font la destinée
» des hommes & des Empires. Un germe im-
» perceptible a produit cet arbre dont l'ombre

» couvre la terre; le prodige de l'effet rend la » cauſe intéreſſante." L'Hiſtorien des Romains combat le ſentiment de l'Hiſtorien de Charles XII. au ſujet de l'excluſion que celui-ci donne dans l'Hiſtoire à certains faits merveilleux, & que M. Paliſſot décide qu'il faut rapporter pour trois raiſons qui me paraiſſent victorieuſes. 1°. C'eſt qu'il eſt important de connaître à quel point la faibleſſe humaine a toujours été la victime de l'abſurdité; 2°. c'eſt que ces prodiges, que la raiſon déſavoue, ſont pourtant liés à la conſtitution des Empires; 3°. enfin, c'eſt que dans l'ordre moral, ou dans le phyſique, le merveilleux n'eſt pas toujours faux.

A la fin de ſon Diſcours, M. Paliſſot n'a pas tort de s'appercevoir qu'il s'eſt quelquefois écarté de ſon objet. Il ne fallait pas s'expoſer à s'en appercevoir; mais il ne pouvait gueres, comme il le dit lui-même, écrire ſur l'Hiſtoire, qui eſt ſi ſouvent le tableau des ſottiſes humaines, ſans s'égarer dans quelques détails.

Je paſſe à l'*Hiſtoire* même, dont les quatre premiers Rois de Rome offrent de nouveaux embelliſſemens par quelques morceaux ajoutés avec goût, ſans parler des réformes dans le ſtyle que je trouve plus correct, plus fait, plus hiſtorique. Tel eſt le morceau ſuivant. „ *Ro-*

» *mulus* ne donna pas à la Religion cette for-
» me décente & réguliere que la politique de
» *Numa* réduisit en systême. Il n'ajouta rien
» aux traditions de son pays ; il se contenta de
» multiplier les Prêtres & de mettre un certain
» ordre dans le Sacerdoce. Il prit la qualité de
» premier Pontife, & réunit ainsi, dans sa per-
» sonne, les droits de l'Autel & du Trône : po-
» litique admirable qui coupait toute voie à
» ces contestations si délicates qui peuvent naî-
» tre entre deux Puissances, dont il est toujours
» dangereux de fixer les véritables limites. "

Que notre Auteur caractérise bien *Numa* dans ce portrait qu'il nous en trace! „ La Religion,
» qui se soutient par le Thrône & qui le sou-
» tient à son tour, cette Religion (quoiqu'en
» disent ses ennemis) si nécessaire au bonheur
» du monde, & pour contenir du moins cette
» partie du peuple sur qui l'amour du bien
» public, la raison, l'honneur, les devoirs de
» la société ne font qu'une impression aussi
» légere que ses connaissances sont bornées;
» la Religion, dis-je, fût le principal objet de
» la politique de *Numa*. Trop éclairé pour
» négliger un des plus solides fondemens de
» son autorité, nous verrons de quels artifices
» il se servit pour l'établir : artifices dont la
» plupart des Législateurs lui avaient donné

» l'exemple, & qu'après lui, d'autres ont cru
» devoir imiter. *Numa* fut Philoſophe avant
» que d'être Roi ; le Thrône ne changea rien
» à ſes mœurs, & comme Philoſophe il jugea
» que les hommes avaient beſoin d'être trom-
» pés pour être heureux.

Le combat des *Horaces* & des *Curiaces* eſt repréſenté par l'Hiſtorien avec des couleurs ſi vives & ſi fortes, qu'il égale, en quelque maniere, par la chaleur du récit, la réalité même de l'action. *Tite-Live* dans ſon Hiſtoire, & *Corneille* dans ſon Théâtre, ne l'ont pas peint plus vivement. Il ſemble que le jeune Hiſtorien ſe ſoit rempli de tout leur génie : c'eſt-là qu'il fallait le *Vis poëtica*, qu'il fallait être Poëte ; l'Hiſtorien, l'Orateur même ne ſuffiſaient pas.

Mais un morceau plus frappant par ſon utilité eſt l'éloge de l'Agriculture : on ne ſaurait trop mettre devant les yeux de pareils tableaux.
» Après avoir rétabli le calme dans l'Etat, il
» était digne de ce grand Homme (*Numa*)
» d'y faire regner l'abondance. Il voulut atta-
» cher ſon peuple à l'Agriculture. Cette pro-
» feſſion, la premiere, la plus utile & peut-
» être la plus honorable, eſt en même tems la
» véritable richeſſe d'un Empire. Un Roi, qui
» veut être le pere de ſes ſujets, ne peut l'en-

» courager

» courager par trop d'exemptions & de privi-
» leges. Dans un Etat où le luxe aurait fait une
» idole du superflu, & qui par-là même serait
» plus voisin de sa ruine, on ne doit pas crain-
» dre de répéter trop souvent que l'Agriculture
» est sa ressource réelle. Mais si le Laboureur
» accablé, trouve à peine dans un travail in-
» grat & pénible de quoi satisfaire à l'avidité
» des exacteurs, bientôt les terres en friche,
» mal cultivées du moins, peut-être abandon-
» nées, n'offriront plus, au lieu du riant ta-
» bleau d'une campagne fertile, que le spec-
» tacle affreux de l'indigence & de la désola-
» tion. Tous les canaux, d'où circule l'abon-
» dance, tarissent; le commerce languit, le
» nombre des Citoyens diminue, l'amour de la
» Patrie s'éteint, & le luxe même, qui n'est
» que le fard des miseres publiques, s'évanouit
» avec l'Etat devenu sa victime. *)

L'Histoire des trois derniers Rois, ajoutée

---

*) Voilà des principes qui ont précédé le jargon des Économistes, & leurs calculs *du produit net.* On rend justice aux bonnes intentions de ceux qui ont voulu diriger les vues de l'administration vers ces objets utiles; mais pourquoi la plûpart ont-ils emprunté un langage obscur, mystérieux, énigmatique & qui tient du fanatisme? Pourquoi dénigrer le siecle de Louis XIV, & la mémoire de ce Colbert, qui a fait à la France tout le bien que les circonstances où il a vécu pouvaient lui

dans cette nouvelle Edition, *) présente partout des morceaux aussi judicieux. L'attention de M. Palissot à saisir, dans les circonstances de cet Empire naissant des pronostics certains de sa grandeur future, me paraît admirable. Les présages, les prodiges, le gouvernement, tout annonce cette ambition qui rendit Rome la maîtresse de l'Italie, & dans la suite la capitale du monde. La fierté naturelle à ses premiers habitans, déguisée depuis sous le nom d'amour de la Patrie, donna l'essor à ces ames vigoureuses, à ces sentimens fermes & sublimes, à cette foule d'actions héroïques, auxquelles notre admiration paie encore un tribut involontaire qui peut-être nous humilie.

J'aime les réflexions qu'il fait sur la Coutume établie par *Servius Tullius* d'affranchir les esclaves, & de leur accorder les droits des Citoyens. „ Il augmentait par-là, dit M. Palissot, » les forces de la République. Cette espérance » d'ailleurs attachait les esclaves à leurs maî-

---

permettre de faire? Pourquoi a-t-on lu avec étonnement, dans un Journal Economique, que Moliere *avait été le fléau de la Nation?* C'est quelque chose que d'avoir des intentions dont on ne peut soupçonner la droiture; mais il ne faut insulter personne, & surtout des gens qui ont tant de droits à l'estime & à la reconnaissance publique.

*) Il en a paru depuis une troisieme.

» tres, & les ſoutenait contre le découragement » capable de les avilir au-deſſous même de » leur condition. De toutes les peines civiles, » l'ignominie eſt celle dont les Légiſlateurs » doivent le moins abuſer. Quelles mœurs » peut-on attendre d'un Citoyen à qui les voies » de l'honneur ſont fermées, & qu'un préjugé » dangereux aſſujettit à l'infamie ? »

C'eſt en deux coups de pinceau qu'il achève le portrait de *Brutus*, en diſant que, dès l'avénement de *Tarquin le Superbe* à la Royauté qu'il uſurpa indignement par les violences & les fureurs les plus atroces, les ſemences de liberté s'étaient toutes développées dans le cœur de *Brutus*, &, ſi j'oſe le dire, ajoute-t-il avec l'énergie de Tacite, cette ame, *Romaine avant le tems*, méditait déjà dans le ſilence la ruine des Tyrans & le ſalut de ſa Patrie.

Je ne finirais point, Monſieur, ſi je voulais raſſembler tous les grands traits & tous les tableaux frappans qui ſont répandus dans cet Ouvrage hiſtorique ; il me ſuffit de vous en avoir indiqué quelques-uns, pour autoriſer l'éloge que j'en fais ici *. Il ne m'appartient pas

*) La plûpart des Papiers publics parlerent de cet ouvrage avec la même faveur. Il eſt vrai que l'Auteur n'avait encore donné, ni la Comédie des Philoſophes, ni la Dunciade.

de marquer les rangs dans l'empire littéraire ; mais je pourrais aſſurer que l'Auteur de cette Hiſtoire, avec ſa méthode de penſer & ſes principes d'écrire, jouit déjà d'une ſupériorité décidée ſur certains de nos beaux Eſprits, qui ... par de vains ornemens déshonorent l'Hiſtoire, tandis qu'elle ne doit être qu'un Temple auguſte où réſide la Vérité. C'eſt ſous cet heureux & noble aſpect que M. Paliſſot l'envisage ſans doute, à juger de lui par cette Hiſtoire des premiers ſiecles de Rome, &c.



MÉMOIRES

HISTORIQUES,

LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

Sur quelques Écrivains de nos jours,

AVERTISSEMENT.

NOus avons recueilli ces Mémoires dans le Nécrologe des hommes célebres de France *, M. Palissot ayant bien voulu nous indiquer les articles qu'il y a fournis. Nous n'avons pas fait usage de ceux de Marivaux, de Louis Racine, fils du grand Racine, de l'Abbé Prévôt, de Roy, &c. &c. que l'Auteur a presque entiérement fondus dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature ;* mais nous avons cru devoir conserver les suivans, soit parce qu'ils manquent à ce dernier Ouvrage, soit parce qu'ils y sont moins développés. Ces articles, d'ailleurs, donneront à ce Volume sa juste étendue, rendront notre Collection plus complette, & ils auront toujours, pour beaucoup de lecteurs, le mérite de leur procurer, sur quelques Gens de Lettres, des lumieres intéressantes.

---

*) Ouvrage entrepris, il y a douze à treize ans, uniquement pour la gloire des gens de Lettres, & dont l'Auteur, malgré son prétendu penchant pour la Satyre, a seul donné l'idée. Il y a travaillé lui-même sans aucun intérêt, & avec le plus grand zele, pendant les cinq ou six premieres années ; mais les difficultés d'obtenir des renseignemens qui demanderaient, de la part des vivans, un peu de respect pour la mémoire des morts, l'ont obligé de renoncer à ce travail ingrat, dont la suite cependant continue toujours de paraître d'année en année.

MÉMOIRES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

Sur quelques Écrivains de nos jours.

SUR M. HARDION.

JAcques Hardion, né à Tours, le 19 Octobre 1686, vint à Paris en 1704, fit un cours de Langue Grecque au College Royal, fut admis en 1711, en qualité d'éleve, à l'Académie des Inſcriptions, y fut aſſocié en 1713, & Penſionnaire en 1728.

On a de lui pluſieurs Diſſertations intéreſſantes qui ont été recueillies & qu'on peut conſulter dans les Mémoires de cette Académie. En 1730, l'Académie Françaiſe l'adopta pour un de ſes Membres, & l'année ſuivante il commença l'Hiſtoire de l'Origine & des progrès de la Rhétorique dans la Grece. Il avait publié ſur cette matiere douze Diſſertations; mais il fut obligé d'interrompre ce travail pour ſe livrer

entiérement à l'éducation de Mesdames Henriette, Adélaïde, Victoire, Sophie, Louise, filles de Louis XV, qui fut confiée à ses soins, lorsqu'elles revinrent de l'Abbaye de Fontevrauld. Il eut l'honneur de leur enseigner successivement la Fable, la Géographie, l'Histoire, quelques-unes des langues modernes, & de leur donner même des leçons de Philosophie. Ce fut pour ces augustes Eleves qu'il composa une nouvelle Histoire Poétique, un Traité de l'Eloquence & de la Poésie Françaife, & enfin un abrégé de l'Histoire universelle, dont il a paru dix-huit volumes.

Voici le témoignage honorable que cet Auteur n'a pu s'empêcher de rendre aux heureuses dispositions de ces Princesses, & à l'empressement qu'elles eurent toujours d'acquérir de nouvelles lumieres. » Ces Ouvrages, dit-il, » (en parlant de son Histoire Poétique & de » ses Traités sur l'Eloquence & la Poésie) ont » été pour Mesdames, comme une préparation » à des études plus profondes, où leur goût » naturel pour tout ce qui tend à perfectionner la raison, & une pénétration singuliere, » leur ont fait faire des progrès plus réels que » vraisemblables." Ce qui honore le plus M. Hardion lui-même, c'est qu'il ait été jugé digne de seconder, dans l'éducation de ces Princesses, les dons précieux de la nature.

Un caractere doux & prévenant, des mœurs vertueuses furent son principal mérite. Homme estimable, & non pas homme supérieur, ses productions annoncent des connaissances variées; une littérature saine, mais des talens, pour ainsi dire, indécis; peu de vues, peu d'élevation, peu de caractere. Il mourut à Paris au mois de Septembre 1766. Il a eu, pour successeur à l'Académie Française, M. Thomas, qui s'est distingué dans le genre des Eloges, & à qui nous voudrions pouvoir donner celui d'avoir conservé le bon goût de l'Eloquence.

SUR M. L'ABBÉ MANGENOT.

LOuis Mangenot, Chanoine du Temple, né à Paris en 1694, était neveu de ce Palaprat, plus connu par ses liaisons avec l'Auteur de la Comédie du Grondeur, que par quelques petites Pieces qu'il a données lui-même au Théâtre. Quoique nous ayons été à portée de voir assez souvent M. l'Abbé Mangenot, il ne nous est gueres possible de donner au public d'autres lumieres sur sa naissance dont il ne parlait jamais. Nous croyons seulement qu'il était fils d'un homme de commerce, & nous savons que son peu de fortune fut ce qui le détermina

principalement à embrasser l'Etat Ecclésiastique. Son éducation avait été si négligée, qu'il ne commença ses études qu'à l'âge de dix-huit ans.

Il était né avec le goût de la Poésie, mais il n'a traité que de petits sujets, & son genre était la délicatesse. Ses premiers ouvrages le firent connaître assez avantageusement pour lui procurer l'accès de la bonne compagnie; mais son caractere ennemi de toute dépendance, & naturellement porté à une misanthropie un peu cynique, ne lui permit pas de s'assujettir aux égards nécessaires pour se conserver avec succès dans le grand monde; bientôt il prit pour toujours le parti de la retraite.

Au seul récit de quelque trait d'humanité, sa sensibilité se manifestait par des larmes, & souvent on l'a vu disposer d'avance des revenus de son bénéfice, & se mettre lui-même dans les embarras de l'indigence, pour secourir des malheureux. Cependant cette vive sensibilité ne le défendait pas d'une violence de caractere qui avait quelquefois l'apparence de la dureté, & qui le rendait d'une société difficile, même pour ses amis. Revenu de ces premiers mouvemens, l'homme sensible reparaissait, & qui plus est, l'homme tendre & voluptueux. Personne n'éprouva plus fortement que lui l'empire des passions, & sur-tout de cette volupté

à laquelle il reconnaissait qu'il était redevable des accès de talens qu'il avait eus pour la Poésie.

On a de lui des Madrigaux dans le genre de la Sabliere, des Chansons galantes, quelques Epigrammes; mais il serait à craindre qu'on n'en fit un recueil sans choix. Quoiqu'il eut un goût très-sûr pour juger les ouvrages des autres, il se permettait à lui-même beaucoup d'incorrections & de négligences. Il est heureux pour sa réputation, que la trop grande facilité qu'il avait d'écrire ait été souvent combattue par un attrait plus vif encore qui le portait à ne rien faire. Mais sans vouloir lui faire un mérite de cette indolence, nous connaissons beaucoup d'Ecrivains plus laborieux, dont les ouvrages magnifiquement imprimés, décorés de très-belles gravures, & défiant, en quelque sorte, l'oubli sous ce pompeux appareil, n'iront pas cependant aussi loin que cette Eglogue de M. l'Abbé Mangenot, qui a paru dans tant de Recueils, & qui commence par ces vers:

Au déclin d'un beau jour, une jeune bergere.
Echappée à la fin aux regards de sa mere, &c.

Cette Piece remporta le Prix des jeux Floraux à Toulouse, & ce fut le célebre Rousseau qui le présenta lui-même à l'Auteur chez Pa-

laprat ſon oncle, qui avait voulu ménager au jeune Poëte cette ſurpriſe agréable.

Il eut été à ſouhaiter que ces momens d'une verve heureuſe euſſent été moins rares dans la vie de M. l'Abbé Mangenot; mais plus de quinze ans avant ſa mort, il était tombé dans une paralyſie dont la premiere attaque lui ôta l'uſage de tous ſes membres. Son eſprit ſembla renaître, lorſque ce mal lui laiſſa du moins la liberté d'une moitié de ſon corps : cependant on ne doit pas moins regarder ces quinze années d'infirmité comme un eſpace abſolument retranché de la vie de l'Auteur. Il eut d'ailleurs des chagrins domeſtiques à dévorer. Il avait, entre autres, une ſœur fort dévote qui le tyranniſait par ſon humeur. Elle était ſi prévenue contre la Poëſie, que tirant un jour à part M. Sédaine, (qui venait depuis quelque tems chez ſon frere, & qu'elle était fort éloignée de prendre pour un Poëte) » Ne ſoyez pas » ſcandaliſé, lui dit-elle, de ce que mon frere » fait des vers; nous ſommes tous d'honnêtes » gens dans notre famille; il n'y a que lui qui » nous deshonore. " M. Sedaine dut beaucoup rire; mais un Poëte plus célebre aurait eu de quoi rire bien davantage.

Cette ſœur dévote attribuait à la Poëſie l'indifférence que ſon frere ſemblait avoir ſur de

certaines matieres. Elle ne lui pardonnait pas cette Epitaphe qu'il fit un jour pour lui-même en plaisantant :

Sous ce marbre gît enterré
Un prébendier sexagénaire,
Qui ne lut jamais son bréviaire,
Et qui ne connut son Curé,
Qu'en relisant son baptistaire.

Mais on sait que les plaisanteries de cette espece ne décelent, tout au plus, que la pensée du moment, sans qu'on puisse en tirer aucune induction sérieuse contre les sentimens d'un homme. Il y avait, peut-être, plus de hardiesse philosophique dans cette maxime sur la mort, qui terminait une petite Piece du même Auteur.

Elle n'est rien tant que nous sommes,
Quand elle est, nous ne sommes plus.

On a conservé de M. l'Abbé Mangenot quelques Chansons très-agréables. Tout le monde connait celle qui commence ainsi :

Dans un bosquet, près du hameau &c.

On en trouve une autre dans l'Anthologie Françaife, qui ne mérite pas moins d'être connue :

Si l'on peut compter sur un cœur,
C'est sur le cœur d'une bergere.

Par ſon air naïf & trompeur
Ma Corinne avait ſu me plaire :
Je la croyais belle ſans art,
Je chériſſais ſon cœur ſans fard ;
Mais comme une autre elle eſt légere.
Je la croyais, &c.

Amour, venge un fidele amant
Des trahiſons d'une infidelle ;
Fais lui perdre quelque agrément
A chaque inconſtance nouvelle :
Hélas ! tu ne m'écoutes pas,
Loin d'ôter rien à ſes appas,
Chaque forfait la rend plus belle.
Hélas ! &c.

M. l'Abbé Mangenot mourut à Paris le 9 Octobre 1768. Quelques heures auparavant, il s'était fait encore cette Epitaphe :

Ci gît qui crut longtems affronter le trépas,
Et prévoir ſans terreur le terme de ſa vie :
Vain eſpoir ! penſait-il, hélas !
Que néceſſairement ſa mort ſerait ſuivie
Des pleurs & de l'oubli de ſa chere Sylvie.



SUR M. DE LA GARDE.

PHilippe Bridart de la Garde, né à Paris en 1710 (à ce que l'on croit) était le fils d'un homme de confiance du Grand Prieur M. de Vendôme. Il fut élevé au Temple, où ſes liaiſons avec M. l'Abbé Mangenot, dont nous avons précédemment parlé, lui inſpirerent le goût des Lettres & des Arts qu'il conſerva toute ſa vie. Nous diſons le goût, qui peut en effet s'acquérir, & non les talens avec leſquels il faut naître. M. de la Garde fut un homme de beaucoup d'eſprit : on le devine par ſes ouvrages, à travers un ſtyle diffus, précieux, guindé, ſouvent obſcur, preſque toujours biſarre; mais on s'en appercevait infiniment davantage dans la Société, où dégagé de toutes prétentions, ſon eſprit n'était jamais à la gêne. Il s'exprimait alors naturellement, & ſa converſation annonçait de bons principes de goût, des vues très-fines, quelquefois même aſſez profondes.

Moins homme de Lettres qu'amateur éclairé, un concours ſingulier de circonſtances le mit à portée de ſe rendre utile aux Arts d'agrément, & de perfectionner, en quelque ſorte, un des plus nobles amuſemens de la Société, en don-

nant à nos Repréſentations Dramatiques plus de décence & de vérité. C'eſt à lui que le Public fut redevable de l'établiſſement du Coſtume ſur nos Théâtres. Cette partie avait été ſi ridiculement négligée, que tout le monde peut ſe rappeller encore d'avoir vu à nos Spectacles, la Veuve de Pompée en grand panier, & Céſar avec un chapeau garni de plumes : on peut juger combien ce ſeul contreſens devait nuire à l'illuſion. On jouait des Comédies Grecques, telles que l'Amphytrion, & l'Andrienne, en habits à la Françaiſe, & le Public, accoûtumé à ce défaut de convenance, paraiſſait même ne plus en remarquer la biſarrerie. La réforme propoſée par M. de la Garde, eut lieu d'abord, à la Cour en 1754, aux Repréſentations de l'Opéra d'Alceſte. MM. Rebel & Francœur *) la firent paſſer à la ville, & enfin tous nos Théâtres l'ont adoptée.

Nous avons dit que des circonſtances ſingulieres donnerent à M. de la Garde cette influence ſur nos ſpectacles. En effet, dans ſa jeuneſſe, il ſembla vouloir ſe dévouer à l'Etat Eccléſiaſtique, dont même il avait pris l'habit; mais la célebre Mlle. le Maure étant venue, après ſa premiere retraite de l'Opéra, s'établir dans le

*) Alors Directeurs de l'Opéra.

voiſinage

voisinage du Temple, lia connaissance avec la mere de M. de la Garde. Le jeune Abbé, charmé des talens de Mlle. le Maure, & de cette voix séduisante qu'on ne se rappellera jamais sans admiration, prit assez d'ascendant sur l'esprit de cette Actrice, pour l'engager à rentrer à l'Opéra. Il détermina même sa Mere à prendre un appartement dans une maison que Mlle. le Maure vint occuper aux environs du Palais Royal. L'Abbé qui était né avec le goût de la Musique & des Fêtes, ne tarda pas à quitter l'habit ecclésiastique, sans en abjurer cependant tout à fait l'esprit : car il conserva toute sa vie une sorte de passion pour quelques cérémonies de l'Eglise, telles que les Messes solemnelles, les Processions, &c.

Ses liaisons avec Mlle. le Maure, durerent plusieurs années. MM. Rebel & Francœur, flattés de lui devoir le retour de cette Actrice à leur Spectacle, devinrent ses amis, & saisirent avec empressement les occasions de le servir. Ils étaient chargés du soin des Fêtes particulieres que le Roi donnait à sa Cour, dans ses petits appartemens : ils en confierent les détails à M. de la Garde, qui se trouva placé dans son véritable élément. Il remplit, avec tant de goût, cette espece de direction, que le Roi lui donna, sur son trésor, une pension de 1200 liv.

Madame la Marquise de Pompadour, redevable à la nature de toutes les graces & à son éducation, de tous les talens faits pour en augmenter l'empire, savait recompenser dans les autres cet amour éclairé des Arts qu'il fallait admirer en elle. La passion de M. de la Garde pour eux, fut auprès d'elle son unique recommandation. Elle résolut de se l'attacher, & le fit son Bibliothécaire avec 2000 livres d'appointemens, qui lui furent continués après la mort de sa bienfaitrice, par M. de Marigny.

En 1754, Madame de Pompadour lui avait fait obtenir une pension d'une pareille somme sur le Mercure de France, & en lui annonçant cette nouvelle faveur, elle y avait joint un présent de 12000 livres.

M. de la Garde alliait aux mœurs les plus douces, au caractere le plus égal, une ame extrêmement sensible. La mort de sa bienfaitrice le jetta dans une habitude de mélancolie qu'il ne fut pas le maître de dissiper. Il mourut regretté de tous ses amis le 3 Octobre 1767, sans témoigner ni crainte, ni faiblesse. Par son testament il avait institué M. de Crébillon son légataire universel, & donné à MM. Rebel & de la Place, de dernieres preuves de la tendre amitié qu'il avait eue pour eux.

On a de lui les Lettres de Thérese, ou Mé-

moires d'une jeune Demoiselle de Province, pendant ſon ſéjour à Paris, cinq parties in-12, publiées en 1739 & 1740. Quoique ce Roman ait été réimprimé pluſieurs fois, & qu'il ait eu quelque ſuccès dans les Provinces, le ſtyle en eſt maniéré & précieux. C'eſt une Satyre de nos mœurs, mais elle ne porte que ſur des objets frivoles:

L'Echo du Public, Ouvrage périodique, dont il parut quelques feuilles en 1742, & que ſa trop grande liberté fit défendre:

Les Annales Galantes, vol. in-12, qui ne parut point, parce que toute l'édition en fut arrêtée, en 1743.

Un Factum pour une Actrice de l'Opéra contre une autre Actrice du même Spectacle. Il s'agiſſait d'une querelle très-ſinguliere qui s'était élevée entre elles. Ce Factum était un Ouvrage de plaiſanterie, écrit avec aſſez de légéreté:

Quelques Opéra Comiques en ſociété avec M. Favart:

Des Obſervations d'une Société d'Amateurs ſur quelques productions des Arts, conjointement avec M. l'Abbé de la Porte, & inſérées dans l'*Obſervateur Littéraire*, Journal dont ce dernier eſt l'Auteur. Ces obſervations contiennent des réflexions judicieuſes ſur différens ouvrages de Peinture, de Sculpture, &c. Elles ſup-

posent beaucoup de connaissances dans ces mêmes Arts, & la lecture peut en être utile aux jeunes Eleves:

Des Observations sur les Tableaux exposés au Sallon, insérées dans le même Journal:

Quelques Chansons qu'on a recueillies, entre autres la Chanson grivoise si connue, & que quelques personnes croyent encore de M. de Voltaire:

Malgré la bataille, qu'on donne demain, &c

Depuis 1758, M. de la Garde, par un Brevet d'adjonction au Privilege du Mercure, composa toute la partie des Spectacles comprise dans ce Journal. Cette partie devait être traitée avec plus de précision & de liberté. D'ailleurs elle eut exigé des connaissances plus approfondies que celles de l'Auteur, qui ne possédait gueres, dans ce qui concerne le Théâtre, que la superficie, &, pour ainsi dire, l'extérieur de l'Art. Il s'entendait aux choses d'effet, de bienséance, de convenance, mais non aux secrets du génie, dans lesquels le bel esprit ne voit pas infiniment plus loin que le Vulgaire des Spectateurs.

SUR M. L'ABBÉ TRUBLET.

NICOLAS-CHARLES-JOSEPH TRUBLET, de l'Académie Françaiſe & de celle de Berlin, Tréſorier de l'Egliſe de Nantes, & enſuite Archidiacre & Chanoine de Saint-Malo, naquit en cette derniere ville, au mois de Décembre 1697. Nous ne ſavons point d'autres particularités ſur ſa naiſſance.

Il poſtula, pendant très-long-temps, l'honneur d'être admis à l'Académie Françaiſe, quoique MM. de Fontenelle & de la Motte l'euſſent appuyé ſouvent de leurs preſſantes recommandations auprès de cet illuſtre Corps. Perſonne n'eut plus que lui la tournure de l'eſprit académique; perſonne n'exprima plus finement de petites choſes, & ne ſut mieux faire valoir, ſcruter, analyſer de petites idées.

Semblable à ces Satellites deſtinés à ſuivre invariablement le cours d'une grande planete, M. l'Abbé Trublet ſe traîna toute ſa vie ſur les pas des deux Auteurs célebres que nous avons nommés. Il les commentait de leur vivant, & les commentait encore long-temps après leur mort. C'eſt ſans doute une preuve

de mérite, que de ſe plaire dans la ſociété de gens qui ont eux-mêmes un très-rare mérite; auſſi M. l'Abbé Trublet ne pourrait avoir auprès de la poſtérité de meilleure recommandation, que ſon attachement pour deux Ecrivains de cette diſtinction, ſi cet attachement même n'eût pas ſouvent dégénéré en un enthouſiaſme puéril & preſque ridicule. Il ne trouvait rien que d'admirable dans ſes deux Auteurs favoris: il ſaiſiſſait dans leurs ouvrages des beautés & des fineſſes imperçeptibles pour d'autres yeux que les ſiens; & lorſqu'une fois il entrait dans le détail de tout ce qu'il y voyait, on eût été tenté de s'écrier d'après l'Intimé : *Quand aura-t-il tout vu ?*

Il ſemble que de véritablement grands hommes ne devraient pas ſe prêter ſans peine à des hommages. Il y a grande apparence cependant que, ſans accorder beaucoup d'eſtime à ces complaiſans admirateurs, la faibleſſe humaine leur rend en bienveillance, ce qu'ils prodiguent en adulation. L'encens le plus groſſier ne déplaît pas toujours; & tel Auteur qui s'en eſt enivré toute ſa vie, ne pourrait pas ſupporter la critique la plus délicate. Il eſt pourtant vrai que les adulateurs littéraires ſont ſouvent plus de tort que de bien aux Ecrivains qu'ils croient honorer. Leur admiration fût-elle ſincere,

dès qu'elle eſt exagérée, indiſpoſe le public, & contre eux-mêmes, & contre les objets de leur culte. Rien ne ſerait, par exemple, plus mal-adroit, que de louer M. de Voltaire aux dépens de Corneille & de Racine. Il convient, ſans contredit, d'encenſer le Saint du jour, mais ſans déroger au reſpect que l'on doit aux autres, ou l'on s'expoſerait à être traité comme un profane.

C'eſt ainſi que M. l'Abbé Trublet croyait relever la réputation de la Motte & de Fontenelle, en avouant que la Henriade l'avait toujours ennuyé. Cet aveu n'a fait de tort qu'au coupable, & n'a pas donné un admirateur de plus aux deux Ecrivains, en faveur deſquels il déshonorait ainſi ſon jugement.

Il eſt vrai qu'après bien des ſollicitations de ſa part, l'Académie a paru ſe reſſouvenir enfin de la bienveillance dont ces mêmes Ecrivains l'avaient honoré pendant leur vie, & qu'en l'inſcrivant dans ſes faſtes, elle a cru devoir récompenſer ſon zele pour la gloire de deux de ſes Membres. Son ſucceſſeur n'a pas manqué d'obſerver à cette occaſion, combien l'amitié des hommes célebres eſt avantageuſe : c'eſt une recommandation d'un aſſez grand poids, ſans doute, pour avoir de l'influence ſur le choix d'une Acadé-

mie ; mais elle ne ſuffit pas toujours pour inſpirer au public une grande conſidération pour ceux qui n'auraient à produire que de pareils titres.

On ſait que les hommes les plus eſtimables ont quelquefois des attachements de pure fantaiſie. On voit même très-peu d'Ecrivains célebres qui aient le noble courage d'aimer leurs égaux ; & fort ſouvent les louanges d'un homme de génie ne prouvent que la médiocrité du perſonnage qui en eſt l'objet. On careſſe volontiers ceux qui ne cauſent aucun ombrage ; mais il eſt bien rare que les gens de Lettres voient avec complaiſance les héritiers ou les rivaux de leur gloire : c'eſt un travers de l'amour-propre qui n'admet gueres d'exception.

Si M. l'Abbé Trublet, comme nous l'avons ci-devant obſervé, fit un tort irréparable à ſon goût, en parlant auſſi légérement de la Henriade, M. de Voltaire ne laiſſa pas cette injure impunie. Il n'abuſa point de la vengeance, lorſqu'il ſe contenta de dire :

L'Archidiacre T.... prétend que je l'ennuie ;
La repréſaille eſt juſte.

Mais dans ſa Satyre intitulée, *Le pauvre Diable*, il a enfoncé l'aiguillon un peu davantage ; & rien n'eſt plus mordant que ces vers :

L'Abbé T..... alors avait la rage
D'être à Paris un petit perſonnage.
Au peu d'eſprit que le bon homme avait,
L'eſprit d'autrui, par ſupplément, ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage:
Il compilait, compilait, compilait.
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire;
Et nous laſſait, ſans jamais ſe laſſer, &c.

Comme il y entre toujours de l'exagération dans la Satyre, il faut rabattre quelque choſe de ces traits, pour avoir une idée juſte de M. l'Abbé Trublet. A l'avantage, aujourd'hui très-commun, d'avoir de l'eſprit, il joignait le mérite d'écrire quelquefois avec fineſſe. Ses Eſſais de Morale feraient même un Ouvrage aſſez eſtimable, s'il était encore poſſible d'avoir en Morale quelques idées neuves. La ſatiété du Public devrait avertir les gens de Lettres de ne plus s'exercer ſur des ſujets rebattus, qui dégénerent néceſſairement en lieux communs. On doit ſentir combien il eſt difficile qu'un Moraliſte ſoit autre choſe qu'un Compilateur. Il eſt vrai cependant que l'utilité de la Morale ſe faiſant ſentir à meſure que les mœurs ſe dépravent, il eſt peut-être convenable de repréſenter ſouvent les mêmes vérités; & il pourrait en être de cette ſcience comme des aliments: il en faut pour tous les hommes &

pour tous les tempéraments. Il se peut aussi que ce soit une nécessité qu'il y ait des Ouvrages de Morale proportionnés à toutes les classes de Lecteurs.

La Lettre de M. l'Abbé Trublet, imprimée à la tête du Recueil de M. de la Motte, doit être lue avec précaution. Il tâche d'y fortifier, autant qu'il le peut, tous les paradoxes de cet Ecrivain, l'homme de France qui eut le plus d'esprit & le moins de goût. M. l'Abbé Trublet vante beaucoup les Odes de M. de la Motte, parce qu'elles ont l'air d'être extrêmement pensées. Il nous semble, au contraire, que cette affectation continuelle, que cette morgue sentencieuse est précisément ce qui les rend mauvaises. C'est par les sentiments & par les peintures, que la Poésie doit sur-tout attacher: il faut y joindre l'harmonie pour le charme de l'oreille. Rien ne sied moins à la Poésie, que cet appareil pédantesquement doctrinal, qui se fait sentir dans presque toutes les Odes de M. de la Motte. On voit qu'il ne peut se résoudre à quitter un moment la fourrure de l'école; & à force de vouloir instruire, il néglige trop les moyens de plaire, & ce fut mal-à-propos qu'il donna le nom d'Odes à des Traités de Morale écrits sans aucun enthousiasme, & toujours dépourvus d'harmonie. La Motte a dit

dans son style dur, guindé & bizarre :

> Les vers sont enfants de la Lyre :
> Il faut les chanter, non les lire.

Et ces vers n'étaient faits, ni pour être chantés, ni pour être lus.

Sa prose a véritablement plus de mérite; mais, par malheur, il n'a gueres écrit que des Dissertations relatives à ses propres Ouvrages, & dans lesquelles il ne cesse de tendre des pieges au goût de ses Lecteurs. On connaît sa manie contre les vers, & le desir qu'il eut d'introduire l'usage d'écrire en prose les Tragédies & même les Odes. Cette seule manie prouve assez qu'il n'était pas Poëte.

Il faut avouer qu'aujourd'hui la plupart de nos Tragédies nouvelles gagneraient à être écrites en prose, parce que rien n'est au-dessous des vers médiocres ; mais quand on a sous les yeux les belles Tragédies de Racine, & qu'on est à portée de voir combien, entre les mains d'un homme de génie, l'art des vers ajoute même à la prose la plus accomplie, on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez malheureusement organisés, pour être insensibles aux charmes d'une pareille Poésie.

Que l'on écrive, si l'on veut, des Tragédies en prose ; mais que du moins on ait la

bonne foi de convenir que c'eſt par faibleſſe & par le ſeul déſeſpoir de pouvoir égaler un grand Poëte. M. de la Motte, à qui la Nature avait refuſé le talent de bien écrire en vers, reſſemblait un peu au Renard de la Fable. *) Il cherchait à faire illuſion par le mérite qu'il avait, & à décrier celui qu'il n'avait pas. Comme, en effet, il était bon Proſateur, il ne négligeait rien pour faire valoir la proſe aux dépens de la Poéſie; mais le Public n'a pas été dupe.

M. l'Abbé Trublet vante, avec juſtice, le vrai talent de M. de la Motte, celui d'écrire en langage commun, d'une maniere très-ſéduiſante; mais plus il paraît frappé de ce mérite, plus on eſt étonné qu'il n'ait pas mieux imité ſon modele. On trouve, dans ſa Lettre même ſur M. de la Motte, pluſieurs phraſes qui certainement ne donnent pas l'idée d'un ſtyle bien ſoigné.

» Je perds, dans M. de la Motte, dit-il, » un homme qui m'aimait. Je crois dire ceci » ſans orgueil. J'aimais M. de la Motte plus » que je ne puis vous dire, plus que je ne » croyais l'aimer; & quand on aime à un cer-

---

*) Meſſer Houdart, peut-être on vous croirait;
Mais, par malheur, vous n'avez pas de queue.
Rouſſeau.

» tain point, on ne tire pas vanité d'être aimé.

C'eſt jouer ſur le mot *aimer*, que de le répéter ainſi cinq ou ſix fois en quatre lignes. La petite maxime énigmatique qui termine cette phraſe, ne nous paraît d'ailleurs qu'une puérilité.

Nous tombons ſur un autre paſſage dont nous ne ſommes pas plus contents. „ La Na-
» ture dit à chaque homme, en le formant
» ſoyez cela, & ne ſoyez pas autre choſe, ſi
» vous voulez être quelque choſe. Elle avait
» dit à M. de la Motte, ſoyez ce que vous
» voudrez. La regle de ſuivre ſon talent n'é-
» tait pas faite pour lui ; elle l'eût obligé à
» tout, & ainſi à l'impoſſible." Si ce n'eſt pas là le jargon de M. Marivaux, renouvellé d'après celui des Précieuſes, nous ſommes fort trompés.

Ce n'eſt que jeu de mots, qu'affectation pure;
Et ce n'eſt point ainſi que parle la Nature.

M. l'Abbé Trublet prétend que notre meilleur Proſateur eſt beaucoup plus près de la perfection, que notre meilleur Poëte. Mais qu'en ſavait-il? Il faut, pour juger les Poëtes, avoir, du moins, quelque étincelle du feu divin qui les anime. Racine eſt-il donc plus éloigné de la perfection de l'art des vers, que Boſſuet ou Paſcal de celle de la proſe?

Le même Auteur ajoute, qu'à l'exception de M. de Voltaire, nos meilleurs Poëtes n'ont écrit en proſe que très-médiocrement, & que Racine, à cet égard, ne mérite aucune diſtinction, parce qu'il n'a fait, en langage vulgaire, aucun ouvrage d'une certaine étendue. M. l'Abbé Trublet ne s'eſt pas douté que Racine était préciſément l'homme à qui la nature avait dit, *ſoyez ce que vous voudrez*. Il eût certainement acquis tous les genres de gloire auxquels il eût voulu prétendre. Qui eut reconnu le premier Poëte tragique de la Nation dans la Comédie des Plaideurs, Comédie charmante, & qui parut à Moliere même remplie de ſel & de graces? Racine s'eſt montré ſupérieur à nos meilleurs Poëtes lyriques dans les Chœurs d'Eſther & d'Athalie.

On a de lui quelques Epigrammes non moins piquantes que celles de Rouſſeau. Celui de ſes contemporains qui l'avait le mieux connu, Deſpréaux, ne diſſimulait pas qu'il l'eût redouté dans le genre ſatyrique. Enfin, il a écrit en proſe non-ſeulement, comme le dit M. l'Abbé Trublet, quelques Préfaces très-élégantes, & quelques Diſcours parfaitement beaux; mais ſon Hiſtoire de Port-Royal, que le ſavant Abbé d'Olivet regardait comme un chef-d'œuvre, auquel, il n'avait manqué qu'un ſujet plus

intéreſſant. Les meilleures Lettres de Paſcal lui-même ne l'emportent pas en enjouement & en fineſſe ſur celles que Racine écrivit contre quelques Ecrivains de Port-Royal, qui lui faiſaient un crime de ſes Tragédies. On vit le moment où les Jéſuites allaient être vengés des Provinciales; & cependant M. l'Abbé Trublet veut que nos meilleurs Poëtes n'aient jamais été que des Proſateurs très-médiocres!

Lorſque cet Ecrivain ſe trompe ainſi ſur un homme tel que Racine, lorſqu'on lui voit ſemer, à chaque ligne, les opinions les plus bizarres, on ne doit plus être étonné, quand il ajoute que la plus grande louange qu'on pût donner à des vers, ce ſerait de dire qu'ils valent de la proſe; mais qu'il n'en connaît pas de tels. Apparemment il en exceptait, au moins, ceux de M. de la Motte, puiſqu'il l'appelle un de nos plus grands Poëtes. De pareils paradoxes ne méritent pas l'honneur d'être réfutés ſérieuſement.

Il paraît que M. l'Abbé Trublet eût été très-ſenſible à la critique, ſi ſa bonhommie & ſa médiocrité ne l'en euſſent ſouvent préſervé. Il donne le nom de *groſſe injure* au titre d'un livre fait par Madame Dacier, pour défendre Homere, qu'elle entendait parfaitement, contre M. de la Motte, qui ne l'entendait pas. Ce livre eſt intitulé : *Des cauſes de la corruption*

du goût. Nous avouons que ce titre ne nous a jamais paru fort injurieux : nous sommes seulement un peu surpris de la délicate sensibilité de M. l'Abbé Trublet.

Nous apprenons que cet Auteur avait travaillé pendant quelques années au Journal des Savants. D'après ce que nous avons vu de ses opinions singulieres en matiere de Littérature, nous présumons que les articles qu'il a pu fournir à ce Journal, ne doivent pas être exempts de paradoxes. On sait que dans la derniere année de sa vie il avait travaillé aussi au Journal Chrétien; ouvrage entrepris pour venger la Religion des calomnies des incrédules. L'intention d'un pareil ouvrage était très-louable, sans doute; mais quand on n'est point animé du génie des Arnaud, des Bossuet, des Pascal, on doit craindre de fortifier le parti de ces mêmes incrédules, en ne leur opposant qu'une défense trop faible. Tout le monde n'a pas le droit de porter la main à l'Arche du Seigneur.

M. l'Abbé Trublet est mort à Saint-Malo, sa patrie, au mois de Mars 1770. Il a laissé la réputation d'un très-honnête homme; mérite très-préférable, sans doute, à celui d'écrire poliment en prose & même en vers.

SUR

SUR M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

CHarles-Jean-François Hénault, de l'Académie Françaiſe, Préſident honoraire au Parlement, Surintendant de la Maiſon de Madame la Dauphine, naquit à Paris en 1685. L'ouvrage qui a le plus contribué à ſa réputation, c'eſt ſon Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, qui parut en 1744, dont on fit rapidement pluſieurs éditions, & qui a été traduit en Italien, en Allemand & en Anglais.

C'eſt pour les Savants une Table bien faite, qui leur épargne des recherches, & qui leur rappelle à l'inſtant ce qui pouvait leur être échappé. C'eſt pour les autres une très-utile inſtruction élémentaire; & ſi cet Abrégé ne préſente pas toujours de grandes vues, s'il n'eſt pas exemt de fautes, il n'en eſt aucun, du moins où les faits aient été mieux diſcutés, placés dans un ordre plus convenable, & où l'on trouve plus de réflexions judicieuſes, toujours exprimées avec préciſion.

Si quelque choſe pouvait affaiblir le mérite d'un bon Ouvrage, ce ſeraient peut-être les louanges indiſcretes, que lui donnent des Ecrivains

passionnés. Dans notre siecle, dédaigneux des sources, par un commencement d'ignorance, & devenu, par la même raison, trop favorable aux Abrégés, on a dit que la maniere de M. le Président Hénault serait peut-être la meilleure pour écrire l'Histoire. On ne peut se dissimuler la témérité de cette assertion; ce serait ôter à l'Histoire toute sa majesté. Une anatomie bien faite a, sans doute, des droits à notre admiration; mais elle ne présente toujours qu'un corps dépouillé de vie, & dénué de tous les agréments extérieurs, dont la nature avait eu soin de l'embellir. On ne pardonne pas à l'Abbréviateur Justin de nous avoir fait perdre l'Histoire universelle de Trogue Pompée, & si nous avions une excellente Histoire de France, il faudrait bien se garder de croire que l'Abrégé de M. le Président Hénault pût y suppléer, ou consoler nos neveux de l'avoir perdue.

Le mérite du célebre Académicien dont nous parlons, ne se bornait pas à ses connaissances historiques. On a de lui différents petits Ouvrages en vers & en prose. Tout le monde sait encore la jolie chanson:

Quoi! vous partez, sans que rien vous arrête, &c.

A ne consulter que ces productions légeres,

M. le Préſident Hénault n'était pas préciſément un homme de Lettres : c'était plutôt un homme d'infiniment bonne compagnie, un amateur éclairé, qui ſe plaiſait avec les Gens de Lettres, qui aimait à leur être utile, qui les ſecondait quelquefois, & que ſa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux & des gens du monde, une très-grande conſidération. Il la méritait par ſon eſprit, par ſes mœurs douces, par l'aménité de ſon caractere. M. de Voltaire paraît en avoir donné une idée très-juſte dans ces vers qui le peindront à la poſtérité. *)

Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us*, pour un ſavant,
Et le Dieu joufflu de la table,
Pour un connaiſſeur ſi gourmand, &c.

Il eſt heureux pour les Gens de Lettres, que la fortune leur ménage d'utiles appuis, tels que M. le Préſident Hénault. Cependant, comme il n'eſt pas de bien, qui ne ſoit mêlé de quelques inconvénients, la bienveillance des ama-

---

*) C'eſt au même Préſident, que M. de Voltaire avait adreſſé d'autres vers, qui commençaient ainſi :

Hénault, fameux par vos ſoupés,
Et par votre chronologie, &c.

teurs eſt quelquefois un appas dangereux pour ces mêmes Gens de Lettres. On ne s'aviſe gueres de leur diſputer tout ce qu'ils font de médiocre, & qui ne peut leur rapporter aucune gloire ; mais le public attribue ſouvent ce qu'ils font de bien, à l'amateur qui paſſe pour les diriger. C'eſt ainſi que nous nous ſouvenons d'avoir entendu attribuer à M. le Préſident Hénault, une Tragédie de Fuzelier, intitulée, *Cornélie*, qui fut jouée en 1713, & une autre Tragédie, qui n'eſt pas ſans mérite, intitulée, *Marius*, repréſentée en 1715, & dont le véritable Auteur était un M. de Caux, de qui nous avons auſſi une Tragédie de *Liſimachus.* Toute la bonne volonté du protecteur n'empêche pas que de pareils bruits ne s'accréditent : ce qui laiſſe encore dans l'indéciſion, s'il eſt plus avantageux que nuiſible aux Gens de Lettres de ſe mettre, en quelque ſorte, ſous la tutele d'un homme qui leur dérobe, ſans le vouloir, une partie de leur réputation. Il eſt bien vrai que Fuzelier, dont nous parlions à l'inſtant, avait quelquefois travaillé en ſociété avec M. le Préſident Hénault. Il paſſe du moins pour conſtant, qu'ils avaient fait enſemble & avec M. de Moncrif, une petite Comédie, intitulée, l'*Oracle de Delphes*, qui fut jouée en 1722, avec peu de ſuccès. Mais ces travaux en ſociété, ont,

à peu près, les mêmes inconvénients. Ce qu'il y a de meilleur dans de pareils ouvrages, ne manque jamais d'être attribué à l'homme du monde ; & l'Homme de Lettres eſt toujours coupable des défauts qui s'y trouvent. C'eſt ce qui doit rappeller à tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, le conſeil judicieux de M. de Voltaire :

Raiſonneurs, beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours ſans maître.

M. le Préſident Hénault n'avait pas beſoin de cette gloire empruntée qu'il ne recherchait pas, & qui n'était faite que pour lui déplaire. On verra, par la liſte des Ouvrages qu'il avouait, ſans y comprendre même ſon Abrégé Chronologique, qu'il avait eu le bon eſprit de faire des Lettres, l'amuſement de ſon loiſir ; eſpece de jouiſſance ignorée de la plupart des gens riches, qui ne ſavent point ſe faire pardonner leur fortune, & qui paraiſſent ne pas connaître le prix de la conſidération perſonnelle.

Nous avons de M. le Préſident Hénault une Tragédie de François II, dont la derniere édition eſt de 1768. C'eſt moins une véritable Tragédie, que des faits hiſtoriques mis en dialogue. Ce genre d'Ouvrage ſerait peut-être très-convenable dans les Colleges, où l'on

eſt dans l'uſage de donner des Repréſentations dramatiques. On ferait tourner ces jeux au profit de l'inſtruction. La plupart des jeunes gens rebutés de l'étude de l'hiſtoire, par la ſécheresse avec laquelle nos Annales ſont écrites, pourraient en apprendre ainſi les principaux événements. L'eſſai dont nous parlons, n'a pas fait la même fortune que l'Abrégé Chronologique, & il a coûté, ſans doute, moins de peine à ſon Auteur. Il préſente cependant une nouvelle vue, dont nous ſommes ſurpris qu'on n'ait pas encore ſenti toute l'utilité.

N'oublions pas que M. le Préſident Hénault prononça à l'Académie Françaiſe, un diſcours, dont le but était de prouver qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme, que dans la pratique des vertus chrétiennes. Ce diſcours fut alors très-applaudi, & devait l'être.

Que l'on compare maintenant cette époque glorieuſe pour l'Académie, à ce que nous avons vu de nos jours. Un Académicien, animé du même zele que M. le Préſident Hénault, du même amour de l'ordre, du même reſpect pour la Religion, ayant fait un diſcours, dans lequel il s'élevait avec force contre les détracteurs de l'Evangile, ſans déſigner, toutefois, aucun d'eux en particulier, n'excita que des murmures, & ſe vit aſſailli d'une foule d'é-

crits, non moins injurieux pour sa personne, que pour ses talens. Cette licence était le fruit de la révolution singuliere, mais, heureusement, momentanée, qu'une fausse philosophie avait produite dans les idées d'un certain public. Nos neveux auraient peine à croire que, dans une Académie dont le Roi est le protecteur, un Orateur n'ait osé élever impunément sa voix en faveur de la Religion de l'Etat. Ce n'est pas que l'Académie elle-même se soit écartée de l'esprit de son institution, au point d'approuver ces excès : non, il existe encore dans cette Compagnie savante des hommes qui s'applaudissent d'être les successeurs des Bossuet & des Fénelon, & qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole de la fausse philosophie. Persuadés que le siecle passé était, non-seulement le siecle du génie & du goût, mais encore celui de la saine raison, ils ne se sont point abandonnés à ce délire du raisonnement qui a enfanté parmi nous tant de paradoxes monstrueux. Mais s'il arrivait, par malheur, que cette contagion vint à s'introduire dans quelque Société de Gens de Lettres; si, d'autant plus dangereuse qu'elle y serait plus répandue, elle y dégénerait en faction, cette Société ne pourrait être, ou trop tôt réformée, ou trop tôt abolie. En effet, de prétendus hon-

neurs littéraires qui n'auraient plus pour objet d'exciter une émulation générale parmi les Gens de Lettres, qui deviendraient, au contraire, pour eux un ſujet de diſcordre & de haine, auxquels on ne parviendrait plus que par le manege ou par l'intrigue, & qui ſeraient moins la recompenſe des talents, que celle de l'attachement ſéditieux qu'on aurait juré à telle ou telle ſecte; de pareils honneurs, loin d'être utiles aux arts, en ameneraient bientôt la décadence. Le ſiecle aurait beau ſe vanter de ſes lumieres; la barbarie ſerait d'autant plus prochaine, qu'elle eſt néceſſairement le réſultat des progrès que fait la licence aux dépens de la liberté.

Puiſſe une révolution auſſi triſte ne jamais ſervir de ſupplément à nos annales hiſtoriques! Elle ne ſerait point à craindre, ſi tous les Gens de Lettres étaient pénétrés du même reſpect que M. le Préſident Hénault, pour tout ce qui doit être l'objet de la vénération publique. Cet Académicien, juſtement célebre, & non moins eſtimable par ſes mœurs que par ſes talents, mourut à Paris, le 24 Novembre 1770.

Liste des différents Ouvrages attribués à M. le Président Hénault.

Le Discours qui a remporté le prix à l'Académie Française en 1707.

Le Discours qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux Floraux en 1708.

Le Discours prononcé au lit de Justice, pour la déclaration de la majorité du Roi.

Son Discours de réception à l'Académie Françaife.

Un Discours prononcé à la même Académie, à la réception de M. le Président Bouhier.

Le Temple des Chimeres, divertissement en un acte, exécuté en société, & dont on attribue la musique à M. le Duc de N.

La vie du Connétable de Luynes.

Une Comédie du Jaloux de lui-même, représentée en société.

Une autre Comédie, intitulée, la petite Maison, représentée aussi en société.

La Toilette de Vénus, cantate. Elle a été gravée.

Une Eglogue, insérée dans le Choix des Mercures.

Un Mémoire au sujet d'un procès de M. le Maréchal Duc de Richelieu, contre les Propriétaires des maisons sur le Palais Royal.

Le Nouvel Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France.

La Tragédie de François ſecond.

Le Réveil d'Epiménide, Comédie.

Apologie des Abrégés Chronologiques, dans les Recueils de l'Académie des Belles-Lettres.

Une Réponſe à M. de Sainte-Albine, au ſujet de la Régence de Catherine de Médicis, imprimée dans le Mercure.

Une Réponſe à M. l'Abbé de Velly, dans le même Journal.

Une Lettre ſur les Croiſades, dans le Journal de Verdun.

Une Diſſertation imprimée dans les Recueils de l'Académie de Nancy. *Pourquoi la langue Françaiſe eſt-elle chaſte, & que la langue Latine ne l'eſt pas? &c.*



SUR M. L'ABBÉ DE LA BLÉTERIE.

JEAN-PHILIPPE-RENÉ DE LA BLÉTERIE, né à Rennes, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Profeſſeur d'éloquence au College Royal, &c. eſt principalement connu par une Hiſtoire intéreſſante de l'Empereur Julien.

On ſut gré à l'Auteur de ne s'être point livré à ce faux zele qui ne permet pas qu'on rende juſtice aux vertus d'un Prince, lorſqu'il a eu le malheur d'être ennemi de l'Egliſe. Nous croyons cependant que M. l'Abbé de la Bléterie n'a pas tracé le caractere de Julien d'une main aſſez philoſophique, & qu'il eſt demeuré ſouvent au-deſſous de ſon ſujet.

Il paraît penſer de bonne foi, par exemple, que cet Empereur fut véritablement attaché au Paganiſme juſqu'à la ſuperſtition. C'eſt ce que tout lecteur un peu éclairé ne ſe perſuadera jamais d'un homme tel que Julien, quoi qu'en ait pu dire Prudence dans ces vers, qui raſſemblent d'ailleurs aſſez bien le caractere de ce Prince philoſophe :

Ductor fortiſſimus armis,
Conſultor Patriæ, ſed non conſultor habendæ

Relligionis, amans tercentum millia Divûm,
Perfidus ille Deo, ſed non & perfidus orbi.

On ſait que Julien, né avec tant de lumieres naturelles, avait encore eu le bonheur de recevoir une éducation chrétienne, par les plus habiles Maîtres qu'il eût été poſſible de lui choiſir dans toute l'étendue de l'Empire. L'expérience nous apprend, il eſt vrai, que, malgré de pareils ſecours, on peut s'égarer dans la foi, & même en perdre entiérement l'habitude; mais d'une éducation auſſi ſoignée, on ne retombe jamais dans les chimeres de l'idolâtrie & dans les abymes de la ſuperſtition.

Julien, par une politique malheureuſe, crut devoir préférer l'ancienne Religion des Romains à celle de Conſtance, ſon perſécuteur. Il ſavait combien l'exemple du Prince a d'influence ſur l'opinion publique. Il ne s'acquitta pas moins des fonctions de Pontife que de celles d'Empereur. Il parut ſe livrer avec le plus grand zele aux pratiques d'un culte dont il voulait rétablir l'honneur dans l'eſprit du peuple. En un mot, il ſe montra païen, par déférence pour le ſyſtême politique, qu'il avait eu le malheur d'adopter; mais il eſt abſurde de penſer qu'il l'ait jamais été par perſuaſion.

M. de Voltaire, en différents endroits de ses Mêlanges de Littérature, a contredit quelques faits avancés par M. l'Abbé de la Bléterie dans cette même Histoire de Julien; mais la Critique de cet illustre Ecrivain n'est pas aussi infaillible en matiere de faits, qu'elle pourrait l'être en matiere de goût: elle est souvent systématique; & la moindre conjecture lui suffit pour établir des doutes sur les opinions les plus généralement reçues. Nous n'en citerons qu'un exemple que nous avons maintenant sous les yeux, mais qui nous paraît très-propre à confirmer l'observation que nous venons de nous permettre.

Personne n'ignore que le livre des Proverbes est attribué à Salomon, par une tradition assez constante. M. de Voltaire trouve peu vraisemblable qu'*un Roi* se soit donné la peine de compiler ce Recueil de Sentences Orientales, & sur-tout qu'il ait dit, *que la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion.* Il croit reconnaître évidemment dans ces paroles, le langage d'un esclave accoutumé à trembler sous son maître, & non celui d'un Monarque. Cependant l'Empereur Marc-Aurele, personnage bien autrement important qu'un Roi de Judée, a écrit (& l'on n'en doute pas): *La faveur des Princes ne*

mérite presque jamais les peines qu'on se donne pour l'obtenir. Plus on s'approche d'eux, plus on se livre à des chaînes qui, pour être dorées, n'en sont pas moins pesantes, &c. Ne serait-on pas en droit, d'après un raisonnement tout pareil à celui de M. de Voltaire, de soutenir qu'il n'y a pas d'apparence qu'un Empereur se soit exprimé ainsi, & d'attribuer l'ouvrage de Marc-Aurele à quelque Courtisan désabusé & rassasié de dégoûts?

Nous avons été, en général, peu frappés des discussions critiques de M. de Voltaire sur la vie de Julien. Il nous semble que M. l'Abbé de la Bléterie a puisé dans de bonnes sources tous les faits qu'il raconte dans l'Histoire de ce Prince. On voit même qu'il est assez attentif à justifier sa mémoire de plusieurs imputations calomnieuses. Il rejette la fable qui attribue à cet Empereur mourant, ces paroles si peu dignes de lui : *Tu as vaincu, Galiléen* ! Il devait rejetter avec plus de mépris encore l'histoire de la prétendue femme sacrifiée à la Lune par ce Prince, dans je ne sais quel Temple d'une ville de Mésopotamie : mais d'ailleurs, sans déroger à la qualité d'Historien impartial & judicieux, il a pu se permettre de rapporter quelques bruits populaires peu favorables à la réputation de Ju-

lien, en ne les donnant toutefois que pour ce qu'ils étaient, c'eſt-à-dire, pour de ſimples traditions abſolument dénuées de preuves, & c'eſt une attention que l'Auteur a rarement négligée.

La Vie de l'Empereur Jovien, écrite auſſi par M. l'Abbé de la Bléterie, nous paraît très-inférieure à celle de Julien, mais cette différence peut avoir ſon principe dans le caractere même de ces deux perſonnages, qui ſont, en effet, on ne peut pas moins reſſemblants. Julien, malgré ſes erreurs, fut véritablement un très-grand Prince; & Jovien, malgré l'avantage qu'il eut d'être fidele à l'Egliſe, ne fut qu'un homme aſſez médiocre: ſon Hiſtoire, par conſéquent, n'était pas ſuſceptible du même intérêt que celle de ſon prédéceſſeur; & c'eſt plutôt un ſujet mal choiſi que mal traité.

La Traduction des *Céſars* & du *Miſopogon* de Julien, par M. l'Abbé de la Bléterie, & celle qu'il a donnée depuis, de quelques ouvrages de Tacite, lui aſſurent des droits à l'eſtime des Gens de Lettres; mais ſa Traduction des Annales du même Tacite, fruit infortuné de ſa vieilleſſe, eſt de la derniere médiocrité. M. Linguet, qui en a fait une Critique très-judicieuſe, a dû quelquefois éprouver le dégout d'avoir trop ſouvent raiſon. Ce

fut une grande mal-adresse à M. l'Abbé de la Bléterie, que de s'être mis dans le cas, par une note injurieuse insérée dans ce dernier Ouvrage, de se mesurer avec ce jeune Athlete, qui ne lui a fait grace d'aucune de ses fautes, & de s'être en même-temps exposé au ressentiment de M. de Voltaire. Il fallait une réputation plus robuste que la sienne, pour ne pas se briser contre ce double écueil. Il fallait n'être point un homme de College, un homme de parti, & n'avoir pas fait de *Très-humbles Remontrances de M. de Montempuis*, Ouvrage obscur & médiocre, en faveur d'un pédant qui s'était rendu ridicule, par une aventure bisarre & malheureuse.

On a pu voir jusqu'à présent, dans le compte que nous avons rendu des productions littéraires de M. l'Abbé de la Bléterie, qu'on chercherait vainement chez lui l'Ecrivain supérieur ou l'homme de goût. Il est dans la classe de ces Ecrivains estimables par leurs connaissances, qui, sans fournir une carriere brillante ni enviée, ont eu cependant l'avantage de se rendre utiles & de se distinguer de la foule. Bon esprit plutôt que bel esprit, doué de plus de jugement que d'imagination & de talents; mais recommandable sur-tout par ses mœurs, par sa probité, par le mérite

de

de se faire des amis & de les conserver; enfin plus heureux, avec moins de gloire que beaucoup de Gens de Lettres plus distingués, qui n'ont jamais su vivre en paix, ni avec leurs rivaux, ni avec eux-mêmes. M. l'Abbé de la Bléterie est mort à Paris, en 1772.

SUR M. TOUSSAINT.

FRANÇOIS-VINCENT TOUSSAINT naquit à Paris en 17..., & fit quelque temps les fonctions d'Avocat dans la même ville. Nous n'avons pu nous procurer d'autres éclaircissements sur sa famille & sur les principaux événements de sa vie; mais son existence littéraire est plus connue, & mérite seule d'intéresser le Public, qui n'aime à s'instruire des détails de la vie privée d'un homme de Lettres, que lorsqu'il s'est élevé par son génie ou par des talents supérieurs, au rang des Ecrivains de la premiere classe. M. Toussaint ne fut pas de cet ordre distingué; & même ses débuts dans la Littérature ne semblaient lui promettre aucune réputation. Il commença par des Hymnes latines à la louange du bienheureux Pâris; ce qui prouve que sa jeunesse n'avait pas

été exempte d'une ſorte de fanatiſme. *)

Un fanatiſme d'une autre eſpece le jetta depuis dans le parti philoſophique, mais dans un temps où cette ſecte naiſſante conſervait encore quelque pudeur, & ne s'était point précipitée dans les excès qui ont attiré ſur elle l'indignation des honnêtes gens, & enfin le ridicule.

Son Livre *des Mœurs* étonna par des principes hardis, auxquels on n'était point accoutumé lorſqu'il parut. Il eut même aſſez de célébrité pour qu'on le lui diſputât. L'extrême ſimplicité de M. Touſſaint, l'aridité de ſa converſation, l'eſpece de léthargie dans laquelle ſon eſprit ſemblait toujours plongé, pouvaient en effet donner lieu de douter qu'il fût l'Auteur de cet Ouvrage. Certains bruits que nous avons entendu répéter ſouvent, accréditaient

---

*) Son âge mûr n'en fut pas même exemt. Dans un de ſes derniers ouvrages, intitulés *Eclairciſſement ſur les Mœurs*, il ſe donne pour un témoin de miracles. *Il y en a*, dit-il, *que j'atteſterais aux dépens de ma vie, parce que je les ai vus & bien vus.* Il veut parler des Convulſions qu'il croyait avoir vues dans ſa jeuneſſe. Il eſt aſſez plaiſant que ce bon homme fût à la fois Déiſte, ou Théiſte, & Janſéniſte ; mais ce n'eſt pas la ſeule oppoſition biſarre qu'on trouverait dans ſon caractere.

encore ce doute ; & ce qui contribuait d'ailleurs à le confirmer, c'eſt que depuis ce Livre, M. Touſſaint n'a rien écrit, ni du même ſtyle, ni du même genre. On doit convenir cependant que tous ces indices réunis ne forment aucune preuve. On a vu des gens d'un mérite bien ſupérieur à celui de cet Ecrivain, ne s'annoncer dans la ſociété que ſous un extérieur moins favorable encore. On en a vu d'autres qui ne ſe ſont diſtingués que par un ſeul Ouvrage, & qui ont eu le malheur enſuite d'être médiocres toute leur vie : ainſi toute production littéraire qui n'eſt réclamée par perſonne, ne peut être diſputée, ſans injuſtice, à l'Auteur qui ſe l'attribue. La poſſeſſion eſt ici, comme en d'autres matieres, une preuve certaine de propriété.

Nous avons dit que le Livre des Mœurs étonna d'abord par ſa hardieſſe ; mais comme certaines vérités morales y ſont encore préſentées avec une ſorte d'onction, comme le Dogme ſacré d'un Dieu rémunérateur & vengeur y eſt reſpectueuſement conſervé, & qu'en général on y reconnaît toutes les obligations impoſées à l'homme par la Loi naturelle ; ce livre appuyé du moins ſur les principes du pur Théiſme, ne produirait plus aujourd'hui aucune ſenſation parmi nos prétendus Philo-

ſophes. On ſait que la plupart de ces Meſſieurs ont enfin ſecoué le joug de toutes ces vérités importunes, & que leur licence s'eſt égarée dans le plus abſurde pyrrhoniſme. C'était l'écueil où Bayle lui-même avait ſenti que l'abus du raiſonnement devait conduire : auſſi le Livre des Mœurs, préciſément par ce qu'il contient d'eſtimable, eſt-il relégué, pour ainſi dire, par nos Eſprits forts, dans la claſſe des livres de dévotion, & traité par eux avec le même mépris.

Nous approuvons, au contraire, le reſpect que l'Auteur a conſervé pour des vérités précieuſes & fondamentales. Son Ouvrage, d'ailleurs, eſt recommandable du côté du ſtyle; mais nous ſommes fâchés pour l'honneur de la Philoſophie, qui ſemblait alors n'avoir pas encore tout-à-fait abjuré le langage des bienſéances, d'y trouver quelques propoſitions dangereuſes, telles que celles-ci :

» Un fils ne doit à ſon pere aucune recon-
» naiſſance de lui avoir donné le jour.

» L'amour filial eſt ſuſceptible de diſ-
» penſe.

» Le ſeul moyen de s'affranchir de l'impor-
» tunité des beſoins, eſt de les ſatisfaire. »

Ces propoſitions un peu mal ſonnantes, nous rappellent un mot plaiſant de la Courtiſanne

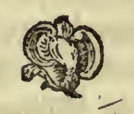
Glycère au Philoſophe Stilpon. Ce dernier lui reprochait de corrompre la jeuneſſe. Cela peut » être, lui répondit la Courtiſanne, mais vous » autres Philoſophes, on vous reproche préci- » ſément la même choſe : convenez-en de » bonne foi. Eh ! qu'importe, après tout, par » qui ſe dérange votre jeuneſſe, par une Cour- » tiſanne, ou par un Philoſophe « ? Ce mot piquant, qui nous a été conſervé par Athé- née, prouve que ce n'eſt pas de nos jours ſeu- lement, que la Philoſophie s'eſt rendue ſuſ- pecte de dépraver les mœurs ; & à juger du caractere de la Courtiſanne par cette heureuſe ſaillie, nous croyons qu'elle était de meilleure compagnie que tous ces pédants à la mode, qui ont attriſté notre ſiecle par l'éternel refrein de leurs faſtidieuſes Diſſertations.

Nous ne parlerons pas des autres Ouvrages de M. Touſſaint, qui n'ont aucune célébrité. Qui ſait, par exemple, qu'il ait travaillé à une compilation de Médecine avec Meſſieurs Eydous & Diderot ; qu'il ait fourni au Dictionnaire Encyclopédique quelques articles de Juriſprudence ; qu'il ait publié la Vie du petit Pompée, & les Aventures de Williams Pikle ? C'eſt par ſon Livre des Mœurs qu'il a mérité d'être connu.

Ce Philoſophe eſt mort en 1772, à Berlin, où il s'était retiré depuis quelques années. *)

---

*) On voit avec quelle modération l'Auteur, toujours fidele à ſes principes, a parlé de cet Ecrivain qui n'était plus à craindre. Cependant il n'ignorait pas que ce même homme, dans ſes Eclairciſſemens ſur les Mœurs, lui avait prodigué les injures les plus atroces, uniquement à l'occaſion de la Comédie des Philoſophes. *Il regarde*, dit-il, *comme flétris tous ceux qui le voyent, & tous ceux qu'il aime.* Il l'appelle *fourbe*, *Sycophante*, *calomniateur*, *boute-feu*, *Eroſtrate*, enfin *Catilina* de la République Littéraire, dont il veut, ajoute-t-il, être le *Tullius*. Il aſſure d'ailleurs, dans le même livre, *qu'il n'aime à parler mal de perſonne*, *qu'il eſt rempli d'humanité*, & d'une ſenſibilité ſi tendre *qu'il n'égorgerait pas un poulet.* Ce ſont ſes propres termes. Il eſt donc vrai que cet homme en apparence ſi doux, & qui était parvenu à contrefaire l'onction dans quelques endroits de ſon Livre des Mœurs, avait ſa bonne doſe de l'orgueil, du fiel & de l'intolérance philoſophique. *Ab uno diſce omnes.*



SUR M. DUCLOS.

CHARLES DUCLOS, de l'Académie Françaiſe & de celle des Inſcriptions, naquit à Dinan en Bretagne, en 1705. Son mérite fut véritablement diſtingué dans un ſiecle où la décadence des talens devient de jour en jour plus ſenſible ; mais un ſeul défaut qu'il n'eut pas l'attention de réprimer, indiſpoſa long-tems contre lui la plupart des Gens de Lettres & des Gens du monde. Incapable de ménagemens dans la diſpute, il révoltait l'amour-propre par une franchiſe trop dure, plus jaloux en apparence de ſubjuguer les eſprits, que de ſe concilier leur bienveillance. Peu de perſonnes furent à portée de s'appercevoir que ce défaut tenait en lui à d'excellentes qualités. On lui ſuppoſa des prétentions qu'on eſt toujours tenté de punir, lorſqu'elles s'annoncent avec trop de confiance. On craignit qu'il ne ſe fût peint lui-même dans ſes *Conſidérations ſur les Mœurs*, en diſant, » Que la fauſſeté » de la politeſſe était ſi généralement reconnue, qu'elle avait fait naître à certaines gens » l'idée de jouer la groſſiéreté & la bruſquerie pour imiter la franchiſe, & mieux couvrir leurs deſſeins ».

Il eſt dans le naturel dépravé des hommes, de ſoupçonner de manege quiconque, avec un pareil caractere, trouve le moyen de parvenir à toutes les diſtinctions de ſon état. C'eſt ce qui réuſſit à M. Duclos, & ce qu'on avait peine à concilier avec cette franchiſe trop bruſque, qui ne paraît pas une voie ſûre pour ſe ménager des ſuccès. Toutes les Académies lui furent ouvertes : il eut l'honneur de remplacer M. de Voltaire dans la charge d'Hiſtoriographe de France : il obtint des penſions, des Lettres de Nobleſſe ; & ſon mérite alors fut jugé d'autant plus ſévérement, qu'il faut une ſupériorité bien réelle, pour ſe faire pardonner tant de faveurs.

Les ſoupçons de manege redoublerent, lorſqu'on vit M. Duclos ſe charger du rôle délicat d'annoncer dans le monde un homme qui ſemblait très-ſupérieur à ſa recommandation. L'on crut voir de l'orgueil dans les bons offices que M. Duclos s'empreſſait de rendre à M. Rouſſeau de Geneve, ſurtout quand ils furent payés par la dédicace du *Devin du Village*, & par des éloges dans leſquels le Philoſophe reconnaiſſant aſſociait le nom de ſon ami à celui de Monteſquieu. On n'était point encore accoutumé à ce concert de louanges, & à ces brevets de célébrité que ſe ren-

voyaient tour-à-tour les coryphées d'une certaine Philofophie ; mais lorfque le ridicule en fut devenu fenfible même à la multitude , on ne fut que plus étonné de voir M. Duclos affilié, en apparence, à une fecte qui commençait à tomber dans le mépris ; & l'on crut encore davantage que fa franchife favait fe plier aux petites reffources de l'intrigue.

Tout contribuait donc à le faire juger à la rigueur. La foupleffe de fon efprit, & la facilité avec laquelle il avait fu fe prêter à des genres entiérement oppofés, tels que les Romans, les Contes de Fées, l'Hiftoire, la Morale, la Poéfie & la Grammaire , formaient encore un préjugé contre lui. Le vrai génie a rarement cette foupleffe; mais elle peut être le partage d'un très-bel efprit; & M. Duclos en était un. Il prouva même qu'il était quelque chofe de mieux. Des obfervations fines & profondes fur les Mœurs , des Définitions frappantes par leur précifion & par leur jufteffe, des Maximes fortement penfées & rendues avec une énergie qui lui était familiere, fuppofent à la fois un bon efprit , une pénétration & une fagacité rares , un jugement folide & fain, en un mot , un affemblage heureux de qualités peu vulgaires , faites pour lui concilier

l'estime des connaisseurs les plus difficiles, & pour lui conserver un nom célebre dans la postérité.

Cette justice que nous lui rendons ici, lui aurait été plutôt & plus généralement rendue, si, par des éloges prématurés & indiscrets, ceux qui s'arrogeaient le droit de distribuer les renommées, n'avaient pas voulu le placer dans la classe des hommes de génie. On peut avoir le talent de définir, d'analyser, d'observer avec finesse, & c'en est assez pour être mis au rang des Philosophes; mais ce n'est point là le talent de peindre & d'animer tout, qui rendit la Bruyére si recommandable. Le livre des *Considérations sur les Mœurs*, quoique l'ouvrage d'un honnête homme, & qui plus est, d'un homme d'un très-grand sens, quoique rempli de maximes vraies, de définitions exactes, de discussions ingénieuses, n'est donc point un ouvrage à comparer au livre des Caracteres. On y trouve d'ailleurs, à travers une infinité de choses estimables, un style trop coupé, trop dogmatique, trop sentencieux, quelquefois obscur, à force de vouloir être précis, & de temps en temps une affectation de néologisme, qu'un Ecrivain de goût ne se pardonne jamais. Les mêmes défauts se font remarquer aussi dans l'Histoire de Louis XI : le bel esprit

eſt plus ou moins compatible avec ces fautes; mais ce ne ſont point celles du génie.

Si nous oſons le dire, le meilleur Ouvrage de M. Duclos, eſt le Roman qu'il a donné ſous le titre des *Confeſſions du Comte de* ***. Il a mis en action dans ce livre ce qui paraît ſec & un peu découſu dans ſes *Conſidérations ſur les Mœurs.* A l'exception de deux ou trois caracteres de fantaiſie, plus biſarres que vrais, le reſte nous a paru tracé de main de Maître. Les ſituations, à la vérité, n'y ſont pas auſſi développées qu'elles pourraient l'être. L'Auteur a négligé les gradations, les nuances; en un mot, ce Roman n'eſt point aſſez dramatique; mais l'hiſtoire intéreſſante de M^de^ de Selves prouve que M. Duclos ſavait achever auſſi-bien qu'eſquiſſer, & qu'il ne lui manquait aucune des parties eſſentielles de ſon Art. Le principal mérite qui caractériſe d'ailleurs cet ouvrage, c'eſt la vérité des portraits; mérite qui juſtifie ce que nous avons dit du talent de l'Auteur pour bien obſerver, & qui doit aſſurer ſa réputation.

On conſerve, dans les Recueils de l'Académie des Inſcriptions, pluſieurs Diſſertations de M. Duclos, qui ſont un témoignage de l'étude approfondie qu'il avait faite de notre Hiſtoire. Ses Remarques ſur la Grammaire de

Port-Royal, mêlées de quelques détails minucieux ſur la réforme de notre Orthographe, méritent d'être méditées. Elles confirment ce que M. du Marſais avait déja prouvé par ſes Ouvrages, que la Grammaire peut devenir une véritable ſcience; que la Philoſophie a préſidé, plus qu'on ne le croit, à l'art de la parole, & qu'on peut en établir les regles non ſur des déciſions de caprice & de fantaiſie, mais ſur les loix immuables du raiſonnement.

Ce ſerait manquer à la mémoire de M. Duclos, que de ſe borner à l'éloge de ſes talents. Son auſtere probité, principe de cette franchiſe un peu dure qu'on lui reprochait dans la ſociété, ſa bienfaiſance, ſes vertus, lui ont acquis à l'eſtime publique des droits plus légitimes encore, que le mérite de ſes Ouvrages. Peu de perſonnes (& c'eſt le témoignage honorable que lui a rendu M. le Prince de Beauveau 1)) connaiſſaient mieux les devoirs & le prix de l'amitié. » Il ſavait ſervir courageuſement ſes amis & le mérite » oublié; il avait alors un art dont on ne ſe » défiait pas, & qu'on n'aurait pas même at» tendu d'un homme qui aima mieux toute

*) Dans ſa Réponſe au Diſcours de réception de M. Beaugé à l'Académie.

» ſa vie montrer la vérité avec force, que de » l'inſinuer avec adreſſe «.

M. Duclos avait eu le malheur d'être engagé, quelque temps, dans un parti jaloux de comprendre, dans la liſte de ſes Sectateurs, tous les noms capables d'augmenter la réputation qu'il voulait uſurper. Le mot impoſant de *Philoſophie*, qui devrait ſi naturellement exclure l'idée de toute cabale & de toute aſſociation dangereuſe, avait inſpirés à M. Duclos quelques ſentimens d'eſtime pour des Ecrivains, qui, en affectant de mettre ce mot en faveur, ſemblaient ne s'obliger que plus ſolemnellement à le rendre reſpectable. Cette Société naiſſante conſervait encore quelque apparence de modération, & déguiſait avec ſoin, aux yeux du Gouvernement & de tous ceux qu'elle avait intérêt de ſéduire, cet eſprit turbulent qu'elle a développé depuis avec une audace ſi ſurprenante.

M. Duclos, trop eſtimable pour être homme de parti, ne ſe crut en liaiſon qu'avec des Gens de Lettres, à qui l'on ne pouvait reprocher encore que d'avoir inſenſiblement amené le Public, par un manege plein d'adreſſe, à les regarder comme la portion la plus diſtinguée de la Littérature. Mais lorſque ſous le prétexte de combattre tous les préjugés,

cette Cabale artificieuſe, enhardie par ſes premiers ſuccès, eut enfin ſecoué le joug de toutes les bienſéances, M. Duclos ne tarda pas à manifeſter ouvertement ſon mépris pour elle ; & il l'avait, pour ainſi dire, conſigné d'avance dans ſes Ouvrages, comme on peut en juger dans ces paroles remarquables, tirées de ſes *Conſidérations ſur les Mœurs* : » On
„ déclame beaucoup depuis un temps contre
„ les préjugés ; peut-être en a-t-on trop détruit :
„ le préjugé eſt la loi du commun des hom-
„ mes.... Je ne puis me diſpenſer à ce ſujet
„ de blâmer les Ecrivains qui, ſous prétexte
„ d'attaquer la ſuperſtition, ce qui ſerait un
„ motif louable & utile, ſi l'on s'y renfermait
„ en Philoſophe citoyen, cherchent à ſapper
„ les fondements de la Morale, & donnent
„ atteinte aux liens de la ſociété ; d'autant
„ plus inſenſés, qu'il ſerait dangereux pour
„ eux-mêmes de faire des Proſélytes. Le fu-
„ neſte effet qu'ils produiſent ſur les lecteurs,
„ eſt d'en faire dans la jeuneſſe *de mauvais*
„ *citoyens*, *des criminels ſcandaleux*, & *des*
„ *malheureux dans l'âge avancé* : » car il y en
„ a peu qui aient alors le triſte avantage d'ê-
„ tre aſſez pervertis pour être tranquilles.
„ L'empreſſement avec lequel on lit ces ſortes
„ d'ouvrages, ne doit pas flatter les Auteurs,

„ qui d'ailleurs auraient du mérite. Ils ne doi-
„ vent pas ignorer que les plus miſérables
„ Ecrivains en ce genre partagent preſque
„ également cet honneur avec eux. La ſatyre,
„ la licence & l'impiété n'ont jamais ſeules
„ prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces
„ endroits peuvent être lus une fois : ſans leurs
„ excès, on ne les eût jamais nommés; *ſem-*
„ *blables à ces malheureux que leur état con-*
„ *damnait aux ténebres, & dont le public*
„ *n'apprend les noms que par le crime & le*
„ *ſupplice* ".

Plus loin, il ajoute encore : „ Il y a des
„ principes qu'on ne doit pas même mettre
„ en queſtion. Il eſt toujours à craindre que
„ les vérités les plus évidentes ne contractent,
„ par la diſcuſſion, un air de problême qu'el-
„ les ne doivent jamais avoir ".

Enfin il prononce ailleurs ce redoutable anathême contre toutes les factions qui ſe font un coupable honneur de ſe faire remarquer dans la ſociété par leur licence : *Il n'y a malheureuſement que les frippons qui faſſent des ligues : les honnêtes gens ſe tiennent iſolés.*

C'eſt par une ſuite de la même façon de penſer que M. Duclos, dans ſes *Confeſſions du Comte de* ***, avait déjà traité avec le profond mépris qu'ils méritent, ces Bureaux d'eſ-

prit où président des femmes assez enivrées de l'encens que leur prodiguent, en se moquant d'elles, les petits héros de leurs Cercles, pour ne pas s'appercevoir du ridicule qui les assiege par-tout ailleurs. „ Tous ces Bureaux de bel „ esprit, dit M. Duclos (après avoir peint „ une de ces femmes) ne servent qu'à dégou- „ ter le génie, retrécir l'esprit, encourager „ les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, „ & révolter le Public."

On doit donc rendre une pleine justice à la mémoire de M. Duclos, & ne jamais le confondre avec ces prétendus sages, qui s'étaient fait honneur de le compter parmi leurs Prosélites. Il n'est pas de stratagêmes qu'ils n'emploient pour en grossir le nombre en calomniant également les vivants & les morts. Mais nous avons déjà prouvé ailleurs, que c'était à tort qu'ils se vantaient d'avoir eu pour chefs Montagne, Charron, le Vayer, & Bayle lui-même. On leur produirait, au besoin, cent passages de ces différents Auteurs, qui démontreraient combien ces Philosophes étaient éloignés de partager la licence de nos Sophistes. Dans ce siecle même, qu'ils appellent avec tant de complaisance le siecle philosophique, parce qu'ils croient y donner le ton, M. Duclos, & tout ce que nous avons eu de véritablement,

tablement bons eſprits ont fini par ſe repentir des liaiſons momentanées qu'ils avaient eues avec ce parti. M. de Monteſquieu s'eſt défendu d'en être. L'éloquent Citoyen de Geneve, après l'avoir bien connu, n'en a parlé qu'avec exécration. On n'ignore plus à quel point M. de Voltaire le mépriſe, quoique par une politique au-deſſous de ſon génie, il ait paru le craindre ou le ménager : tellement que ſi l'on retranchait des liſtes infideles, produites par cette cabale, tous les noms qu'elle s'eſt fauſſement appropriés, on ſerait dans le cas d'Athalie à ſon réveil :

On n'y trouverait plus qu'un horrible mêlange
De noms déshonorés & traînés dans la fange.

Il réſulte de nos obſervations ſur les Ouvrages de M. Duclos, que ſans être préciſément dans la claſſe des Ecrivains de génie, il a mérité l'eſtime de ſon ſiecle & de la poſtérité par des talents diſtingués, & qu'il en a fait uſage en bon citoyen. Cet homme digne des regrets des Gens de Lettres, a été enlevé à la ſociété & à ſes amis, à la fin de l'hiver de 1772.



SUR M. PIRON.

ALEXIS PIRON naquit à Dijon, en 1689. On peut consulter sur sa vie l'histoire abrégée, qu'il en a donnée lui-même dans la Préface de sa Métromanie : elle est d'autant plus intéressante, qu'on peut y trouver les causes qui ont empêché cet Auteur, malgré la vigueur de son génie, de se faire une réputation proportionnée à son mérite. On y voit que jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, relégué dans le cercle étroit d'une bourgeoisie obscure, à peine il avait entrevu cette bonne compagnie, qui ne suppléa jamais au talent, mais qui le perfectionne par le goût. On sait qu'à Paris même, il resta dix ou douze ans inconnu; qu'il y chercha des ressources faciles, mais peu glorieuses, dans la carriere de l'Opéra Comique, carriere plus avilie aujourd'hui qu'elle ne l'était alors; & qu'enfin ce fut par les conseils de M. de Crébillon, son compatriote, qu'il osa prendre un essor plus déterminé vers la gloire, en travaillant pour le Théâtre Français.

La Comédie des *Fils Ingrats*, dont il a depuis changé le titre, en celui de *l'Ecole des Peres*, fut son premier essai dramatique, &

cette piece n'eut qu'un ſuccès médiocre : ce n'eſt pas que le ſujet ne fût très-digne du théâtre, & peut-être, en ce ſens, ſupérieur à celui de la Métromanie ; mais les gens de goût ne lui pardonnerent pas, de l'avoir défiguré par un rôle de payſan, très-déplacé dans une action noble, & plus encore par le perſonnage ridiculement imbécile de l'Auditeur des Comptes. L'étrange diſparate de ce mauvais comique, avec les ſituations intéreſſantes, placées dans l'Ouvrage, prouve que M. Piron, en homme dont le goût était peu sûr, s'était laiſſé ſéduire par l'exemple de quelques Novateurs, qui avaient introduit ce genre bâtard, cet inſipide mêlange de la bouffonnerie & du pathétique, genre qui a dénaturé enfin, parmi nous, la vraie Comédie, & qui a fini par nous donner des monſtres ſous le nom de *Drames.* On voit dans la Préface de M. Piron, qu'il n'était pas éloigné d'adopter alors leurs principes biſarres, ſur leſquels il a jetté depuis tant de ridicule ; mais dans cette piece de l'Ecole des Peres, on put déjà découvrir d'excellentes ſaillies, beaucoup de ces vers heureux, dignes de devenir proverbes, par la préciſion, ou par la beauté du ſens qu'ils renferment ; tels que ceux-ci, par exemple, quoique déplacés dans la bouche qui les prononce,

» Eh Meſſieurs de la ville, avec vos mœurs du temps;
» Que vous nous gâtez bien tous nos pauvres enfants!
» Nous vous les envoyons ſimples & ſans malices;
» Vous les déniaiſez; mais c'eſt avec des vices.

M. Piron crut ſe dédommager de la médiocrité de ſon premier ſuccès, en ſe retournant du côté de la Tragédie; mais ce nouveau début fut encore moins fortuné. Dans la Tragédie de *Calliſthene*, on lui reproche d'avoir avili le caractere d'Alexandre, en le repréſentant comme un inſenſé, un furieux, uniquement poſſédé de la manie de ſe faire rendre, par ſes Sujets, les honneurs divins, & ſacrifiant à cette fureur le Philoſophe Calliſthene; perſonnage, qui par le ſtoïciſme de ſa Philoſophie, n'eſt gueres plus intéreſſant que l'autre : car, ſelon le précepte d'Horace, *ſi vis me flere dolendum eſt.* Un perſonnage impaſſible peut bien exciter, pendant quelques moments, une froide admiration; mais n'inſpire ni la terreur, ni la pitié; & par conſéquent n'eſt point propre à la Tragédie.

M. Piron ne nous paraît pas avoir été plus heureux dans Cortès. Les cœurs toujours favorables aux opprimés, ne lui pardonnerent pas d'avoir voulu détourner, ſur les Conquérans du Mexique, l'intérêt qu'on prend ſi naturellement au malheur des Américains. M. de Vol-

taire s'était bien gardé de faire une pareille faute, en traitant le ſujet d'Alzire. D'ailleurs, en dégradant le caractere de Montézume, juſqu'au point de le rendre mépriſable, M. Piron ne nous paraît pas avoir relevé celui de Cortès: il en fait une eſpece de Chevalier errant, qui n'a cherché un nouveau monde, & qui ne s'eſt ſignalé par des exploits inouis, que pour plaire à une froide Elvire, à laquelle on ne prend aucun intérêt : l'Auteur n'a pas ſenti que cet amour ne pouvait qu'affaiblir l'héroïſme de Cortès, & qu'inſpirer plus d'horreur encore pour un brigand d'Europe, qui n'eſt animé que par un pareil motif au maſſacre de vingt Nations; la cruauté n'en paraît que plus inhumaine & plus atroce.

Ne diſſimulons point cependant, que dans ces deux pieces que nous n'approuvons pas, & qui ne ſont gueres connues que des gens de Lettres, on ne rencontre ſouvent des traits mâles, qui décelent ce que pouvait être le génie de M. Piron, cultivé par une éducation plus ſoignée. Le Conſeil d'Alexandre, dans Calliſthene, en fournit un exemple, auſſi-bien que le diſcours de Cortès à ſes Généraux, qui lui propoſent d'abandonner ſes conquêtes.

Seulement il eſt malheureux que ces beaux endroits ſoient défigurés par des taches de ſin-

gularité & d'affectation, par une précision séche & trop tendue que l'Auteur prenait pour de la vigueur, par des termes impropres, par des rimes bisarres, qui n'avaient rien de choquant pour son oreille ; mais qui affligent le plus grand nombre de ses Lecteurs.

On trouve dans la Tragédie de Gustave les mêmes défauts & les mêmes beautés ; mais cette piece, le plus heureux des essais tragiques de M. Piron, s'est conservée sur la scene, par la foule de situations intéressantes dont elle est, pour ainsi dire, surchargée : cette abondance est sans doute vicieuse, parce que dans un sujet borné par la regle de vingt-quatre heures, elle ne peut manquer de blesser la vraisemblance ; mais le Public pardonne aisément une faute rachetée par de grands effets. Observons encore que dans cette Tragédie le personnage de Gustave est très-noble & très-bien soutenu ; ceux d'Adélaïde & de Léonore sont placés dans des situations d'où il résulte un intérêt pressant : c'en est assez pour trouver grace, même aux yeux de la critique. Si la versification peche, comme celle de ses autres pieces, par l'harmonie, ce défaut peu sensible pour la multitude, & qui n'est gueres remarqué que par les connaisseurs, ne saurait nuire à l'effet de la représentation.

Jusqu'à présent, on n'apperçoit dans M. Piron qu'un homme né avec beaucoup d'esprit & de talents, qui lutte, avec plus ou moins d'avantage, contre les difficultés de son art. Il n'avait eu, dans la carriere des Corneilles, des Racines, des Voltaires, des Crébillons, aucun de ces succès assez marqués pour lui donner l'espoir d'être jamais compté parmi les émules de ces grands hommes. Cette gloire l'attendait dans un genre, plus difficile peut-être; un seul Ouvrage lui assura l'honneur d'être au rang des successeurs de Moliere; ce fut son immortelle Métromanie.

Cette piece nous a paru judicieusement caractérisée par ce vers d'un Ouvrage connu:

Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie *).

En effet, on ne saurait trop admirer l'art avec lequel l'Auteur a su combiner son sujet, de maniere à le rendre intéressant pendant cinq actes. Quelque familiarisé que l'on soit avec cette Comédie, on est, pour ainsi dire, toujours étonné qu'elle existe. Ce sujet semblait fournir si peu de matiere, qu'on a peine à concevoir, même en lisant l'ouvrage, comment

*) La Dunciade, Chant premier.

l'Auteur a pu trouver dans ſon eſprit aſſez de reſſources pour le finir. M. Piron dit, avec modeſtie, dans ſa Préface, *qu'entre les mains de l'Auteur du Miſantrope, cette piece, ſans être ni plus longue ni moins réguliere, contiendrait une fois plus & mille fois mieux.* Nous penſons qu'à cet égard il ne s'eſt pas rendu juſtice, & qu'il a tiré de ſa piece, tout ce que Moliere lui-même eût été capable d'en tirer; mais nous oſons croire que Moliere ne l'eût pas choiſi. Le génie eſt quelquefois incapable d'un excès d'eſprit. Ce grand homme, trop profond dans ſon art, pour ſe méprendre ſur la nature des ſujets qui lui ſont propres, n'aurait trouvé dans le perſonnage d'un Poëte, tel que celui que nous repréſente M. Piron, ni un caractere vicieux, ni même un caractere ridicule. Si ce dernier n'eût attaqué, dans ſa piece, que cette manie des vers, qui, n'étant appuyée d'aucun talent, n'eſt véritablement qu'une manie; il eût, ſans doute, trouvé dans ce délire, trop commun, un objet réellement comique. Tel eſt, par exemple, dans cette même piece, le perſonnage ridicule de Francaleu; mais un Poëte tel que M. de l'Empirée, qui n'a d'un peu outré, ſi l'on veut, que l'enthouſiaſme de ſon art, à qui l'Auteur donne d'ailleurs mille qualités aimables, de la grandeur d'ame, & des

vertus, ne nous paraît point un perſonnage de Comédie. L'Auteur, inſtruit par ſa propre expérience, a voulu prouver, ſans doute, que le talent des vers conduiſait rarement à la fortune. Cette vérité, dont le mécontentement des Poëtes a fait un dogme très-décourageant, n'eſt pas cependant ſans exception : il eſt tel ſiecle de gloire, où l'art des vers ne fut pas infructueux. On ne ſaurait, ſans contredit, trop effrayer, par le tableau du ridicule & de la miſere, ceux qui prenant un vain délire pour un talent réel, n'ont en effet que la mépriſable manie de rimer pour rimer; mais on eſt fâché de voir un vrai Poëte, tel que M. Piron, repréſenter ſur la ſcene, un homme d'un vrai talent, très-eſtimable d'ailleurs, en butte à tous les traits de la malignité, & voiſin des plus grands malheurs, tandis que dans la même piece, Francaleu, qui eſt le vrai Métromane, c'eſt-à-dire, qui n'a que de la manie ſans talent, jouit d'une fortune conſidérable, & n'eſt expoſé à aucun des ridicules qui devraient réſulter de ſon délire.

Toutes ces réflexions ſervent à nous perſuader de plus en plus, que l'Auteur du Miſantrope & du Tartuffe, qui avait le noble enthouſiaſme de ſon art, & la connaiſſance la plus approfondie des convenances théâtra-

les, n'eut point choiſi le ſujet de la Métromanie, ou du moins qu'il ne l'eût pas traité comme M. Piron. Cependant que de beautés! que de fineſſes ! que de traits ſaillants dans la piece de ce dernier! Combien d'attitudes, de ſurpriſes heureuſement ménagées pour le théâtre ! Quelle profuſion de talent & d'eſprit! Que d'art, en un mot, dans toute la conduite de cette ſinguliere Comédie!

Elle paſſera, ſans doute, à la poſtérité, qui ſerait malheureuſe de ne point la connaître : cependant (& c'eſt ce qui la place encore au-deſſous des chef-d'œuvres de Moliere) un peu trop fondée, peut-être, ſur des anecdotes, ſur des alluſions, ſur des uſages du temps, & dénuée de ces grands traits, puiſés dans les caracteres invariables de la nature, elle perdra de ſon ſel en vieilliſſant. Nous avons cru même remarquer que dans les Provinces elle faiſait une impreſſion moins ſenſible que dans la Capitale : elle y aurait eu, pour ainſi dire, beſoin d'un Commentaire, tandis que les beautés mâles du Tartuffe, du Miſantrope & de l'Avare, ſeront ſenties tant qu'il y aura des hommes.

Ajoutons qu'il exiſtera toujours des hypocrites, des méchants, de faux Philoſophes, & d'autres grands caracteres dignes de la Comé-

die; au lieu qu'on a vu rarement une folie bisarre, telle que celle de Francaleu, qui se fait une occupation sérieuse de jouer la Comédie dans sa maison, au point d'y forcer les premiers venus à se charger des rôles vacants; qui se passionne avec fureur, dans sa vieillesse, pour la Poésie, & qui s'avise de faire insérer, dans les papiers publics, de mauvais vers, sous le nom d'une femme, pour se procurer plus sûrement des admirateurs. On sait qu'une anecdote du temps, fondée sur un pareil délire, & qui fit alors plus de bruit qu'elle n'en méritait, donna lieu à la Métromanie, & n'en rendit la représentation que plus piquante. Mais, comme nous l'avons observé, ces ridicules sont très-rares, & l'espece pourrait en disparaître, de maniere à laisser croire, que l'Auteur n'a peint que de fantaisie, une extravagance purement idéale; ce qui ne manquerait pas de faire perdre, à sa Comédie, une grande partie du sel que nous y trouvons aujourd'hui. Cependant, d'après la Métromanie, M. Piron doit être placé dans l'infiniment petit nombre de ceux qui ont soutenu dans ce siecle, la gloire du siecle dernier. Il eût augmenté sa réputation, s'il avait eu autant de goût que de talents; mais comme nous l'avons dit, son éducation négligée, ne lui avait pas permis de perfectionner, autant

qu'il l'aurait pu, cette qualité rare & précieuse, sans laquelle on n'a, pour ainsi dire, que des accès de génie. Il sentait lui-même que cette qualité lui manquait; aussi avait-il l'habitude de dire, comme pour s'en venger, que le goût menait au café, & que le génie seul conduisait à l'immortalité. Il se dissimulait que le génie, éclairé par le goût, y conduit plus sûrement encore & plus honorablement.

Le mépris, ou du moins l'indifférence que M. Piron paraissait avoir pour son talent, peut avoir contribué encore à le tenir fort éloigné du haut dégré de réputation auquel il serait parvenu. Il faut aux grands Artistes un peu d'enthousiasme pour soutenir leur émulation; &, certainement, Racine, Boileau, Moliere ne se seraient jamais permis de parler avec légéreté d'un Art qui devait les rendre immortels. La nation, qui s'énorgueillit aujourd'hui de leur gloire, ne leur aurait point pardonné cette petite vanité, qui consiste à vouloir paraître supérieur au talent même qui nous honore.

Les Pieces fugitives de M. Piron, au moins celles qui, jusqu'à présent, font partie de son Recueil, n'ajouteraient que peu d'éclat à son nom; mais on connaît de lui quelques contes pleins de verve & d'enjoûment, qui méritent d'ê-

tre conſervés, quoiqu'ils n'aient point la naïveté piquante des Contes de Lafontaine. On ſait qu'il a fait auſſi d'excellentes Epigrammes, & c'était un de ſes principaux talents. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'avec cette facilité dangereuſe de faire des Epigrammes très-mordantes, & de s'en permettre beaucoup, il a eu l'avantage de ne point paſſer pour méchant. Il les compoſait & les récitait avec une gaîté franche qui les lui faiſait pardonner. Rouſſeau, avec un extérieur moins enjoué, une phyſionomie moins ouverte, excita plus de haine par les ſiennes; il en devint la victime : mais ne ſerait-ce pas auſſi parce qu'il avait eu des ſuccès plus marqués, plus répétés, & que par conſéquent il avait plus ſouvent humilié l'envie?

Nous apprenons qu'on ſe prépare à nous donner une nouvelle édition des Œuvres de M. Piron. Nous invitons l'homme de goût qui s'eſt chargé d'y préſider, d'en écarter tout ce qui ne ferait que groſſir le volume, ſans rien ajouter à la réputation de l'Auteur. Une Epigramme pleine de ſel eſt un châtiment qu'on voit tomber avec plaiſir ſur la médiocrité inſolente; mais ſi M. Piron, comme on le dit, avait eu le malheur d'en faire d'injuſtes contre celui de ſes Contemporains qui mérite le plus de gloire, ce ſerait manquer à ſa mémoire, que de les

rendre publiques. On devrait ne conſerver des hommes vraiment dignes de louanges, que les témoignages d'eſtime qu'ils ſe ſont réciproquement donnés, & non ces témoignages de faibleſſe, qui prouvent qu'ils n'ont pas toujours ſu ſe défendre de quelques accès d'humeur ou de jalouſie. Nous aimons, par exemple, la juſtice que M. Piron rend à M. de Voltaire, quand il l'appelle l'Oracle du goût; nous aimons à lui entendre dire, dans l'Epître dédicatoire de la Métromanie à M. de Maurepas:

Auſſi-bien ce que je vais taire
Serait plus analogue au ſon
De la trompette de Voltaire,
Que du flageolet de Piron.

Il y a de la nobleſſe & du courage à reconnaître ainſi la ſupériorité d'un grand homme. Par la même raiſon, nous ſommes charmés de trouver dans le grand Rouſſeau ce brillant éloge de la Henriade, avant qu'il fût devenu l'ennemi de ſon Auteur.

» M. de Voltaire a paſſé ici onze jours, pen» dant leſquels nous ne nous ſommes gueres » quittés. J'ai été charmé de voir un jeune » homme d'une ſi grande eſpérance; il a eu » la bonté de me confier ſon Poëme pendant » cinq ou ſix jours : je puis vous aſſurer qu'il

» ſera un très-grand honneur à l'Auteur. Notre
» Nation avait beſoin d'un ouvrage comme
» celui-là : l'économie en eſt admirable, & les
» Vers parfaitement beaux. A quelques endroits
» près, ſur leſquels il eſt entré dans ma penſée,
» je n'y ai rien trouvé qui puiſſe être critiqué
» raiſonnablement".

Pour l'honneur de Rouſſeau & des Lettres, il ſerait à propos de reproduire ſouvent de pareils aveux : nous en diſons autant des témoignages d'eſtime que M. de Voltaire a rendus à la mémoire de ce Poëte célebre. Ce ſont les Zoïles de la littérature, qui ne manquent jamais de perpétuer le ſouvenir des inimitiés des hommes célebres, pour les rabaiſſer, s'il était poſſible, à leur niveau. Nous ne diſons pas qu'on ne puiſſe critiquer & réprimer, même avec force, un homme de mérite qui s'oublie, & qui abuſe de ſa gloire ; mais en ſe rappellant toujours ce judicieux Précepte de Quintilien : *modeſtè tamen, & circumſpecto judicio de tantis viris pronunciandum eſt.* C'eſt à la fois une loi de bienſéance, & un conſeil pour l'amour-propre.

On ſait qu'une Ode licencieuſe, échappée à la jeuneſſe de M. Piron, lui ferma les portes de l'Académie ; cette excluſion lui fut d'autant plus ſenſible qu'il avait été à portée de voir long-

temps ces mêmes portes s'ouvrir à des Gens de Lettres qui n'avaient pas ses talents, & qui, sous le nom de Philosophes, répandaient sans cesse des ouvrages beaucoup plus dangereux: c'était précisément ce qui devait le consoler.

Un mérite que M. Piron portait dans la société, & dont on ne peut gueres se former une idée sans l'avoir connu, c'est l'abondance de traits, de saillies, de contes joyeux, d'épigrammes piquantes, dont il savait animer la conversation : personne, comme on l'a dit ailleurs (1), n'a eu plus que lui de ces bonnes fortunes soudaines, qu'on appelle bons mots; tous ceux qui ont eu l'avantage de vivre avec lui, attestent unanimement cette profusion d'esprit & de gaîté, qui semblait inépuisable: tous ont peine à croire ce qu'ils en ont vu. La comparaison d'un feu d'artifice bien servi n'en donnerait qu'une idée imparfaite. Rien n'est plus rare que cette alliance d'un génie mâle & robuste avec cet esprit du moment, de l'à propos, qu'une expression familiere caractérise assez bien, en le nommant *de l'esprit en argent comptant.*

---

*) Dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature.

Cet

Cet homme vraiment célebre & non moins eſtimable par ſes qualités morales, que par ſa gloire littéraire, mourut à Paris à la fin de 1773.

SUR M. DE LA BEAUMELLE.

LAURENT-ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE naquit à Vallerangue, dans le Dioceſe d'Alais, le 28 Janvier 1727. Il a publié les Lettres de Madame de Maintenon, dans leſquelles on trouve quelques anecdotes précieuſes ſur les dernieres années du regne de Louis XIV. Ce Recueil paraîtrait beaucoup plus piquant, ſi l'Editeur ne l'eût pas ſurchargé d'un trop grand nombre de Lettres inutiles & minutieuſes. Ses Mémoires, pour ſervir à l'hiſtoire de cette Dame, ont été lus avec avidité, parce qu'ils tiennent à un ſiecle de gloire, qui, véritablement, commençait à ſe couvrir de nuages, mais dont les moindres particularités intéreſſent encore, non-ſeulement la Nation, mais l'Europe entiere.

M. de la Beaumelle était Proteſtant. Quand on ne le ſaurait pas d'ailleurs, cet Ouvrage le prouverait aſſez. On y remarque, contre la mémoire de Louis XIV, le chagrin & l'aigreur du ſtyle des Réfugiés; & l'on doit con-

venir que si quelque chose peut rendre ces deux sentiments pardonnables, c'est l'attachement invincible que les préjugés de l'éducation inspirent nécessairement pour une Religion persécutée.

La liberté, ou plutôt le caractere audacieux qui regne dans ces Mémoires, n'a pas eu peu d'influence sur leur succès; mais les personnes instruites & les esprits modérés, en rendant justice aux talents de l'Auteur, qui a quelquefois la précision & l'énergie de Tacite, ont trouvé dans cet Ouvrage beaucoup de faits hasardés. Le style, comme nous croyons l'avoir dit ailleurs, n'a pas toujours la dignité, & n'a presque jamais la décence qui convient à l'Histoire.

Ses Notes téméraires, sur le siecle de Louis XIV, lui attirerent un redoutable ennemi. Si M. de Voltaire parait avoir porté trop loin ses ressentimens, ce ne fut pas cependant un effet ordinaire de la susceptibilité délicate & ombrageuse de ce grand Poëte. Nous savons qu'indépendamment de ces Notes, dont la plupart manquent de vérité, M. de la Beaumelle avait eu le malheur de l'offenser personnellement, & sur un objet très-grave. La colere est sans doute plus déplacée chez un Philosophe, que dans une ame vulgaire : mais qui

peut ſe flatter de ne participer jamais aux faibleſſes de l'humanité ! Il ſemble que la médiocrité, ſouvent plus ſuſceptible encore que le génie, ne devrait pas s'arrêter avec tant de complaiſance & de fiel ſur les défauts d'un grand homme : ce ſont ces défauts même qui le rapprochent d'elle ; & ils devraient la conſoler, ſi quelque réflexion pouvait calmer la jalouſie.

M. de la Beaumelle perdit, dans ſes démêlés avec M. de Voltaire, un temps dont il aurait pu faire un meilleur uſage. Il ſacrifia tout au triſte avantage de cauſer quelques moments d'humeur à cet illuſtre Ecrivain ; & il y réuſſit par une Lettre très-piquante, qu'il écrivit à l'occaſion de ces mêmes querelles. Cette Lettre fut recherchée avec cet empreſſement qu'on a toujours pour les Ecrits polémiques. L'Auteur y montre l'eſprit qu'on lui connaiſſait ; &, ſi la vengeance ſavait ſe borner, il aurait eu, peut-être, de quoi s'applaudir d'avoir employé beaucoup de malignité, de fineſſe & de ſel, contre un homme qui connaît ſi bien l'uſage de ces reſſources, pour en accabler ſes adverſaires. Mais M. de la Beaumelle ne s'arrêta plus. Il travaillait, dit-on, à un Commentaire ſur tous les Ouvrages de M. de Voltaire, & particuliérement

ſur la Henriade; Commentaire par lequel il ſe flattait de prouver à toute l'Europe, éclairée comme elle l'eſt aujourd'hui, qu'elle avait eu tort d'admirer ce bel Ouvrage, & que la France s'était ridiculement vantée d'avoir enfin un Poëme-Epique. On voit combien M. de la Beaumelle était loin de flatter la Nation, lorſqu'il était queſtion de ſes intérêts perſonnels.

On prétend que, pour mieux appuyer ſon Commentaire, il s'était donné la peine de refaire lui-même la Henriade. Nous ne connaiſſons aucun Vers de ce ſingulier Ouvrage; mais ſi la verſification en eſt ſemblable à celle d'une Tragédie de Virginie, dont nous nous rappellons que M. de la Beaumelle nous fit un jour une lecture, nous oſons prédire que cette nouvelle Henriade ne ſera jamais grande fortune.

On voit à quel dégré la haine peut aveugler un homme recommandable, d'ailleurs, par des qualités très-diſtinguées. Nous ſommes bien loin de vouloir interdire à perſonne le droit d'oppoſer M. de Voltaire à lui-même, quand il paraît ne pas aſſez reſpecter ſa gloire. On peut eſſayer contre lui, non les injures qu'il ſe permet quelquefois, mais des armes d'une trempe plus fine, ſur-tout lorſqu'on peut ſe flatter de ne pas lui être tout-à-fait inférieur dans le talent de les employer. Mais c'eſt ici l'occaſion

de rappeller ce que nous avons dit à la fin de l'Eloge de M. Piron. C'eſt toujours avec circonſpection, qu'on doit ſe meſurer avec un homme dont la réputation eſt ſi bien affermie. Il faut ſentir tout ſon mérite pour être en droit de remarquer ſes défauts.

M. de la Beaumelle, dit-on, inſiſtait vivement dans ſon Commentaire ſur l'eſpece de légéreté avec laquelle, ſelon lui, M. de Voltaire s'eſt permis de parler de quelques grands Hommes de l'autre ſiecle; & il citait, entre autres, l'illuſtre Deſpréaux. Si véritablement M. de Voltaire avait eu le projet de décrier cet excellent Poëte, nous ſerions les premiers à le condamner. Mais nous croyons que s'il n'a pas toujours peſé toutes ſes expreſſions quand il a parlé de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, ou même de ſes contemporains les plus reſpectables, il ſerait encore injuſte de l'en reprendre avec la même ſévérité qu'on pourrait ſe permettre contre de petits Ecrivains orgueilleux, qui ne ſavent, préciſément, ſe diſtinguer que par cette audace. Il faut du moins reconnaître que M. de Voltaire ne doit à perſonne une admiration d'Ecolier.

M. de la Beaumelle, a-t-il cru, d'ailleurs, rendre un grand ſervice aux Lettres, en abuſant de quelques paſſages de cet homme

célebre, pour le mettre au nombre des détracteurs de Boileau ? Ne ferait-ce pas, au contraire, autoriser, par un grand exemple, nos Cotins modernes à se dispenser encore plus de la vénération qui est due à ce Législateur du Parnasse ? C'est imiter les faux dévots, qui affaiblissent le respect qu'on doit à la Religion, à force de grossir le catalogue des illustres Incrédules. Nous n'avons garde de succomber à une pareille manie, & de vouloir donner ce triomphe aux ennemis de Despréaux. Ecoutons M. de Voltaire lui-même nous témoigner ouvertement tout le mépris qu'il a pour eux : c'est un moyen plus sûr de les humilier.

» Pour moi, dit-il, quand j'ai dit que les „ Satyres de Boileau n'étaient pas ses meilleures Pieces, je n'ai pas prétendu, pour „ cela, qu'elles fussent mauvaises. C'est la premiere maniere de ce grand Poëte, inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très-supérieure à celle de tous les Ecrivains de „ son temps, si vous en exceptez M. Racine. „ Je regarde ces deux grands Hommes comme „ les seuls qui aïent eu un pinceau correct, „ qui aient toujours employé des couleurs vives, & qui aient copié fidélement la nature. „ Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, „ c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire,

„ & que jamais leurs penſées n'ont rien couté „ à l'harmonie, ni à la pureté du langage. Feu „ M. de la Motte, qui écrivait bien en Proſe, „ ne parlait plus Français quand il faiſait des „ Vers..... Auſſi la Motte & ſes Conſorts fai- „ ſaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaiſſer „ M. Deſpréaux, auquel ils ne pouvaient s'é- „ galer. Il y a encore, à ce que j'entends dire, „ quelques-uns de *ces beaux Eſprits ſubalternes*, „ qui paſſent leur vie dans les Cafés, leſquels „ font, à la mémoire de M. Deſpréaux, le „ même honneur que les Chapelains faiſaient „ à ſes Ecrits de ſon vivant. Ils en diſent du „ mal, *parce qu'ils ſentent que ſi M. Deſ- „ préaux les eût connus, il les aurait mépri- „ ſés autant qu'ils le méritent.* Je ſerais très- „ fâché que ces Meſſieurs cruſſent que je penſe „ comme eux, parce que je fais une grande „ différence entre ſes premieres Satyres & ſes „ autres Ouvrages. Je ſuis ſur-tout de votre „ avis ſur la neuvieme Satyre, qui eſt un chef- „ d'œuvre, &c.

Ce ſont, à ce qu'il nous ſemble, de pareils morceaux qu'il faut recueillir avec ſoin dans les Ouvrages de M. de Voltaire, & l'on en raſſemblerait une foule de ce genre dans ſa vaſte collection. S'il ne s'eſt pas toujours exprimé avec cette même énergie, c'eſt

qu'il n'en a pas eu l'occaſion, ou qu'il n'a pas voulu ſe répéter. Il eſt donc évident que M. de la Beaumelle ne conſultait que ſa paſſion dans les reproches injuſtes qu'il faiſait ſouvent à M. de Voltaire ; & c'eſt ainſi que s'égarent ceux que la haine ou la jalouſie aveugle aſſez, pour ne pas craindre de ſe bleſſer eux-mêmes avec les armes qu'ils emploient contre leurs ennemis.

Quoi qu'il en ſoit, nous répétons encore que M. de la Beaumelle était né avec des diſpoſitions très-heureuſes : il ne lui a manqué que le temps de mûrir. Preſque tous ſes Ouvrages reſpirent le feu inconſidéré de la jeuneſſe ; nous l'avons aſſez connu, pour nous convaincre que ſon jugement avait beſoin de ſe précautionner contre l'extrême vivacité de ſon eſprit, & que ſon goût n'était pas auſſi ſoigné qu'il aurait pu l'être. Nous avions cependant conçu les plus grandes eſpérances d'une traduction de Tacite, qu'il nous avait annoncée, & dont il avait bien voulu nous lire pluſieurs fragmens.

M. de la Beaumelle s'était marié, depuis quelques années, avec la ſœur de ce jeune la Vayſſe de Toulouſe, dont il a été ſi ſouvent queſtion lors de la malheureuſe affaire des Calas. Le nom de cette famille reſpectable & infortunée ſemble attacher de l'intérêt à toutes les

personnes qui ont eu quelques rapports avec elle; & M. de Voltaire lui-même, par cette seule considération, devrait enfin cesser de persécuter la cendre de cet Ecrivain, qui vient d'être enlevé à la Littérature par une mort prématurée.

SUR M. FRÉRON. *)

ELie-Catherine Fréron, né à Quimper en 1719 d'une famille honnête & alliée par sa mere au nom de Malherbe, entra de bonne heure dans la Société des Jésuites, & après y avoir passé quelques années, vint à Paris, où il prit successivement les noms d'Abbé, de Chevalier, de Comtesse, & enfin celui de son

---

NOTE DES ÉDITEURS.

*) Nous avions reçu tous les matériaux de cette collection plus de six mois avant la mort de M. Fréron, & notamment ceux de ce Volume & des précédens; mais depuis, nous avons appris que l'Auteur se proposait de faire insérer dans le Nécrologe des hommes célebres de cette année, un éloge de ce Journaliste, ou plutôt un jugement impartial sur sa personne & sur ses Ouvrages. Nous l'avons prié de nous le faire passer, & de nous permettre de l'insérer dans cette Collection; c'est ce même Eloge que nous plaçons ici. L'Auteur y a joint les deux

pere qu'il a rendu plus fameux que célebre dans le métier de Journaliste.

Il fut long-temps l'éleve de l'Abbé Desfontaines, sans égaler son maître ; mais avec assez de réputation pour que le Public le désignât pour son successeur. C'était un héritage dangereux, mais le courage & sur-tout ce faux instinct de gloire qui consiste à rechercher la célébrité par toutes sortes de moyens, ne manquaient pas au jeune prosélyte. Né avec beaucoup d'esprit, & l'ayant cultivé par de bonnes études ; écrivain pur & correct, quoique son style trop surchargé d'épithetes oiseuses, de métaphores péniblement recherchées, & du jargon rebattu de la mythologie antique, sentit quelquefois la déclamation & le College ; M. Fréron, employant d'ailleurs assez heureusement l'ironie, & familiarisé par un long usage

---

pieces qui terminent le Volume suivant. La premiere est une Lettre adressée à M. l'Abbé M..., & qui fut véritablement écrite quelques jours avant la mort de M. Fréron, comme on peut en juger par le *Post Scriptum*. On y verra que M. Palissot parlait alors de cet Ecrivain avec la même impartialité qu'il montre aujourd'hui, & que les travers du Journaliste avaient eu plus de part à ses plaisanteries que le Journaliste lui-même. La seconde piece contient quelques avis pleins de modération donnés à M. Fréron le jeune sur les égards qu'il doit à la mémoire de M. son pere.

avec toutes les petites ruſes du genre polémique, aurait pu, ſans doute, ſe diſtinguer dans cette carriere, s'il n'avait pas eu la fatale manie d'attaquer les Ecrivains les plus reſpectables, dans l'eſpérance de s'illuſtrer lui-même en ſe faiſant d'illuſtres ennemis. Il joignit à ce travers ſingulier la mal-adreſſe de préconiſer ſouvent des hommes ignorés, & de s'abandonner trop ouvertement à la partialité & aux préventions : ce fut l'origine de ſes diſgraces; & ce qui cauſera l'embarras de la poſtérité qui ne pourra gueres établir un jugement certain ſur ſa perſonne & ſur ſes ouvrages, ſi le nom de ce Critique échappe cependant à l'oubli.

Objet de toutes les ſatyres, de toutes les calomnies, & de tous les emportemens dont l'amour-propre irrité eſt capable, il ſemblerait ne pouvoir ſe dérober à la haine que par le ridicule; mais il y aurait trop d'injuſtice à ne le juger que ſous l'un ou l'autre de ces rapports. La ſatyre eſt rarement exempte d'exagération, & la calomnie eſt toujours exécrable aux yeux des honnêtes gens. Ceux qui ont connu M. Fréron (& l'Auteur de cet article a eu long-temps avec lui des rélations intimes) ſavent que la plûpart de ſes torts appartenaient plûtot à ſa profeſſion qu'à ſa perſonne, & que les odieuſes couleurs ſous leſquelles on a cru le repréſenter,

n'avaient pas même de réalité aux yeux de la vengeance qui se permettaient de les employer.

Il est vrai qu'il n'a pas été, comme ses successeurs le prétendent, le martyr de son zele pour la Religion, & de son amour pour le bon goût; il n'a été la victime ni de M. de Voltaire, ni d'aucune cabale, & véritablement il ne pouvait accuser de ses malheurs que lui-même. Il ne connut point assez la nécessité de l'ordre & de l'économie. A portée de se faire une fortune très-honnête par les seuls produits de sa plume, il négligea trop ses ressources, se livra trop aux plaisirs & à l'incurie, en un mot il fut dissipateur. Ses amis, & l'Auteur de cet article entr'autres, lui avaient représenté souvent que dans le métier périlleux qu'il exerçait, il ne pouvait se fortifier contre les effets de la haine, que par cette espece de considération qu'un homme audessus des besoins obtient infailliblement dans la société : mais il ne sut jamais se rendre indépendant de la ressource alimentaire de ses feuilles; il en abusa même, soit en ne les travaillant point assez, soit en ne remplissant pas les engagemens qu'il avait pris avec le Public. Rarement il était au courant des nouveautés dont il devait rendre compte; chaque ordinaire était plus ou moins retardé; jamais enfin il ne sut sacrifier ses plaisirs à la nécessité de ses affaires.

Loin que M. de Voltaire lui ait nui, on ſait qu'une partie du charme de ſes feuilles pour la malignité publique, n'était fondée que ſur la hardieſſe avec laquelle il ſe permettait d'attaquer cet illuſtre Ecrivain, & quelques autres hommes non moins reſpectés, mais par cette raiſon là-même, d'autant plus expoſés à la jalouſie, qui eſt toujours le ſentiment de la multitude.

M. Fréron (& c'eſt ce qui ſauvera du ridicule quelques débris de ſa réputation) avait eu le mérite de combattre, avec autant de ſuccès que de courage, quelques uſurpateurs de renommée, quelques novateurs abſurdes, quelques écrivains médiocres, mais dangereux par leur impudence ou par leur manege, enfin quelques proſélytes de cette philoſophie audacieuſe qui a fait à la Nation plus de mal encore qu'on ne le penſe, en dénaturant ſon caractere, & en pervertiſſant ſes mœurs. Il s'était montré le défenſeur des anciens principes, l'ennemi de l'affectation, du néologiſme, & de ces Drames lugubres qui ont fait la honte de notre ſiecle, & qui auraient déſhonoré notre Théâtre, ſi les chefs-d'œuvre de nos grands hommes pouvaient périr. A tous ces égards, on ne peut refuſer à M. Fréron un tribut d'éloges qu'il a payés trop chérement

pour qu'on ait l'injuſtice de les lui diſputer ; mais ſéduit par la facilité avec laquelle il s'était rendu redoutable aux inſectes de la Littérature, il ſe crut en état de détruire les réputations les mieux établies ; il oublia la Fable du Serpent & de la Lime, & vit inſenſiblement ſes petits trophées diſparaître ſous un déluge de ridicules.

Quelques-uns de ſes ennemis abuſerent ſans doute de la vengeance, & nous ne prétendons pas juſtifier leurs excès. On porta la licence au point de le diffamer en plein Théâtre ; on ne lui conteſta pas ſeulement ſes talens, on oſa le décrier dans ſes mœurs ; mais, nous l'avons déjà dit, la calomnie eſt abominable ; aucun ornement ne peut en cacher la laideur, & la plus grande réputation, quand elle s'eſt abaiſſée à cet indigne moyen, reſte flétrie dans la mémoire des hommes juſtes, & ne reprend ſon éclat que lorſque le ſouvenir de ces ſcandaleuſes querelles ne ſubſiſte plus.

Mais ceux qui n'ont employé contre lui que les mêmes armes qu'il employait contre les autres, ceux qui en reſpectant ſa perſonne, ont puni le Journaliſte de la témérité de ſes jugemens, ne ſeront pas confondus avec les Auteurs des Libelles. Si les ridicules qu'ils ont pu lui donner paraiſſent ſuſceptibles de quel-

ques adouciſſemens, la poſtérité ne leur fera point un crime de cette rigueur, peut-être même regardera-t-elle comme un acte de juſtice qu'on ait humilié, dans ſon tems, le Critique orgueilleux qui s'était arrogé le droit de juger tous les talens, tous les Arts, en un mot tous les genres de mérite. Une pareille entrepriſe paſſe trop évidemment les forces humaines; &, à dire le vrai, on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la préſomption de certains Journaliſtes, ou de l'imbécillité de cette claſſe du Public qui s'en rapporte aveuglément à leurs déciſions, & qui les ſoudoye uniquement pour s'en laiſſer tromper.

En effet, quelle confiance peut-on prendre dans des Ecrivains aſſez téméraires pour parler de tout, & pour ſe promettre d'avoir de l'eſprit, à volonté, quarante fois par an? A quelle eſtime ſur-tout peuvent-ils prétendre, lorſqu'à l'exemple du rédacteur de l'Année Littéraire, ils ne rougiront pas de ſe contredire ouvertement, d'un volume & ſouvent d'un ordinaire à l'autre, ſur la même perſonne & ſur les mêmes ouvrages? lorſque, pour s'épargner quelques veilles, ils adopteront ſans pudeur, dans leur Journal, l'éloge ampoulé d'un triſte Roman, fait par l'Auteur même de cette ennuyeuſe production, & qu'ils conſentiront, comme c'eſt

leur ufage, à prendre fous leur nom toutes les inepties qu'on voudra bien leur adreffer toutes faites? enfin lorfqu'à la recommandation d'une grande Dame qui aura la faibleffe de protéger un Ecrivain médiocre, ils feront de cette idole l'objet de leurs panégyriques, tandis que pour complaire à un homme en place qui aura le malheur d'être injufte, ou pour fatisfaire leur animofité perfonnelle, ils déchireront un Ecrivain du premier mérite, qui ne fe fera point abaiffé devant leur orgueil?

La peine du ridicule, il faut en convenir, eft un châtiment bien modéré pour ces Charlatans folliculaires, & l'on ne conçoit pas trop comment ils auraient la prétention de l'éviter, ou la mauvaife foi de s'en plaindre. Qu'ils exhalent, à la bonne heure, leur fenfibilité contre les faifeurs de Libelles; mais qu'on ait donné à l'un d'eux des aîles à l'envers, ou que même on ait dit, en le nommant:

Fréron, par qui l'on bâille en France,

On ne peut que fourire à ces plaifanteries qui ne fuppofent ni d'emportement, ni de fiel.

Il eft vrai que quelques efprits chagrins & jaloux *) ont prétendu que l'Auteur de ces plai-

*) M. Robbé, entre autres dans une mauvaife Satyre encore toute récente, & déja tombée dans l'oubli.

fanteries

ſanteries ne ſe les était permiſes que par un ſentiment de vengeance, & parce que le rédacteur de l'Année Littéraire l'avait lui-même traité très-légérement dans ſes feuilles. C'eſt ce qu'ils ne perſuaderont à perſonne; ils ſavent bien que la vengeance eût été plus amere, & d'ailleurs il ſerait aiſé de prouver qu'il n'eſt peut-être pas d'hommes de Lettres à qui M. Fréron eût prodigué plus d'éloges qu'à l'Auteur de la Dunciade. Mais les louanges d'un Journaliſte qui ſe faiſait un jeu de flétrir les meilleurs Ouvrages de ſes plus célebres contemporains, pouvaient-elles paraître bien flatteuſes? Nous oſons croire que non, & qu'il n'eſt gueres d'amour-propre à qui elles n'euſſent cauſé plus de répugnance que de plaiſir. C'eſt du moins ce que l'Auteur dont nous parlons avait eu la bonne foi de repréſenter ſouvent à ce Journaliſte. Ces repréſentations, & quelques autres cauſes dont le détail ſerait inutile ici, produiſirent enfin entr'eux un réfroidiſſement marqué. Le Journaliſte hazarda quelques hoſtilités, & alors ſeulement l'Auteur de la Dunciade crut pouvoir donner quelques ridicules au prétendu Ariſtarque qui s'était permis tant d'excès contre les noms les plus diſtingués de la Littérature : mais ce fut toujours, & comme il le devait, en faiſant une exception favorable

à la perfonne & aux mœurs de cet Ecrivain.

A l'égard de fes talens, nous aimons à redire qu'il en avait, & que fon plus grand tort était d'en avoir abufé. Il ferait difficile cependant de diftinguer, dans la vafte collection de fes feuilles, l'efprit qui lui appartenait en propre, de celui qu'il avait coutume d'emprunter à tous ceux qui voulaient bien le feconder dans fa compilation périodique. On fait que M. l'Abbé de la Porte avait contribué, pendant un long efpace de tems, à la rédaction de l'Année Littéraire *), & qu'il n'était pas, à beaucoup près, le feul coopérateur de M. Fréron. Plufieurs gens de Lettres, fans avoir avec lui de relations plus intimes, fe prêtaient volontiers à lui fournir des Extraits : ce ne ferait donc que dans les deux ou trois Volumes qu'il a donnés fous le titre de fes *Opufcules*, qu'on pourrait faifir le véritable caractere de fon efprit, & fa réputation n'y perdrait rien. En effet, dans ces productions de fa jeuneffe on trouve fréquemment des principes de goût, préfentés d'une maniere piquante, une critique judicieufe & fine, de la gaîté, des grâces même, enfin tout ce qui femblait promettre un

---

*) Elle s'appellait alors *Lettres fur quelques Ecrits de ce temps.*

bon Journaliſte, du moins pour la partie légere de la Littérature.

L'agrément était le principal mérite de cet écrivain, qui n'avait d'ailleurs ni aſſez de connaiſſances, ni aſſez de méthode pour faire l'analyſe d'un Ouvrage un peu conſidérable. On croit même pouvoir aſſurer ſans témérité que dans ſon immenſe recueil, on n'en citerait pas une ſeule de cette eſpece, qui fut réellement de ſa main. Il réuſſiſſait ſur-tout dans ces petits démêlés polémiques, où par un changement de ſcene, qu'il avait l'art de rendre à peine ſenſible, la critique ceſſait d'être purement littéraires & dégénérait en combat perſonnel. D'ailleurs il ſe bornait preſque toujours aux extraits des Romans, des pieces de Théâtre, des brochures; & quand il n'était animé par aucune paſſion (ce qui était à la vérité très-rare) on pouvait compter non ſeulement ſur une analyſe agréable, mais ſur un jugement rendu avec goût : c'eſt ce que l'on ne remarque nulle part plus ſenſiblement que dans ſes Opuſcules. On y trouve auſſi quelques vers d'une correction pénible & laborieuſe, faits par conſéquent ſans imagination & ſans verve; il eſt vrai qu'il eut la diſcrétion de ne point les prodiguer.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit, que M. Fréron était véritablement un hom-

me de beaucoup d'eſprit, & nous nous empreſſons de reconnaître qu'il y joignait dans la ſociété des mœurs très-faciles & très-douces. Sa Littérature était médiocre, & ne pouvait gueres ſe perfectionner dans le métier qu'il avait choiſi; ſa vie d'ailleurs était trop diſſipée, trop voluptueuſe; mais s'il avait eu le courage de ſurmonter ſes habitudes, & de ſe livrer au travail avec plus d'application, nous ne doutons pas qu'il ne fût devenu un écrivain très-eſtimable. Son plus grand malheur fut de s'aveugler toujours ſur les dangers de ſa profeſſion; il ne ſentit point aſſez qu'on ne la pardonnerait, tout au plus, qu'à un homme qui eut fait quelques preuves diſtinguées dans un genre moins facile, & plus honorable. Bayle, on le ſait, daigna ſe faire Journaliſte, mais il avait une prodigieuſe érudition, il vivait en Philoſophe & il écrivait dans un pays libre.

M. Fréron mourut dans ſa maiſon de Montrouge, près de Paris, le 10 Mars 1776. Son Année Littéraire ſubſiſte encore, & peut-être, pourrait elle reprendre une apparence de vie entre les mains de M. l'Abbé Groſier, que nous n'avons pas l'avantage de connaître; mais nous invitons M. Fréron le jeune à n'y travailler que ſobrement, & à faire un peu de violence à ſa piété filiale pour épargner au pu-

blic les longues amplifications qu'il ſe croit obligé de conſacrer à la mémoire de ſon pere. Le ſentiment qui l'anime eſt très-beau ſans doute, mais ce ſublime de college eſt quelquefois ennuyeux, ſur-tout lorſqu'il eſt trop répété. M. Fréron n'a plus d'ennemis, & ſes Ouvrages le défendraient encore mieux que les apothéoſes prodiguées d'un fils qui peut bien ſe dire dans le ſecret de ſon cœur,

Et moi fils inconnu d'un ſi glorieux pere;

mais qui doit renfermer ce ſentiment en lui même s'il ne veut pas faire rire autant de fois qu'il s'efforcera de faire verſer des larmes. Ce qui nous engage ſurtout à lui conſeiller de mettre quelque frein à la paſſion naiſſante qu'il a d'écrire, c'eſt que les enfans d'un pere célebre ſont rarement les héritiers de ſes talens : or s'il avait le malheur de dégénerer, il ne lui reſterait que le poids de ſon nom, qui *dans la République des Lettres*, ne ſera jamais regardé comme une ſucceſſion très-avantageuſe.



RÉPONSE

DE L'AUTEUR

A un détracteur du Nécrologe.

NOus avons appris par hazard, & nous apprenons avec plaisir au Public que l'Auteur du Journal des Dames, a trouvé notre Nécrologe assez bon pour en dire beaucoup de mal : nous lui en faisons nos remercimens. Cet Auteur paraît sur-tout très-fâché, qu'au lieu d'écrire les Anecdotes communes de la vie domestique des Gens de Lettres, & de choisir précisément les traits qui les rapprochent le plus du vulgaire des hommes, nous paroissions nous attacher à saisir, de préférence, le caractere de leur esprit, & à donner quelquefois l'extrait de leurs ouvrages. Il nous reproche très-sérieusement d'avoir employé quelques pages, dans l'Eloge de M. l'Abbé de Marsy, à faire une Analyse du Poëme *) qui a le plus contribué à sa réputation : *Maniere singuliere & nouvelle*, dit-il, *d'écrire la vie d'un Auteur!*

*) Un poëme latin sur la peinture.

Ce Journaliste ne sait pas que la vie de l'Abbé de Marsy, dont il parle, n'eut été rien moins qu'un ouvrage édifiant; que nous l'avons suffisamment insinué dans son éloge, & que notre respect pour les morts nous défend de troubler leur cendre par des vérités inutiles à dire, dès qu'elles ne pourraient être que dures ou fâcheuses.

Il ignore que ce n'est point la vie privée des Gens de Lettres que nous nous sommes proposés d'écrire, ce qui n'aurait aucun intérêt, même pour l'espece de Dames à qui le Journal de l'Auteur semble le plus naturellement destiné. Cependant, pour être instruit de l'objet de notre travail, il n'avait qu'à prendre la peine de lire notre Avant-Propos. Nous y disons expressément » que nous nous arrêterons moins » aux Anecdotes communes de la vie privée » des Ecrivains célebres, qu'à l'Histoire de leur » génie & de leurs talens. La vie d'un grand » Général, (ajoutons-nous) est dans les cam- » pagnes qu'il a faites; celle d'un homme de » Lettres, ou d'un Artiste fameux est dans ses » ouvrages." Le Journaliste n'aurait donc pas dû nous reprocher de n'avoir pas fait ce que nous avons précisément promis de ne pas faire.

Il ignore aussi que le Poëme dont il nous reproche d'avoir donné une idée, est, de toute

maniere, ce qui peut faire le plus d'honneur à la mémoire de l'Abbé de Marſy, quoiqu'il ſoit très-court, & que ce petit ouvrage n'eſt pas auſſi répandu qu'il eſt excellent. Nous avons dû penſer, par conſéquent, que les Amateurs de poéſie nous ſauraient plus de gré de leur en avoir rappellé quelques morceaux, que ſi nous nous étions étendus ſur quelques détails de la vie de l'Auteur qui n'auraient intéreſſé perſonne.

L'humeur que le Journaliſte paraît avoir priſe contre l'Extrait que nous avons donné de ce Poëme charmant, viendrait-elle de ce qu'il eſt écrit dans une langue qui peut lui ſembler barbare! Mais, pour la commodité des Dames, nous avons eu ſoin de mettre la traduction françaiſe de M. de Querlon, à côté de preſque toutes les citations latines.

Nous perſéverons toujours dans l'idée que vingt beaux paſſages, ou vingt beaux vers d'un homme de Lettres le caractériſent beaucoup mieux que toutes les petites Anecdotes qu'on pourrait avoir empruntées de ſa famille. Voilà pourquoi, dans l'Eloge de M. l'Abbé Mangenot, par exemple, qui n'a pas écrit dans toute ſa vie 300 vers dignes d'être lûs, nous avons préféré de rapporter quelques-uns de ces vers au plaiſir d'informer le Public que cet Abbé

eſt mort chez une de ſes nieces, Marchande de modes, ſous le paſſage du Cimetierre des Innocens.

Ceux qui nous apprendraient que le Poëte Bauderon de Senecé avait eu l'honneur d'être Valet de Chambre de la Reine, femme de Louis XIV, ne nous inſtruiraient pas de grand'-choſe. Mais on leur ſauroit beaucoup de gré de nous faire connaître ſon joli Conte du Kaimac, qui eſt devenu très-rare, & qui, au jugement de M. de Voltaire, eſt la ſeule Piece fugitive excellente que cet Auteur ait compoſée.

Nous demandons pardon au Public d'avoir fait une Réponſe ſi longue à l'Auteur du Journal des Dames. Elle nous a ſervi à développer, pour la derniere fois, le principal objet de notre ouvrage. Ce ne ſont point des Vies particulieres, mais des éloges que nous écrivons. On peut cependant ſe convaincre, en jettant les yeux ſur la plûpart des articles des différens Nécrologes qui ont paru, que nous ne négligeons point les détails domeſtiques que les familles ont la complaiſance de nous envoyer, & que nous les invitons ſans ceſſe à vouloir bien nous procurer des faits dignes d'être écrits. C'eſt une nouvelle preuve de l'injuſtice du Journaliſte que nous ne connaiſſons pas, & que nous nous garderions bien de nommer quand même il nous ferait connu.

LETTRE
DE L'AUTEUR
A UN JOURNALISTE. *)

20 Mai 1775.

IL vient de paraître, Monſieur, à l'occaſion d'un article de mes Mémoires Littéraires, qui n'a pas plus de 30 lignes, un Ecrit d'environ 80 pages, intitulé *Supplément aux Mémoires de M.* Paliſſot, *pour ſervir à l'Hiſtoire de notre Littérature*, ou *Lettre à M.* Paliſſot, *ſur un article de ſes* Mémoires. Vous obſerverez que l'Auteur eſt prolixe juſques dans ſon titre.

En parlant d'un Ecrivain, à qui l'on attribue quelques ouvrages en faveur du Divorce, j'avais dit qu'avant de ſe livrer, ſur cette matiere, à des ſpéculations peut-être dangereuſes, & de former le projet d'*introduire* parmi nous l'uſage du Divorce, il faudrait peſer mûrement les abus qui pourraient en réſulter: voilà, Monſieur, le ſujet de la querelle.

Le mot *introduire* a révolté les oreilles ſa-

*) Cette Lettre a paru dans pluſieurs Journaux.

vantes de mon Cenſeur. Il s'eſt cru obligé de me prouver par une longue énumération d'Ecrits anciens & modernes, par les décrets du Concile d'Elvire, par un paſſage des Eſſais de Montagne, par les Loix de Conſtantin, d'Honorius, de Théodoſe le jeune, de Valentinien III, d'Anaſtaſe & de Juſtinien, par quelques ouvrages de controverſe peu dignes de Milton, par les Formules de Marculfe, par une petite aventure de Ste. *Fabiole*, rapportée par S. Juſtin, par les Capitulaires de Charlemagne, par le Journal de Bouillon, par les Loix de Moïſe, &c. &c. &c. : Il s'eſt cru, dis-je, obligé d'ennuyer le Public pour m'apprendre que l'uſage du Divorce remonte à la plus haute Antiquité, & qu'il n'a été aboli, même dans les Etats Chrétiens, que vers la fin du neuvieme ſiecle : ce que je ſavais, en vérité, tout auſſi bien que lui.

Il a la politeſſe d'ajouter que *ſon deſſein n'eſt pas de me percer*, que je dois m'appercevoir qu'*il n'allonge pas la botte*, & qu'un Publiciſte pourrait *m'écraſer ſous le poids d'un bien plus grand nombre d'autorités.* Il ne s'eſt armé de tout cet appareil d'érudition, que pour me donner, en paſſant, une petite leçon de Grammaire ſur la ſignification du mot *introduire*, qui, ſelon lui, ne peut s'appliquer

qu'à une coutume toute nouvelle, & non à une pratique auſſi ancienne que celle du Divorce. Mais, malheureuſement, c'eſt ce qui reſte encore à prouver : car dès qu'il m'accorde que l'uſage du Divorce a ceſſé pour nous depuis environ neuf ſiecles, il me ſemble qu'une preſcription de neuf cens ans met, en ma faveur, quelque poids dans la balance. Il me ſemble qu'après une ſi longue déſuétude, il eſt très-permis, ſans violer les loix, ni du langage, ni du ſens commun, de regarder l'entrepriſe de ceux qui voudraient rétablir cet uſage, comme une véritable innovation : ce qui juſtifie pleinement l'expreſſion que j'ai employée, & l'inutilité de la brochure, dont je viens de vous développer tout l'objet.

Peut-être me demanderez-vous actuellement, Monſieur, quel eſt l'Ecrivain célebre qui a donné lieu à cette importante conteſtation? j'ai bien peur de ne vous rien apprendre en vous nommant M. de Cerfvol. Je prévois même que vous allez me demander encore ce qui a pu me déterminer à placer ce M. de Cerfvol dans mes Mémoires Littéraires. Hélas? Monſieur, j'en fais bien mes excuſes au Public. Il n'était pas dans ma premiere Edition; il ne ſera pas dans les ſuivantes, & ſi, par malheur, il ſe trouve dans celle dont il s'agit, ce ne fut de

ma part qu'une pure complaiſance pour une perſonne qui m'en ſollicita vivement, ſans m'expliquer l'intérêt qu'elle pouvait y prendre. Mais, entre nous, je crois deviner le mot de l'énigme, & je commence à ſoupçonner que cette invitation ſi preſſante, n'avait pour inſtigateur ſecret qne M. de Cerfvol lui-même. Vous ne douterez pas de ma conjecture, lorſque vous ſaurez ce que peut ſuggérer à de certaines gens la manie ſi heureuſement caractériſée dans ces vers :

O Renommée, ô puiſſante Déeſſe !
Par charité, parlez un peu de nous !

Imaginez, Monſieur, que pour motiver, dans l'Ecrit dont je vous rends compte, l'intérêt qu'on veut faire prendre à la perſonne & aux Ouvrages de M. de Cerfvol, on nous apprend qu'il eſt mort depuis quelques années. C'eſt à la fois un prétexte pour me reprocher durement d'avoir attaqué un homme ſans défenſe, & pour jetter quelques fleurs ſur ſa tombe.

Mon deſſein n'eſt pas de mettre votre pénétration à l'épreuve ; mais peut-être ne devineriez-vous que difficilement le nom du Panégyriſte de feu M. de Cerfvol. Vous allez juger du dégré de confiance que méritent les Oraiſons funebres. Vous y ſeriez-vous attendu, Mon-

ſieur ! Ce Panégyriſte... eſt M. de Cerſvol lui-même, qui ne s'eſt tué dans l'opinion publique, que pour ſe ménager encore cette petite occaſion de faire parler de lui. Croyez-vous que dans les faſtes de la Charlatannerie Littéraire, il fut aiſé de trouver un autre exemple d'un pareil manege ? J'oſe vous garantir la certitude de cette Anecdote comique. C'eſt préciſément le ſtratagême du vieux Chat qui contrefaiſait le pendu.

Le galant fait le mort — la bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenait par la patte.

J'aurais pardonné à M. de Cerſvol cette gentilleſſe de ſon amour-propre, qui, dans le fonds, n'eſt que ridicule, s'il eut gardé plus de modération dans ſon ennuyeuſe Diatribe. Mais il reſſemble exactement au Poſſédé de l'Evangile, qui ſe réfugiait dans un ſépulchre, pour jetter des pierres aux paſſans. Il a maintenant le choix, ou de continuer à faire le mort, perſonnage que ſa célébrité ne lui rendra jamais très-difficile, ou de reſſuſciter, ſi bon lui ſemble, mais je me promets bien de ne plus avoir de démêlé avec lui, ni en qualité de Défunt, ni en qualité de Revenant. J'ai pris quelquefois la liberté de me moquer un peu des Charlatans & des Uſurpateurs de réputation, qui s'é-

taient eux-mêmes moqués de moi. C'était une petite consolation bien permise à un pauvre Solitaire qu'une Cabale de Comédiens, de Philosophes & de Courtisannes, a si malicieusement écarté du Théâtre ; mais je n'ai de ma vie répondu à une bonne Critique, qu'en tâchant de me corriger, & je connais trop le prix du tems pour être tenté de répondre à de mauvaises chicanes, & à des injures.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE

des Pieces contenues dans ce Volume.

Histoire des premiers siecles de Rome.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

TOME QUATRIEME.

Page 359, ligne 21, la foule, *lisez* une foule

Page 382, ligne 7, de vrais connaisseurs, *lisez* des vrais connaisseurs.

TOME CINQUIEME.

Page xviij, lignes 20 & 21, ce systême, *lisez* le systême

Page 105, ligne derniere, fut, je crois, *lisez* Ce fut, je crois,

Page 106, ligne avant-derniere, Chef, *lisez* Chefs

* Page 111, ligne 4, des faits si ridicules, *lisez* des faits si reculés,

Page 124, ligne 15, lancer, *lisez* de lancer

Page 148, ligne 6, qui rend, *lisez* qui les rend

Page 174, ligne 18, opprime, *lisez* opprimé.

Page 187, ligne 7, dans le tems, *lisez* dans les tems

* Page 238, ligne 18, hommages. *lisez* hommages aussi passionnés.

Page 242, ligne 23, *supprimez* &

Page 277, ligne 10, inspirés, *lisez* inspiré

Page 278, ligne 7, dans ces paroles, *lisez* par ces paroles

Page 284, ligne 18, *dolendum est.* Un personnage, *lisez dolendum est*, un personnage

Page 308, ligne 2, se permettaient, *lisez* se permettait

Page 322, *A l'occasion de la Lettre de l'Auteur à un Journaliste, voyez l'article* CERF-VOL, *page 335 du troisieme volume.*

ERRATA

[illegible]

ERRATA [illegible]

Page [illegible], ligne [illegible], [illegible]

[illegible]

Page [illegible], ligne [illegible], [illegible]

[illegible]

Page [illegible], ligne 25, [illegible]

Page [illegible], ligne 10, [illegible]

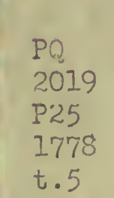
Page [illegible], ligne 7, [illegible] ces paroles

Page [illegible], ligne 18, [illegible]

Page [illegible], ligne 2, [illegible] instant

Page [illegible], [illegible]




PQ
2019
P25
1778
t.5

Palissot de Montenoy, Charles
Oeuvres complèttes de Palissot

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

